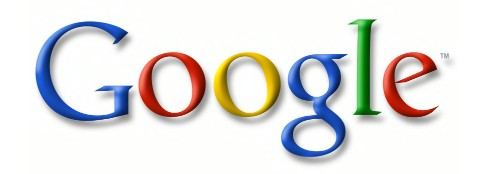
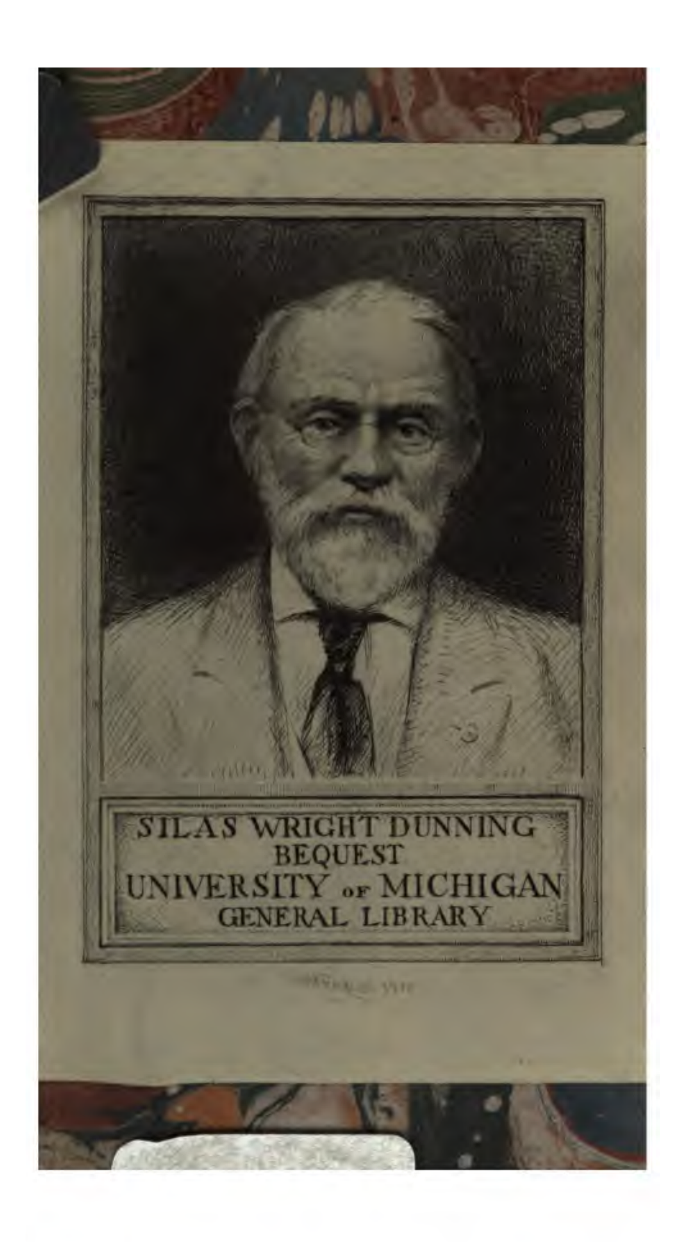
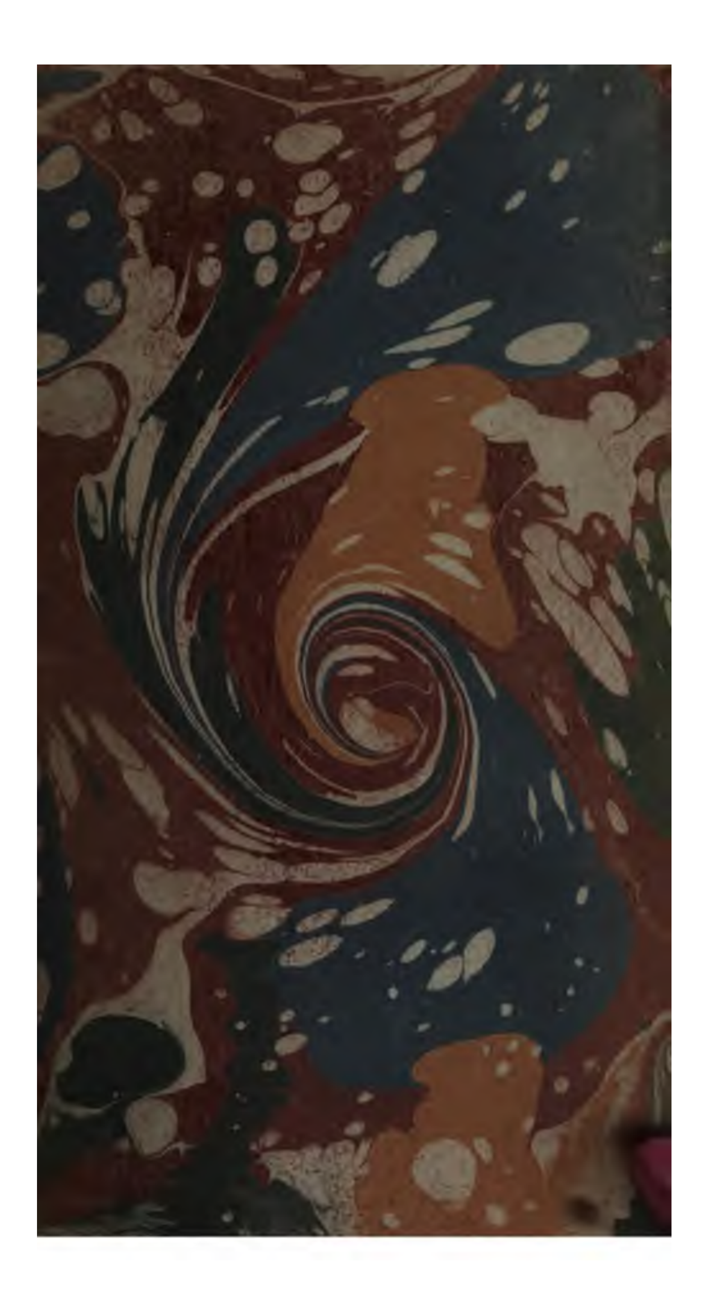





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



HISTOIRE

DES

PHILOSOPHES ANCIENS,

Jusqu'à la renaissance des Lettres,

AVEC LEURS PORTRAITS.

Par M. SAVÉRIEN.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, sur le Pont S. Michel.
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

DES

PHILOSOPHES ANCIENS,

AVEC LEURS PORTRAITS.

Par M. SAVÉRIEN.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

[illegible] sur le Pont S. Michel.

Chez [illegible]

[illegible]

[illegible]


ANTISTHENE.
Mlle Cl. Reydellet del.



HISTOIRE
DES
ANCIENS PHILOSOPHES.



MÉTAPHYSICIENS, MORALISTES, ET LÉGISLATEURS.

*ANTISTHENE**.

TOUTES les sectes ont cela de commun, dit l'Auteur du *Mémoire sur les Sectes Philosophiques* (1), que leur Sage

* *Diogene de Laërce*, L. VI. *Stobæus*, *Serm.* 1, Part. III. *Aulugellii Noctes Atticæ*, Lib. IX, Cap. V. *Stanl. Histor. Philosoph.* Part. VI. *Jacobi Bruckeri Histor. crit. Philosoph.* Tom. I. *Dictionn. historique & critique de Chaufepié*, art. *Antisthene*, &c. &c.

(1) M. l'Abbé *Souchai*, *Mémoires de l'Acad. Royale des Inscript. Tome XIV*, page 1.

aspire à se rendre heureux. C'est en effet le but que l'homme doit se proposer en réglant ses mœurs. Mais en quoi consiste la souveraine félicité ? A contempler, dit *Platon*, le beau, le vrai, le bien, & à se concilier l'amour du Tout-Puissant, en tâchant de se rendre semblable à lui. La secte Cyrénaïque propose la volupté au Sage comme sa vraie béatitude. Le seul bien de l'homme, selon *Aristippe*, est l'assemblage de toutes les voluptés. C'est le contraire, si l'on en croit les Philosophes dont l'histoire compose ce Volume. Celui qui va nous occuper crut que l'homme est un vil esclave, & naturellement malheureux dès qu'il aime son corps ou qu'il tient à la vie, ou qu'il s'inquiete de sa réputation, ou enfin qu'il porte son attention vers tout autre objet que la vertu. Il regardoit la volupté comme le plus grand des maux, & disoit ordinairement qu'il aimeroit mieux être fou qu'adonné aux plaisirs des sens : cependant il mit beaucoup de choses indécentes au nombre des choses les plus indifférentes, & dont par conséquent personne ne pouvoit être blessé ; & si le contraire arrivoit, cela même lui étoit indifférent. Il se fondoit sur ce principe,

que la nature n'étant point altérée par l'éducation dans les animaux, l'homme, par rapport aux actions qui lui sont communes avec eux, ne pouvoit errer en suivant leur exemple.

Avec ces maximes ce Philosophe fonda une secte qu'on appella la secte des Cyniques, parcequ'il les enseigna dans un lieu nommé *Cynosargue* ou *la maison du chien blanc:* voici pourquoi.

Un Athénien, connu sous le nom de *Didyme*, faisant un sacrifice chez lui, un chien blanc qui se trouva là se saisit de la victime & l'emporta. *Didyme*, affligé de cette aventure, consulta l'Oracle, & l'Oracle lui ordonna de bâtir un temple à l'endroit où le chien avoit posé la victime après qu'il l'eût emportée, & de le dédier à Hercule. Ce temple fut appellé *Cynosargue* ou *le temple du chien blanc*.

C'est de-là qu'est venu le nom de *Cynique* qu'on donna à ANTISTHÈNE & à ses sectateurs. Le pere de ce Philosophe s'appelloit *Antisthene*. On ignore le nom de sa mere: on sait seulement qu'elle étoit de Phrygie. A l'égard de l'état de l'un & de l'autre, aucun Historien n'en a parlé. On peut le deviner d'après le

reproche qu'on faisoit à ANTISTHENE de n'être pas né de personnes libres, & de la réponse qu'il fit à ce reproche : *Je ne suis pas né non plus*, dit-il, *de deux Lutteurs, & cependant je ne laisse pas de savoir la Lutte.*

Quoi qu'il en soit, c'est à Athenes que notre Philosophe naquit vers la quatre-vingt-dixieme olympiade ou environ quatre cents ans avant *Jesus-Christ*. Il servit sa patrie dès que l'âge lui permit de porter les armes, & se distingua surtout à la bataille de Tanagre. La paix l'ayant rendu chez lui, il fréquenta les écoles de Philosophie. Il fut d'abord auditeur du Rhéteur *Gorgias*. Il apprit sous lui l'Eloquence, dans laquelle il fit des progrès rapides.

Ses succès lui inspirerent la pensée de se distinguer par-là dans la solemnité des jeux isthmiques *. Son dessein étoit de faire l'éloge & la censure des Athéniens,

* C'étoient des jeux qu'on célébroit dans l'isthme de Corinthe. Ils furent institués en l'honneur de Melicerte, Dieu Marin, par *Sysiphe*, Roi de Corinthe, & rétablis par *Thesée*, Roi d'Athenes, qui les consacra à Neptune. Les Athéniens y présidoient. Ils se célébroient tous les trois ou tous les cinq ans. On trouve là-dessus dans le cinquieme volume des *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, &c. une *Dissertation* de M. l'Abbé *Massieu*, qui mérite d'être lue.

des Thébains & des Lacédémoniens ; mais le grand concours de peuple qu'il y eut à cette solemnité l'intimida, & il se désista de son projet. La réputation de *Socrate* excita sa curiosité. Il voulut entendre ce Philosophe. Il alla assidument à ses leçons, quoiqu'il demeurât au Pirée, & qu'il fût obligé de faire tous les jours un chemin de quarante stades pour venir à la ville.

Socrate peignoit la vertu sous les couleurs les plus aimables. Il faisoit voir que sans elle il n'y avoit point de bonheur dans cette vie, & ANTISTHENE se laissa persuader, & résolut d'être vertueux pendant le reste de ses jours. Mais qu'est-ce que la vertu ? Notre Philosophe pensa qu'elle consistoit à mépriser le luxe, les richesses, & en général ce que les hommes estiment & recherchent. C'est ce qu'il apprit aux Athéniens par la maniere de vivre qu'il adopta.

Il parut dans les rues d'Athenes avec une longue barbe, couvert d'un mauvais manteau, l'épaule chargée d'une besace, & un bâton à la main. La plupart des Athéniens trouverent cela beau, *Socrate* ne fut pas de cet avis. Vous vous trompez, dit-il à ANTISTHENE, si vous

croyez que cet extérieur annonce la vertu. Je vois votre orgueil à travers les trous de votre robe. Mais cette remontrance ne le corrigea point. Il n'en fut pas moins attaché à ce Sage jusqu'à sa mort, qu'il eut même la satisfaction de venger.

Quelques jeunes gens ignorant la fin tragique de ce grand homme, vinrent exprès du Pont à Athenes pour le voir. Ils s'adresserent par hasard à notre Philosophe, qu'ils rencontrerent dans les rues, pour savoir sa demeure. ANTISTHENE, sans leur rien dire du malheur de *Socrate*, les conduisit chez *Anytus*, l'un des auteurs de son supplice, & leur dit, en le leur montrant: *Voilà un homme beaucoup plus sage que Socrate.* Cette contre-vérité frappa plusieurs Athéniens qui étoient devant la porte d'*Anytus*. Ils rougirent de souffrir chez eux un homme qui avoit été assez pervers pour tramer la perte de *Socrate*; & un mouvement d'indignation succédant à ce premier sentiment, ils chasserent *Anytus* de la ville, & tuerent *Melytus* son associé dans cet infame complot.

Cependant ANTISTHENE continua de vivre durement & d'être austere dans

ſes mœurs. Il demandoit aux Dieux de le rendre plutôt fou que de lui donner de l'attachement pour les plaiſirs des ſens. C'étoient véritablement là des actes de ſageſſe. Un de ſes amis ſurpris de qu'il ſe dévouoit abſolument à l'étude de la Philoſophie, lui en demanda la raiſon: *C'eſt pour bien vivre avec moi*, lui répondit-il.

A l'exemple de ſon Maître, notre Philoſophe ne cultiva que la Morale. Il ne fit point de ſyſtême: il adopta ſeulement quelques maximes qui formerent ſa doctrine. Il les enſeigna dans le Cynoſargue où il avoit une école de Philoſophie. Il ne voulut point qu'on y parlât ni de la Dialectique, ni de la Géométrie, ni de la Phyſique; & il preſcrivoit ſur-tout à ſes diſciples de mépriſer les Arts, parceque, lorſqu'on s'étoit formé à la tempérance, on n'avoit pas beſoin, ſelon lui, d'autres ſciences. Quelqu'un voulut lui faire ſentir les avantages de la Muſique, ſes beautés & ſes agréments; mais il répondit: *Avec la prudence on gouverne les plus grandes villes, & avec la Muſique on ne peut régler une ſeule maiſon.*

Aſſurément ce n'étoit pas là répondre

à l'Apologiste de la Musique. Le but de cet art n'est pas de régler ni un gouvernement ni une maison, mais de délasser les hommes de leurs occupations sérieuses par des sensations agréables. Et puis il resteroit à examiner si la prudence seule suffit pour gouverner les villes, & si elle ne prescrit pas la culture des Sciences & des Arts pour éclairer leurs habitants & pour calmer la fougue de leurs passions. Mais ANTISTHENE ne prêchoit que la vertu; & quand il avoit dit que le bonheur consiste dans la vertu, il croyoit n'avoir plus rien à dire. Il vouloit cependant que la vertu pût s'acquérir par l'étude & l'application, & soutenoit qu'elle ne se perdoit jamais. On l'auroit bien embarrassé, si on lui eût demandé quelle sorte d'étude il falloit faire & à quoi on devoit s'appliquer pour acquérir la vertu. D'ailleurs, comment étudier sans principes, sans méthode, sans logique? Et qu'étudiera-t-on, si l'on doit ignorer toutes les Sciences?

Les intentions d'ANTISTHENE étoient à la vérité fort bonnes. Il ne lui manquoit que des connoissances; car il ne suffit pas de prêcher que *la sagesse est pré-*

férable aux plus fortes murailles ; qu'elle ne peut être prise par assaut, ni livrée par trahison ; qu'on doit se bâtir cette muraille à force de méditation, & que le sage est aimable ; qu'il ne peche jamais ; qu'il est l'ami de ceux qui lui ressemblent, & qu'il ne se fie jamais à la fortune, il faut, encore une fois, indiquer les matériaux dont le sage doit se servir pour bâtir cette muraille.

C'est déja quelque chose de vivre frugalement, de ne manger que des herbes, de ne boire que de l'eau, de se loger où l'on peut, comme faisoit notre Philosophe ; mais il ne faut point être ignorant, si l'on veut que cette austérité produise du fruit, car l'ignorance est la maladie de l'ame ; & lorsque l'ame est malade, elle confond tout, la vérité avec l'erreur, le bien avec le mal. Eh ! comment distinguera-t-elle alors la sagesse de la folie, le vice de la vertu ?

ANTISTHENE prouvoit lui-même l'utilité des Sciences par sa propre ignorance. Quoiqu'il eût banni de son école l'étude de la Logique, il voulut cependant définir le discours, & il dit qu'*il est l'explication de ce qui est & de ce qui a été*. Voilà sans doute une définition pitoya-

ble. Pourquoi renfermer le discours dans le passé & dans le présent ? Est-ce que nous ne raisonnons pas sur l'avenir ? Quand nous disons qu'il arrivera une éclipse dans tel tems ; que cette éclipse sera de tant de doigts ; qu'elle durera une demi-heure ou une heure, n'expliquons-nous pas l'avenir ? Le discours n'est donc pas seulement l'explication de ce qui est & de ce qui a été, puisqu'il l'est aussi de ce qui sera.

Une autre preuve du tort qu'il avoit de négliger l'étude des Sciences, c'est le conseil qu'il donna à un de ses amis qui se plaignoit d'avoir perdu les mémoires qu'il avoit faits pour son usage. *Il falloit*, lui dit ANTISTHENE, *les écrire dans votre esprit plutôt que sur le papier*. L'avis est bon sans doute ; mais si ces mémoires étoient longs, comment les écrire dans l'esprit ? Où est l'homme qui a une mémoire assez heureuse pour retenir un livre entier ? Notre Philosophe demandoit l'impossible, & il ne l'auroit pas fait, s'il eût été plus instruit.

Le trait suivant de sa vie prouve encore ce que j'avance. Il disoit qu'*un homme ne devoit avoir de commerce qu'avec les femmes qui lui en sauront gré*. Qu'AN-

TISTHENE connoiſſoit mal le cœur humain ! Un homme peut-il diſpoſer de ſon cœur à ſa guiſe ? Et ſi les charmes d'une perſonne aimable ont ſu le gagner, ne doit il pas deſirer d'en jouir, ſans s'embarraſſer ſi elle lui en ſaura gré ? Eſt ce qu'on eſt maître d'être amoureux ou de garder ſa liberté ? L'amour eſt une paſſion violente qui a pour but la propagation de l'eſpece. La gratitude de la femme avec laquelle on deſire s'unir, ne fait rien à cela. Si cette femme vous aime, elle eſt de moitié avec vous : ſi elle ne vous aime pas, elle travaille pour ſon compte.

La réflexion qu'il fit ſur la fuite d'un adultere n'eſt pas plus juſte que ſon ſentiment ſur le commerce des femmes. Il s'écria, en le voyant : *Malheureux ! quel péril n'aurois-tu pas pu éviter avec une obole ?* Cela ſignifie qu'avec de l'argent il auroit appaiſé la colere du mari. Oui, ſi ce mari eût été un homme ſans ſentiment, ſans honneur, & ſans amitié pour ſa femme ; mais ſi cet homme avoit été amoureux, & qu'il eût préféré l'honneur à l'intérêt, comment celui qui venoit de le déshonorer auroit-il pu éviter le péril ?

Et voilà ce que c'eſt que de bannir l'étude des Sciences de celle de la ſageſſe. Il eſt rare qu'on raiſonne avec exactitude ſans elles, & qu'on puiſſe apprécier les choſes. On eſt donc Philoſophe par accident. Tel étoit auſſi ANTISTHENE. Quoiqu'il vécût en Sage, il n'enſeignoit pas toujours les vrais principes de la ſageſſe. Il traitoit encore fort mal ſes diſciples; & lorſqu'on lui en demandoit la raiſon, ſa réponſe étoit que *les Médecins traitent de même leurs malades*. Il eſt vrai qu'il n'exigeoit d'eux aucun honoraire; mais ce déſintéreſſement n'en augmentoit pas le nombre. Lui au contraire penſoit qu'il le diminuoit. *J'ai fort peu de diſciples*, diſoit-il, *parceque je les éloigne avec une verge d'argent*, c'eſt-à-dire, parceque les hommes n'eſtiment que les choſes qui coûtent.

Non ſeulement il ne vouloit rien recevoir de ſes diſciples, mais il deſiroit auſſi qu'ils n'euſſent aucune connoiſſance quand ils venoient étudier ſous lui. C'eſt ce qu'il fit connoître à un jeune homme qui lui demanda de quoi il avoit beſoin pour être admis à ſon école: *D'un livre neuf, d'une plume neuve & d'une tablette neuve*, lui répondit-il.

Notre Philosophe avoit sans doute de bonnes raisons pour ne point recevoir au nombre de ses disciples des personnes instruites. Il eût été en effet bien singulier que le disciple en sût plus que le Maître. Mais ce Maître croyoit qu'on étoit bien savant, lorsqu'on étoit toujours maître de soi. *Il faut avoir*, disoit-il, *son esprit à son commandement, ou une corde pour se pendre.* Du reste il faisoit consister le souverain bien à être exempt d'orgueil. Ce n'étoit pourtant pas ce qui manquoit à ANTISTHENE; car, comme *Socrate* le remarquoit fort bien, s'il s'agit de l'humilité, ce Philosophe est bien loin du souverain bien.

En effet il avoit un fond d'amour propre qui blessoit tout le monde. Il conseilloit de ne point fréquenter les personnes de mauvaises moeurs, & on le voyoit souvent avec ces gens-là. On lui en faisoit des reproches; mais il concilioit cette contradiction, en disant que *les Médecins voient les malades sans être malades eux-mêmes.* Cela signifie qu'il n'étoit pas susceptible, comme les autres hommes, de mauvaises impressions. Aussi personne n'étoit exempt de sa censure: il n'épargnoit pas même les

Sages, parcequ'il s'estimoit plus que les Sages.

Ayant entendu un jour *Platon* louer un cheval qui marchoit avec fierté dans une cérémonie, il se tourna de son côté pour lui dire une injure. *Vous auriez bien fait*, Platon, *le personnage de ce cheval.* C'étoit le taxer publiquement d'avoir beaucoup d'orgueil. Il s'expliqua une autre fois plus clairement à cet égard dans une visite qu'il lui fit. *Platon* étoit malade & venoit de vomir. Il regarda dans le bassin où il avoit vomi, & dit tout haut : *Je vois bien ici la bile de* Platon, *mais non pas son orgueil.*

Il vouloit se venger sans doute du peu de cas que ce Philosophe faisoit de lui. Quelqu'un lui dit un jour sans ménagement les sentiments de *Platon* à son sujet, & il répondit : *C'est le sort des Rois de bien faire & d'être exposés à la censure.*

Non content de blâmer les Sages dont il savoit bien qu'il n'avoit rien à craindre, il osa attaquer les personnes en place qui étoient en état de lui nuire. Il conseilla aux Athéniens d'employer les ânes à labourer la terre, au lieu de se servir de bœufs & de vaches. On trouva ce conseil ridicule, pour ne rien

dire de plus. *N'est-ce pas la même chose*, reprit-il alors, *puisque vous choisissez pour Généraux des gens qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir été nommés par vous.*

Il railla aussi les Thébains sur leur fierté de ce qu'ils avoient battu les Lacédémoniens. *Ils ressemblent*, dit-il, *aux enfants qui se glorifient d'avoir battu leurs Maîtres.* Enfin notre Philosophe n'épargna pas même la religion de son pays. Dans une cérémonie religieuse on lui présenta un bassin afin qu'il donnât quelque chose pour Cybele. *Je ne nourris point*, dit-il au quêteur, *la mere des Dieux, que les Dieux ont soin de nourrir.*

Ainsi ANTISTHENE se moquoit ouververtement de la religion. Cependant, comme il étoit assez inconséquent, malgré le mépris qu'il faisoit des Dieux, il voulut se faire initier aux mysteres d'Orphée. Le Prêtre à qui il s'adressa loua sa ferveur, & l'assura que ceux qui étoient initiés à ces mysteres jouiroient dans l'autre monde des biens les plus précieux. *Pourquoi ne mourez-vous donc point*, lui dit-il ?

Voilà le fonds du caractere d'ANTISTHENE : c'étoit de mordre tout le monde ;

il avoit pourtant de l'esprit & de la vertu. Il faisoit de son mieux pour rendre ses concitoyens honnêtes gens. Un jeune homme lui ayant demandé un jour comment il devoit faire pour devenir vertueux & homme de bien : *En apprenant*, lui répondit-il, *des gens plus sages que vous, à vous dépouiller de vos vices.*

Un autre faisoit faire sa statue, & la vouloit plus belle qu'il n'étoit beau, sur quoi notre Philosophe lui dit : *Si cet airain pouvoit parler, de quoi pensez-vous qu'il se glorifieroit ?* De la beauté de sa figure, lui répondit l'autre. *N'avez-vous donc pas de honte*, répliqua ANTISTHENE, *de tirer vanité de la conformité que vous avez avec une matiere brute ?*

Un jour entendant louer une vie voluptueuse, il s'écria : *Puissent mes ennemis en mener une pareille !* Il en vouloit sur-tout à la volupté, & en cela il avoit l'estime des sages. Il ne faisoit pas moins la guerre au luxe, parcequ'il pensoit qu'il conduisoit au vice. Quand il rencontroit une femme richement vêtue, il alloit chez elle, & prioit son mari de lui montrer ses armes & son cheval, parceque si tout étoit en bon état il pouvoit permettre en toute sureté à sa fem-

me de se mettre de cette maniere, pouvant repousser les insultes que cela ne manqueroit pas de lui attirer; mais si au contraire il étoit sans défense, il lui conseilloit de lui ôter ses ornements.

En passant dans une rue il entendit un excellent joueur de flûte : comme il mettoit la Musique au nombre des arts dangereux, il dit à ceux qui étoient auprès de lui : *Il faut que cet homme-là soit bien méchant pour exceller ainsi dans ce métier*. Ce fut par la même raison qu'il dit de jouer de la flûte à quelqu'un qui l'avoit prié de chanter dans un repas.

Au reste la conversation de nôtre Philosophe étoit fort agréable. On étoit enchanté de l'entendre parler. Cette douceur dans son entretien, mêlée avec sa causticité & l'austérité de sa vie, en faisoit un homme singulier; & c'est cette singularité qui rendit son école célebre. Il y enseignoit sa doctrine avec assez de succès, lorsqu'il fut atteint d'une maladie aiguë qui lui causa de vives douleurs. Le fameux *Diogene* qui étoit un de ses disciples, ayant appris son état, vint le trouver, & lui demanda s'il avoit besoin d'un ami. ANTISTHENE ne comprit point le sens de cette question; mais

Diogene s'expliqua plus clairement quelque tems après.

Il lui fit une seconde visite, & arriva dans sa chambre au moment où notre Philosophe disoit : *Qui me délivrera de mes maux?* Ceci, lui répondit *Diogene*, en lui montrant un poignard qu'il portoit sous son manteau. *Je parle de mes douleurs*, reprit notre Philosophe, *& non pas de la vie.* Ces douleurs devinrent à la fin si insupportables, qu'il y succomba. Il mourut à Athenes. On ne sait ni à quel tems ni à quel âge.

Quoique ce Philosophe n'ait étudié que la Morale, il a cependant écrit sur la Diction, sur l'Eloquence, sur la Législation, sur la Justice & la Valeur, sur la Royauté, sur la Gloire, sur la Science, sur la Musique, sur la Nature, sur la nature des Animaux, sur la Génération, sur la Vie, sur la Mort, &c. enfin sur toutes sortes de sujets, & ses écrits formoient dix volumes. C'est *Diogene de Laërce* qui nous apprend cela. Mais comment concilier cette variété de connoissances & ce grand travail avec les principes d'ANTISTHENE, qui soutenoit qu'il n'y a qu'une seule science digne de l'attention de l'homme, *celle qui apprend à*

renoncer au vice, & qui se faisoit gloire, d'ignorer la Dialectique, la Logique, les Mathématiques, la Musique, en un mot toutes les Sciences, excepté la Morale ? Les personnes instruites savent que, quoique les Athéniens fissent grand cas de ses maximes & de son austérité, ils ne lui pardonnerent jamais le souverain mépris qu'il témoignoit pour les Beaux-Arts.

Mais, si notre Philosophe ne connoissoit pas la Physique, comment a-t-il pu écrire sur la Nature, sur la nature des Animaux, sur la Génération ? S'il ignoroit l'Eloquence, qu'a-t il pu dire sur l'Eloquence ? S'il méprisoit les Sciences & la Musique, de quelle utilité pouvoit être son écrit sur les Sciences & sur la Musique ? D'ailleurs ANTISTHENE n'étoit nullement curieux de l'estime publique. Lorsqu'on lui disoit qu'on le louoit, il répondoit : *Quel mal ai-je donc fait* * ? A quel dessein auroit il donc composé tant d'ouvrages ? Je crains bien

* Le dernier Traducteur de *Diogene de Laërce* a rendu cette réponse par ces mots : *Je ne sache pas non plus avoir fait quelque chose de mauvais*. Cette version présente un sens tout différent de celle que j'ai rapportée. Elle signifie qu'il est digne d'éloges, puisqu'il s'est toujours bien com-

XIV. Il faut souhaiter à ses ennemis toutes sortes de biens, hormis la valeur, sans quoi on posséderoit tout de droit, & non en vertu de la victoire.

XV. Les bourreaux valent mieux que les tyrans; car les premiers ne font mourir que les coupables, mais les derniers font mourir aussi les innocents.

XVI. Un avare ne peut être ni homme de bien, ni Roi, ni libre.

XVII. Celui qui craint les autres est un esclave, quoiqu'il l'ignore lui-même.

XVIII. On doit instruire & non contredire ceux qui nous contredisent, car un fou ne peut ramener un autre fou.

XIX. Les choses bonnes sont celles qui sont honnêtes, & les choses mauvaises celles qui sont déshonnêtes.

XX. Il faut aimer les plaisirs qui naissent du travail, & non ceux qui le précedent.

XXI. Les plaisirs qui entrent par la porte doivent aussi sortir par la porte, ou par voie d'incision, ou par une prise d'hellébore, ou en faisant diete pour se punir de l'excès auquel on s'est abandonné pour un plaisir de peu de moments.

XXII. Les repas sont une occasion de faire un excès.

XXIII. Comme il n'y a point d agrément dans un repas, si l'on n'est en compagnie, de même les richesses ne sont point agréables, si l'on n'a point de vertu.

XXIV. Le mépris de ce qu'on appelle gloire est un bonheur, parcequ'il épargne bien des travaux.

XXV. Il n'y a rien d'étrange dans le monde que le vice.

XXVI. Les biens sont moins à ceux qui les possedent qu'à ceux qui savent s'en passer.

XXVII. Le seul bien qu'on peut enlever au Sage, c'est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

XXVIII. Ceux qui recherchent les bonnes choses sont amis les uns des autres.

XXIX. Une société de freres qui sont unis est la meilleure de toutes les forteresses.

XXX. Il ne faut avoir de bien, que celui qu'on peut sauver avec soi dans un naufrage.

XXXI. Quand on ne peut discerner les honnêtes gens des hommes vicieux, c'est alors qu'un plaisir est perdu.

XXXII. Les envieux sont consumés

par leur propre caractere, comme le fer eſt rongé par la rouille qui s'y met.

XXXIII. Il vaut mieux tomber entre les pattes des corbeaux qu'entre les mains des flatteurs, parceque ceux-là ne font de mal qu'aux morts, au lieu que ceux ci dévorent les vivants.

XXXIV. Le moyen de s'immortaliſer eſt de vivre pieuſement & juſtement.





DIOGÈNE.

Mlle Cl. Reydellet del. Beyessent

*DIOGENE**.

IL n'y a que le vice & la vertu qui doivent nous intéresser. Tout ce qu'on appelle décence, propreté dans les vêtements, honneurs de ce monde, estime des hommes, sont des choses absolument indifférentes. Telle étoit la doctrine du Philosophe dont on vient de lire l'histoire. Elle parut si extraordinaire & si contraire à la sagesse, qu'on ne crut pas que personne l'adoptât; mais *Antisthene* eut un disciple qui la fit si bien valoir, qu'elle imposa même aux Sages. Non seulement il se soumit avec joie au genre de vie que ce Philosophe prescrivoit; il enchérit encore sur ses austérités, tellement qu'il n'a jamais paru de Philosophe qui méprisât autant que lui les commodités de la vie.

C'est le fameux DIOGENE né dans la ville de Synope, en la quatre-vingt-onzieme olympiade, ou l'an 413 avant *Jesus-Christ*. Son pere s'appelloit *Isece*:

* *Diogene de Laërce*, L. VI. *Brucker*, Tome I. *Diction. histor. & crit. de Bayle*, art. *Diogene*, &c. &c.

il avoit la banque publique, ſorte d'emploi fort lucratif; mais le gain qu'il y faiſoit ne ſatisfaiſant point ſon extrême cupidité, il s'aviſa d'altérer la monnoie: c'étoit un moyen qui pouvoit réuſſir pour s'enrichir promptement: il y avoit auſſi beaucoup à riſquer ſi l'on venoit à le découvrir. Ce malheur arriva en effet, & il fut obligé d éviter par la fuite le châtiment que méritoit ſa fraude.

Son fils lui ſuccéda. Il devint même Maître de la monnoie. Les ouvriers qui travailloient ſous ſes ordres, excités par l'appât du gain, lui conſeillerent d'altérer les eſpeces. Ce conſeil étoit préſenté d'une maniere ſi captieuſe, qu'il ſembloit qu'il n'y avoit pas de mal à cela. DIOGENE fut ébranlé; mais avant que de le ſuivre, il crut devoir conſulter à ce ſujet l'Oracle d'Apollon. Il alla exprès à Delphes, & l'Oracle lui dit: *Change la monnoie*. M. *Menage* prétend que cette réponſe vouloit dire: *Ne ſuis point la coutume*. Mais DIOGENE prit la choſe au pied de la lettre. De retour dans ſon pays, il changea réellement la monnoie en l'altérant: ce qui lui auroit procuré le même traitement qu'on vouloit faire à ſon pere, s'il ne ſe fût ſauvé.

DIOGENE ſe réfugia à Athenes où il fut reconnu pour un faux monnoyeur. Déconcerté par cet accident, il renonça à tout établiſſement, & ne ſongea qu'à ſe rendre recommandable par la ſcience & par la vertu. Dans cette vue il voulut ſe mettre au rang des diſciples d'*Antiſthene*; mais ce Philoſophe non ſeulement le refuſa, il lui défendit encore de venir à ſon école. Cela ne rebuta point notre prétendant à la Philoſophie. Plus *Antiſthene* s'obſtinoit à le chaſſer, plus il perſiſtoit à s'attacher à lui. Laſſé enfin de cette réſiſtance, le Philoſophe d'Athenes le menaça de ſon bâton. *Frappe*, lui dit DIOGENE, *tu trouveras difficilement un bâton aſſez dur pour m'empêcher de venir t'écouter.*

Cette fermeté dans un jeune homme toucha *Antiſthene*: il le reçut au nombre de ſes diſciples. C'étoit ce que deſiroit paſſionnément DIOGENE. Auſſi cette faveur le flatta tellement, que, redoublant de conſtance & d'application, il n'apprit pas ſeulement les principes de ſon Maître, il ſe mit encore en état de perfectionner le Cyniſme qu'*Antiſthene* profeſſoit.

Il commença par faire vœu de la plus

grande pauvreté. Une ſimple tunique & un manteau formerent tout ſon vêtement. Il endoſſa là deſſus une beſace, & prit un bâton à la main. Un jour en ſe promenant il vit une ſouris qui couroit dans le champ, & qui ſe réfugia dans un trou. Voilà un animal, dit-il, qui ne s'embarraſſe point d'avoir une chambre pour ſe coucher, qui ne craint point les ténebres, qui ne recherche aucune des choſes dont les hommes ſouhaitent l'uſage, qui vit en un mot comme le Sage devroit vivre. C'eſt une leçon pour moi, ajouta-t-il, dont je dois profiter.

Deux enfants lui donnerent encore une leçon dont il profita. Le premier buvoit de l'eau en ſe ſervant du creux de ſa main. DIOGENE jetta ſur le champ une taſſe qu'il portoit dans ſa beſace, en diſant, *un enfant me ſurpaſſe en ſimplicité.* Il jetta auſſi ſa cuillere, lorſqu'il vit l'autre enfant qui, après avoir caſſé ſon écuelle, ramaſſoit des lentilles avec un morceau de pain.

Il fut ſi ému, par ces exemples, qu'il ne s'inquiéta plus des moyens de ſubſiſter: il ſe confia entierement à la Providence, s'eſtimant très heureux d'avoir des miet-

tes de pain pour se nourrir, & de pouvoir se passer de ces raffinements de mets dont se repaissoient les Athéniens. Cependant, comme il n'avoit aucun endroit pour se mettre à couvert, il pria un de ses amis de lui faire construire une petite cabane dans un lieu public.

Cette cabane fut commencée, mais continuée si lentement, que notre Philosophe, impatient d'attendre, jugea qu'il étoit plus simple de se loger dans un tonneau qu'il trouva dans un carrefour : quelques Historiens prétendent qu'il le prit dans le temple de la mere des Dieux ; mais ils ne disent pas comment il s'appropria une chose qui appartenoit à un temple.

Je ne dois pas dissimuler ici que M. *Brucker* nie ce trait de la vie de DIOGENE ; & je dois ajouter en même tems que son autorité, quelque respectable qu'elle soit, n'est pas assez grande pour détruire les preuves & le témoignage de presque tous les Historiens de la Philosophie qui ont écrit que notre Philosophe se logea réellement dans un tonneau : ils disent même qu'un jeune insolent ayant brisé son tonneau, les Athéniens le condamnerent au fouet, &

donnerent un autre tonneau à DIOGENE. Au reste ce tonneau n'étoit point (suivant *Menage*) composé de douves comme les tonneaux dont on se sert pour mettre le vin : c'étoit une cabane d'argille qui avoit la forme d'un tonneau, & qu'on pouvoit rouler si l'on vouloit absolument changer de place.

Quelques Ecrivains ont blâmé l'excessive affectation de pauvreté que notre Philosophe faisoit paroître, en se logeant dans un tonneau; mais il étoit réservé à l'Auteur de la *Doctrine curieuse* (le P. *Garasse*) de trouver là une preuve d'ivrognerie. « Pour DIOGENE le Cy-» nique, dit-il, son nom lui sert d'élo-» ge : c'est comme qui diroit de l'hu-» meur des chiens. Ce galant faisoit du » Philosophe, & ses principales actions » ont été de demeurer jour & nuit dans » un tonneau ». De même, continue le P. *Garasse*, que les compagnons d'*Enée*, après avoir mangé la viande, vendirent les assiettes; ainsi DIOGENE, après avoir bu le vin du tonneau, voulut y faire sa demeure, « bien marri, pen-» sez, qu'il fût vuide ».

J'abrege le discours du *P. Garasse*, que *Bayle* appelle avec raison une tirade

d'impertinences. Jamais homme, dit ce Critique judicieux, ne mérita moins que DIOGENE d'être accusé de goinfrerie, lui qui ne cherchoit d'autre remede à sa soif que celui que la nature lui fournissoit dans une riviere.

Cela est aussi prouvé qu'un fait historique peut l'être. On sait que notre Philosophe prêchoit une vie austere, & qu'il la pratiqua. Cette pratique étoit même poussée très loin. Il se rouloit pendant l'été dans les sables brûlants & se couchoit sur la glace en hiver. Sa frugalité & son mépris pour tout ce qu'on appelle apprêts dans les repas, étoient portés à ce point de vouloir manger les mets cruds, sans en excepter la viande; mais son estomac ne pouvant soutenir cette derniere nourriture, il fut obligé de l'abandonner.

Après s'être bien éprouvé, il joignit l'instruction à l'exemple. Il tança les Athéniens avec hauteur & sans ménagement sur leur mollesse, sur leur faste, sur leur sensualité; & malgré ce ton dur & presque offensant, il parloit si bien & débitoit des choses si solides, qu'il avoit toujours beaucoup d'auditeurs. Il leur recommandoit l'amour du travail,

la frugalité, & une grande attention à se veiller soi-même contre l'attrait des plaisirs. Des leçons si ameres humilioient extrêmement les Athéniens; & ceux qui ne voyoient pas de bon œil qu'on les censurât ainsi publiquement, épioient avec soin toutes les occasions de se venger.

Un jour DIOGENE ayant mis sur sa tête une couronne de feuilles pour se garantir des ardeurs du soleil, quelqu'un lui cria: Bas la couronne, Philosophe orgueilleux: elle n'appartient qu'à des héros, parcequ'ils l'ont méritée par des victoires. DIOGENE leva la tête, & regardant fixement celui qui venoit de l'apostropher: *Tais-toi*, lui dit-il, *sache, imbécille, que j'ai vaincu des athletes & des antagonistes plus formidables que les ennemis de l'Etat: c'est l'horreur de la pauvreté, la crainte & l'espérance, & cet animal dangereux & séduisant qu'on appelle la volupté.*

Ce fut avec de si belles paroles & une vie toujours active, pleine d'austérités & de macérations, que notre Philosophe accrédita le Cynisme & le fit respecter. Le plus grand nombre des Athéniens le regardoit comme le vrai

Sage de la Grece; & il n'y avoit que ces ames basses, qui sont incapables de connoître la vertu & de l'aimer, qui oubliassent ce qu'ils lui devoient. Ils venoient l'insulter, lui jettoient des os comme à un chien, & lui arrachoient même son manteau. DIOGENE étoit trop sage pour répondre autrement que par un véritable mépris à des traitements si odieux. Mais, lorsqu'on lui adressoit la parole, il ne manquoit pas de les faire rentrer dans leur devoir.

Quelqu'un lui demanda un jour d'où il étoit. *Je suis*, dit-il, *citoyen du monde*. Quel gain, lui demanda un autre, vous rapporte la Philosophie. *Celui d'être préparé a tout événement*, répondit DIOGENE. On lui reprocha d'avoir fait la fausse monnoie, & il répondit à celui qui lui faisoit ce reproche: *Il est vrai qu'il fut un tems où j'étois ce que tu es à présent; mais ce que je suis à présent tu ne le seras jamais*. Un autre lui parla aussi de cette faute passée. *Ci-devant*, lui dit-il, *étant enfant je salissois mon lit, je ne le fais plus à présent*. Mais enfin, reprit ce censeur, les Synopiens t'ont chassé de ton pays. *Et moi*, répliqua le Philosophe, *je les ai condamnés à y rester*.

Un mauvais railleur, dans la vue de l'insulter, lui fit cette question : Pourquoi donne-t-on communément aux mendiants, & point aux Philosophes ? *Parceque*, répondit-il, *on croit qu'on pourra devenir plutôt aveugle ou boiteux que Philosophe.*

On appelloit les Philosophes Cyniques des chiens, & on donnoit le nom de chien à DIOGENE par cette raison. De quelle race êtes-vous, lui dit un passant ? *Quand j'ai faim*, répondit notre Philosophe, *je suis un chien de Malthe* (c'est-à-dire un flatteur) ; *& quand je suis rassasié, je suis un chien molosse* (c'est-à-dire mordant). *Et de même qu'il y a des gens qui donnent beaucoup de louanges à certains chiens, quoiqu'ils n'osent pas chasser avec eux, craignant la fatigue ; de même aussi vous ne pouvez pas vous associer à la vie que je mene, parceque vous craignez la douleur.*

Mais si vous êtes un chien molosse, lui dirent des jeunes gens qui étoient autour de lui, nous devons prendre garde que vous ne nous mordiez pas. *Tranquillisez-vous, mes enfants*, leur cria DIOGENE, *les chiens ne mangent point de betteraves :* ce qui signifie que les chiens

ne mordent point les ſots, la betterave étant à Athenes l'emblême de la fadeur ou de la ſottiſe.

Enfin on lui fit remarquer que la plupart des gens ſe moquoient de lui. *Et moi*, répondit-il, *je ne me tiens pas pour moqué. Peut-être que les ânes ſe moquent auſſi d'eux ; mais comme ils ne ſe ſoucient pas des ânes, je ne m'embarraſſe pas non plus d'eux.*

DIOGENE ne ſe contentoit pas de repouſſer les traits qu'on lui lançoit ; il faiſoit auſſi la guerre offenſive. Perſonne n'étoit exempt de ſa cenſure. Il mordoit comme un chien, ainſi qu'il le diſoit lui-même. Il rencontra un jour *Demoſthene* qui ſortoit d'un cabaret où il avoit dîné, & il l'apoſtropha ainſi : *En ſortant de cette taverne, tu ne fais que rentrer dans une taverne plus grande.* Ayant appris que *Platon* devoit donner un grand repas, il entra chez lui, & foula aux pieds de beaux tapis qui ornoient la ſalle du feſtin, en diſant : *Je foule aux pieds l'orgueil de Platon.* Oui, lui répondit *Platon*, mais par un autre orgueil.

Un nouveau marié avoit écrit au-deſſus de la porte de ſa maiſon : « Her-» cule, ce glorieux vainqueur, fils de

» Jupiter, habite ici : que rien de mau-» vais n'y entre ». Notre Philosophe mit au dessous ces mots : *Troupes auxiliaires après la guerre finie.* Un homme de mauvaises mœurs ayant écrit sur la sienne : « Que rien de mauvais n'entre » ici » : il s'écria : *Et comment donc le maître au logis pourra-t-il entrer ?* La maison d'un débauché étoit à vendre, *Ah, ah !* dit DIOGENE en voyant l'écriteau, *je savois qu'une maison si pleine de crapule ne manqueroit pas de vomir son maître.* Ayant apperçu un Seigneur qui se faisoit chausser par son domestique, *pourquoi*, lui dit-il, *ne vous faites-vous pas moucher par un autre ?* Quelqu'un qu'il estimoit peu ayant paru dans les rues couvert de la peau d'un lion, *cessez*, lui dit-il, *de déshonorer les enseignes de la valeur.* Il dit à un jeune homme qui étoit parfumé : *Prends garde que la bonne odeur de ta tête ne rende ta vie de mauvaise odeur.* Pour tourner en ridicule cette sorte de délicatesse, il se parfuma les pieds, & il dit que cela valoit mieux que de s'oindre la tête, parceque l'odeur se perdoit en l'air, au lieu que des pieds elle montoit à l'odorat. Un jeune homme fort paré lui ayant fait quelque

question, il dit qu'il ne lui répondroit pas, qu'il ne lui eût fait connoître s'il étoit homme ou femme.

Non content de censurer en détail tous les citoyens d'Athenes, il les attaquoit aussi en corps. Il appelloit l'école d'*Euclide* un *lieu de colere*, & celle de *Platon* un *lieu de consomption*. Il disoit que ceux qui gouvernent ne sont que les Ministres de la populace. Il vit un jour les Magistrats qui présidoient aux choses saintes accuser un homme d'avoir volé une fiole dans un trésor, sur quoi il dit: *Les grands voleurs accusent les petits*. Un garçon suspect de probité jettoit des pierres contre une potence: *Courage*, lui dit il, *tu atteindras au but*.

Il se moquoit de la noblesse, de la gloire, des autres choses semblables qu'il appelloit les ornemens du vice, disant que les loix naturelles sont les seules loix justes. Il railloit les Rhéteurs, qui enseignoient l'art de bien dire, & non de bien faire; les Musiciens, qui régloient bien leurs instrumens, & qui ne savoient pas régler leurs mœurs; les Grammairiens, qui s'amusoient à gloser sur les fautes des auteurs, & ne savoient pas corriger les fautes qu'ils faisoient eux-mêmes.

Un jour il cria : *Hommes, approchez!* Plusieurs Athéniens accoururent à ce cri ; mais il les repoussa en disant : *J'avois appellé des hommes, & non pas des enfants.*

Ainsi il exerçoit sur le genre humain une censure magistrale, & se croyoit fort supérieur à tous les Philosophes. Il regardoit, dit *Bayle*, toute la terre de haut en bas. Il ne faisoit nul cas de l'estime des hommes ; & rapportant tout à lui-même, il ne ménageoit ni la pudeur ni la décence, pourvu que les loix naturelles ne fussent point blessées. On a écrit qu'il se plongeoit brutalement dans les exercices de l'impureté. Cela a été répété si souvent, qu'il passe pour un fait qu'on ne doit point révoquer en doute. J'ai déja rapporté dans un autre ouvrage (1) les raisons qui peuvent rendre ce fait suspect ; mais c'est ici le lieu de l'approfondir, sauf à en laisser la décision au Lecteur.

Ecoutons d'abord *Bayle*. « DIOGENE, » dit-il, ennemi de toute superfluité, » & cherchant l'indépendance autant

---

(1) *Voyez* le Discours Préliminaire du Tome II de l'*Histoire des Philosophes modernes*.

» qu'il étoit possible, commettoit publi-
» quement ce que les Casuistes appel-
» lent péché de mollesse, & disoit ef-
» frontément qu'il seroit bien aise de
» pouvoir appaiser par une semblable
» voie les desirs de son estomac ». *Bayle* s'appuie de l'autorité de *Diogene de Laërce*, qui, après avoir dit la même chose, ajoute que DIOGENE se glorifioit de cette impudence, prétendant trouver en lui-même & sans aucuns frais ce qui porte les autres hommes à faire mille dépenses & mille ravages.

Erasme donne une autre raison pour excuser cette impureté. Il trouve qu'elle devoit être permise non seulement à notre Philosophe, mais encore à toutes les personnes studieuses, qui n'aiment pas que les besoins de leur corps les détachent de leurs livres. Aussi DIOGENE ayant donné un rendez-vous à une fille de joie, comme elle tarda à y venir, pressé par l'aiguillon de la concupiscence, il ne voulut point en être distrait plus long-tems, & suppléa lui même au défaut de cette fille. C'est du moins *Galien* qui nous l'assure (2).

(2) *Galen. De Locis affectis*, L. IV.

Il y a plus : ce Philoſophe, bien loin de rougir de cette impudence, diſoit ſouvent : *Il eſt commode de trouver en ſoi-même & ſans aucuns frais ce qui porte les autres hommes à faire mille dépenſes & mille ravages. Si tout le monde m'eût reſſemblé, Troie n'eût pas été priſe, ni* Priam *tué ſur l'autel de Jupiter.*

Il s'autoriſoit encore par ce raiſonnement : Ce n'eſt point un péché que de dîner : donc ce n'eſt point un péché que de dîner dans les rues. De même il eſt permis d'avoir à faire avec une femme : il n'y a donc pas de mal de la connoître à la vue du public. On prétend qu'il uſa de cette permiſſion, & qu'il répondit à ceux qui lui demanderent ce qu'il faiſoit : *Hominem planto.* Mais c'eſt-là un conte qui ne ſe trouve que dans des Auteurs modernes, & qui ne mérite aucune croyance.

Cependant DIOGENE voulant répandre ailleurs ſa doctrine, alloit ſouvent à Lacédémone Un jour en revenant de cette ville à Athenes, il rencontra quelqu'un qui lui demanda d'où il venoit & où il alloit. *De l'appartement des hommes à celui des femmes*, répondit il. Cela n'eſt pas clair. Il ſembleroit que notre Philo-

sophe a voulu dire que les Lacédémoniens étoient plus mâles ou plus dignes du nom d'hommes que les Athéniens : mais ce ne pouvoit être là son intention ; car quelqu'un lui ayant demandé dans quel endroit de la Grece il avoit vu les hommes les plus courageux : *Des hommes !* dit-il, *je n'en ai vu nulle part ; mais j'ai vu des enfants à Lacédémone.*

Il faisoit aussi de fréquents voyages dans différentes villes de la Grece ; mais ayant voulu aller à Egine, île de Grece, il eut le malheur de rencontrer dans son trajet des pirates dont le chef s'appelloit *Scirpale*. Ce chef le mena en Crete pour le vendre. Exposé au marché, on lui demanda ce qu'il savoit faire : *Commander aux hommes*, répondit DIOGENE. Et s'adressant ensuite au crieur public, il lui dit : *Mon ami, crie qui est-ce qui veut acheter son Maître ?* Parmi les personnes qui venoient acheter des esclaves il y en eut une qui fixa l'attention de notre Philosophe. Elle étoit de Corinthe & s'appelloit *Xeniade*. Il appella le crieur public, & lui dit : *Vends-moi à cet homme à qui il faut un Maître. Xeniade* l'acheta en effet ; & le marché étant conclu,

DIOGENE lui dit : *Vous croyez avoir acheté un esclave, c'est un Maître dont vous avez fait emplette.* Le Corinthien fit attention à ce discours : il examina notre Philosophe, & ne tarda pas à connoître le prix de son acquisition.

Il le mena à Corinthe, lui confia l'éducation de ses fils, & ensuite l'intendance de sa maison. DIOGENE s'acquitta si bien de ces emplois, que *Xeniade* ne pouvoit se lasser de dire par-tout qu'un bon génie étoit entré chez lui. Ce Philosophe ne se départoit pas néanmoins de ce ton de hauteur qu'il s'étoit arrogé depuis qu'il étoit devenu disciple d'*Antisthene*. Il lui dit un jour de ne pas manquer de faire ce qu'il lui ordonnetoit. Il me semble, répondit *Xeniade*, que les fleuves remontent à leur source. *Si étant malade*, répliqua DIOGENE, *vous aviez pris un Médecin à vos gages, au lieu d'obéir à ses ordres, lui répondriez-vous que les fleuves remontent vers leur source ?*

Ses amis ayant appris sa servitude, voulurent l'acheter ; mais notre Cynique les pria de n'en rien faire. *Vous êtes fous*, leur dit-il, *les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais*

ceux-ci sont les valets des lions. Il resta donc dans la maison de *Xeniade*, & éleva très bien ses enfants.

Il travailla à former leurs mœurs, en joignant à ses maximes celles des meilleurs Moralistes. Il leur fit faire une partie du service domestique, & les accoutuma à se nourrir légérement & à boire de l'eau. Par son ordre on leur coupa les cheveux, & on les vêtit simplement. On les voyoit dans les rues avec lui sans veste & sans souliers. Ils marchoient ainsi en silence & les yeux baissés. Afin de les rendre robustes, il voulut qu'ils apprissent à monter à cheval, à tirer de l'arc, à manier la fronde, à lancer le dard; mais il ne permit point que dans les académies le Maître les exerçât à la maniere des athletes.

Malgré sa causticité naturelle, il se fit tellement aimer de ses éleves, qu'après leur éducation, ces jeunes gens solliciterent leur pere à lui donner la liberté & à lui permettre de commercer l'argent qu'il avoit gagné chez eux : ce qu'ils obtinrent aisément.

DIOGENE s'érigea donc en Marchand. Il alla dans les marchés & dans les isthmes étaler sa marchandise, & afin de

profiter en même tems de cette occasion pour prêcher le mépris des richesses, l'horreur du vice, l'amour de la vertu, & cela en reprenant toujours avec véhémence les défauts de ses auditeurs. Il étoit vêtu & logé comme à Athenes, c'est-à-dire couvert d'un manteau & retiré dans une espece de tonneau d'argille. La singularité de son habillement & ses discours lui attirerent un concours prodigieux de monde, plus curieux de le voir & de l'entendre, que d'examiner sa marchandise & de l'acheter.

Dans ce tems-là *Alexandre* le Grand donnoit la loi à l'Univers. Ses conquêtes rapides & nombreuses rendoient son nom respectable à toutes les nations. On s'empressoit à venir lui rendre hommage par tous les lieux où il passoit, & les Philosophes même se faisoient un devoir de lui payer un tribut de louanges. La guerre que ce conquérant avoit avec les Perses le conduisit à Corinthe. Tous les habitants de cette belle ville, sans distinction de sexe & d'âge, accoururent en foule pour le voir & lui rendre des honneurs. DIOGENE seul entendit parler de sa grandeur & de sa gloire sans en être ému. La réputation du Cynique

étoit cependant parvenue jusqu'à *Alexandre*.

Ce Prince, étonné de ne point recevoir sa visite, n'étoit point aussi indifférent de le connoître que DIOGENE l'étoit de le voir. Il vint le trouver. Notre Philosophe étoit couché devant le soleil. Il entendit le bruit tumultueux que faisoit la suite d'*Alexandre*. Il se mit alors nonchalamment sur son séant; & voyant approcher le Roi, il se tourna vers lui. *Alexandre* lui dit: « Je suis *Alexandre* le » Grand ». *Et moi*, répondit DIOGENE, *je suis* DIOGENE *le Cynique*. Le Conquérant lui répliqua: « Demande ce que tu » voudras, & je te l'accorderai ». Et le Philosophe répartit: *Je te demande que tu te retires de devant mon soleil*.

Une réponse si imprévue surprit extrêmement le Roi, quoiqu'il fût accoutumé aux choses les plus extraordinaires. Il resta tout stupéfait de la grandeur d'ame & du désintéressement de DIOGENE. Ses courtisans crurent flatter le Prince en blâmant la réponse de ce Philosophe; mais *Alexandre* leur imposa silence par ces mots: « Si je n'étois *Alexandre*, je » voudrois être DIOGENE ».

Un Prédicateur avoit pris de là occa-

ſion de faire l'éloge de la pauvreté vertueuſe. En rapportant le deſir d'*Alexandre*, il dit : « Tant la pauvreté vertueuſe » ſe fait eſtimer par la royauté même » & par la grandeur »! Mais un Auteur qui a été eſtimé autrefois (*Balſac*) l'a cenſuré amerement ; & pour prouver qu'*Alexandre* a eu tort d'avoir ſouhaité d'être DIOGENE, & le Prédicateur de l'avoir approuvé, il a ſoutenu qu'être DIOGENE, « c'eſt violer les coutumes » établies & les loix reçues ; c'eſt n'a- » voir ni pudeur ni honnêteté ; c'eſt ne » connoître ni parent, ni hôte, ni ami ; » c'eſt ou japper ou mordre toujours ; » c'eſt manger en plein marché une ſoie » crue ou de la viande toute ſanglante ; » c'eſt offenſer les yeux du peuple par » des actions encore plus ſales & plus » vilaines, des actions pour leſquelles » il ne doit point y avoir d'aſſez grand » ſecret ni d'aſſez profonde ſolitude. » Voilà ce que c'eſt que d'être DIOGENE, » & ce qu'*Alexandre* vouloit être, s'il » n'eût été *Alexandre* » (3).

M. *de Balſac* ne croit pas qu'on puiſſe applaudir après cela à la réponſe d'*Ale-*

(3) *Socrate Chrétien*, par *Balſac*, page 243.

xandre : il eſt vrai que perſonne n'eſt de ſon avis. M. *Coſtar* ſe moque aſſez bien de cette peinture de *Balſac*, & la réponſe qu'il fait à cet Auteur eſt ſans réplique.

« *Alexandre*, dit-il, ne ſavoit point » cette définition de DIOGENE, & ne » deſiroit de lui que ce qu'il venoit d'y » reconnoître & d'y remarquer, un dé» dain extrême de tout ce qui paroiſſoit » dans la vie de plus éclatant & de » plus pompeux. Il lui avoit offert ſes » richeſſes & ſon crédit ; & ce Sage, » tout déchiré, lui avoit demandé pour » toute faveur qu'il ſe retirât de ſon ſo» leil, comme s'il eût voulu dire, ne » m'ôtez pas les biens de la nature, & je » vous laiſſe ceux de la fortune que je » tiens au-deſſous de moi » (4).

Bayle admire, comme *Coſtar*, le mot d'*Alexandre* le Grand, malgré la cenſure de *Balſac*. « Je ne m'étonne point, dit-il, » qu'il (*Alexandre*) ait admiré un hom» me qui, pouvant obtenir de lui toutes » ſortes d'avantages, ne lui voulut rien » demander, & l'avertit même ſans » compliment ni cérémonie de ſe met-

(4) *Suite de la Défenſe de Voiture*, page 39.

» tre dans une situation qui ne lui déro-
» bât pas la présence du soleil. Un Prince
» qui se voit toujours obsédé de loups
» béants, & qui, quelque connoissance
» qu'il ait acquise, se trouve incapable
» de contenter tous les importuns,
» n'admireroit-il pas un particulier qui
» refuse les richesses qu'on lui offre ?
» *Alexandre* avoit vu venir à lui de tou-
» tes parts les hommes d'Etat & les
» Philosophes : chacun s'étoit empressé
» à lui faire la cour. DIOGENE fut le
» seul qui ne bougea pas de sa place : il
» fallut qu'*Alexandre*, ne le voyant pas
» venir vers lui, comme il s'y étoit at-
» tendu, l'allât trouver. Si cette indif-
» férence lui parut quelque chose de
» peu commun, il admira la grandeur
» d'ame qui parut dans la réponse de ce
» Philosophe. On a eu raison de dire,
» qu'en cette rencontre *Alexandre* fut
» vaincu par un simple particulier » (5).

Je crois que ces raisons & ces autorités doivent faire éclipser la critique de M. *Balsac*. *Bayle* parle d'une seconde entrevue entre *Alexandre* & DIOGENE, dont aucun Historien de la Philosophie n'a

(5) *Dictionn. de Bayle*, art. *Diogene*, N. *D*.

n'a fait mention. Il dit que cette fois *Alexandre* le trouva endormi, & l'éveilla, en lui adressant ce vers de l'Iliade, pour lui reprocher qu'il étoit honteux à un Philosophe de dormir toute la nuit :

Stertere perpetuam non dignum est Principe noctem.

A quoi Diogene répondit sur le champ par la suite de ce passage d'*Homere :*

Cui populique salus & tanta negotia curæ.

Bayle remarque avec raison qu'on ne pouvoit pas répondre avec plus de présence d'esprit ni plus à propos. Diogene se justifioit & marquoit en même tems ce qu'*Alexandre* devoit faire. Il montroit que s'il est honteux de dormir toute la nuit, c'est lorsqu'on est chargé du gouvernement des peuples.

Ce trait n'est pas bien constaté, mais il est croyable, car notre Philosophe citoit volontiers les Poëtes Grecs, & surtout *Homere* qu'il savoit par cœur. *Diogene de Laërce* en rapporte plusieurs exemples. Un homme ayant été saisi volant de la pourpre, notre Philosophe lui appliqua ces paroles du cinquieme livre de l'Iliade ; *Une fin éclatante & un*

sort tragique l'ont surpris. Des collecteurs lui ayant demandé sa quote part de la collecte qu'ils faisoient pour les pauvres, il répondit ce vers d'*Homere : Dépouillez les autres, mais abstenez-vous de toucher Hector.* Pendant qu'il dînoit avec des olives quelqu'un lui apporta une tarte. Il jetta sur le champ les olives, & prit la tarte en disant ce vers d'*Euripide : Hôtes, cédez la place aux tyrans :* ce qui signifie qu'un mets commun doit faire place à un mets exquis.

Cependant la conversation de notre Philosophe avec *Alexandre* lui fit beaucoup d'honneur, &, par une conséquence déduite de la nature du cœur humain, lui attira bien des ennemis. Car il faut qu'un homme de mérite, qui n'a que du mérite, choisisse, ou qu'il s'enterre tout vivant, s'il craint les traits envenimés de l'envie, ou qu'il se fasse un rempart de sa vertu lorsqu'il se produit en public. C'est le dernier parti que DIOGENE avoit pris depuis long-tems.

Sans s'embarrasser de choquer ou de déplaire, il prêchoit contre le luxe, contre l'avarice, contre l'ambition, contre l'esprit de vengeance aussi fortement qu'on pouvoit le faire. Ses principes de

Morale étoient tels : Il y a deux ſortes d'exercices, celui de l'ame & celui du corps. L'occupation que l'exercice donne continuellement à l'imagination, facilite la pratique de la vertu : l'un de ces exercices eſt imparfait ſans l'autre, la bonne diſpoſition & la force ſe manifeſtant dans la pratique de nos devoirs, telle qu'elle a lieu par rapport au corps & à l'ame.

Une preuve, ajoutoit DIOGENE, que l'exercice donne de la facilité pour la pratique de la vertu, c'eſt l'adreſſe qu'acquierent les artiſans & ceux qui font des ouvrages manuels, à force de s'y appliquer. Et ſi ces gens-là avoient apporté le même ſoin à exercer leur ame, ils auroient travaillé utilement pour ſe rendre vertueux, & par conſéquent pour vivre heureuſement.

Diogene de Laërce a écrit que notre Philoſophe, mécontent du fruit de ſes leçons, alloit dans les rues de Corinthe avec un flambeau à la main, diſant qu'il cherchoit un homme. Je crois avoir démontré que *Diogene de Laërce* ſe trompe, en attribuant ce trait à notre Philoſophe : il eſt évidemment d'*Eſope*, comme je l'ai fait voir dans l'hiſtoire de ce

Philosophe (6). Depuis sa conversation avec *Alexandre*, l'Histoire ne nous apprend aucune particularité de la vie de DIOGENE.

Comme il touchoit à la fin de sa carriere, ses éleves, je veux dire les fils de *Xeniade*, lui demanderent comment il vouloit être enterré; il répondit, *le visage contre terre*. Pourquoi cela, lui dit-on? *C'est que dans peu de tems*, reprit-il, *les choses qui sont dessous se trouveront dessus*, faisant allusion à la puissance des Macédoniens qui, de peu de chose qu'ils avoient été, commençoient à devenir considérables. Mais, répliquerent ses éleves, où voulez-vous que nous mettions votre corps après votre mort? *Vous le laisserez sur la terre*, leur dit DIOGENE. Quoi! vous voulez qu'il demeure exposé aux bêtes féroces & aux oiseaux de proie, lui dit-on? *Eh bien!* reprit DIOGENE, *vous n'aurez qu'à mettre un bâton à côté de moi afin que je les chasse*. Eh! comment donc pourriez-vous les chasser, puisque vous ne sentirez rien? *Que m'importe donc*, s'écria

(6) *Voyez* le premier Volume de cette *Histoire des Philosophes anciens*.

Diogene, *que les bêtes me déchirent?*

Au reste on ne sait point de quelle maniere il termina sa carriere. *Diogene de Laërce* dit qu'il mourut d'un débordement de bile causé par un pied de bœuf qu'il avoit mangé crud. Quelques Historiens veulent que ce soit de la morsure d'un chien, & il en est d'autres qui prétendent qu'il s'étrangla. Cette derniere opinion est la véritable, selon *saint Jérôme*. Voici comment il rapporte cet événement.

Diogene allant aux jeux olympiques se sentit incommodé. Il se coucha sous un arbre, & refusa les bons offices de ceux qui étoient avec lui, & qui lui offroient un cheval ou un chariot. *Allez-vous-en au spectacle*, leur dit-il, *cette nuit décidera de ma maladie. Si je la surmonte, j'irai demain aux jeux olympiques: si elle m'emporte, je descendrai aux enfers.* Il ne la surmonta pas cette maladie, mais il s'en délivra en s'étranglant cette nuit même (7).

De quelque maniere qu'il ait fini ses jours, il est certain qu'on le trouva mort enveloppé dans son manteau: il avoit

(7) *Hieronymus*, Lib. II. *adversùs Jovinianum.*

quatre-vingt-dix ans. Ses amis étant venus le voir, crurent d'abord qu'il dormoit; mais, comme ils savoient qu'il ne donnoit guere de tems au sommeil, ils craignirent qu'il ne fût malade. Ils leverent son manteau, & virent avec douleur qu'il avoit rendu l'esprit. Ils eurent à cette occasion une dispute pour savoir qui l'enseveliroit. La dispute fut même si vive, qu'ils penserent en venir aux mains. Des personnes d'autorité appaiserent le différend.

Par ordre des Magistrats il fut enterré près la porte de la ville de Corinthe, qui conduisoit à l'isthme où DIOGENE se rendoit souvent, & on éleva sur sa tombe une colonne de marbre surmontée d'un chien Les habitants de Synope rendirent aussi hommage à la mémoire de notre Philosophe, leur compatriote. Ils placerent sa statue en bronze dans le lieu le plus apparent de leur ville. Sur le piedestal de cette statue on lisoit cette inscription :

Le tems consume l'airain; mais ta gloire, ô DIOGENE! durera dans tous les âges Tu as seul fait connoître aux mortels le bonheur dont ils peuvent jouir par eux-mêmes, & leur as montré le moyen de passer doucement la vie.

On ne doit néanmoins à Diogene que quelques préceptes de Morale, & l'exemple encore plus puissant peut-être d'une vie très austere. Voici ces préceptes.

I. Tout s'acquiert par l'exercice, sans en excepter même la vertu.

II. Il n'y a rien dans la vie dont on ne puisse venir à bout par le travail, & qu'on ne puisse se procurer: aussi sans lui on ne peut mener qu'une vie malheureuse.

III. Le travail apprend à mépriser la volupté, & l'habitude de le mépriser rend ce mépris agréable.

IV. Il faut mépriser les distinctions & la gloire, qui sont les instruments & les pieges du vice. La *gloire* est l'appât de la sottise, & ce qu'on appelle *noblesse* en est le masque.

V. Il faut résister à la fortune par le mépris, & aux passions par la raison.

VI. Traitez les Grands comme le feu: n'en soyez jamais ni trop près ni trop loin.

VII. Faites-vous amis des bons, afin qu'ils vous encouragent à faire le bien; & ayez les méchants pour ennemis, afin qu'ils vous empêchent de faire le mal.

VIII. Ceux-là sont insensés qui estiment la vertu, la prêchent & ne la pratiquent pas.

IX. Il faut attribuer plus de choses à la nature qu'à l'art.

X. Le but de la Philosophie, c'est de se mettre au-dessus des évenements; & sa perfection, c'est de triompher de soi-même.

XI. Il n'y auroit point de société sans la loi; & sans un plein exercice de cette loi, il n'y auroit point de citoyens. Car sans un bon gouvernement les citoyens seroient plus malheureux que dans l'état naturel, hors de toute société.

XII. Il n'y a qu'une société ou qu'une patrie dans le monde, c'est celle qui est juste ou gouvernée par de sages loix.

XIII. Parmi les bêtes sauvages le calomniateur est celle dont la morsure est la plus dangereuse; & parmi les animaux domestiques, c'est celle du flatteur.

XIV. La condition la plus misérable de la vie, est celle d'être vieux & pauvre.

XV. Il est facile de devenir vertueux lorsqu'on étudie & qu'on réfléchit.

XVI. La plus belle chose du monde, c'est la franchise.

XVII. La Géométrie, l'Astronomie & la Musique ne sont point utiles pour acquérir la vertu.

Cette derniere maxime est vraie en général. Il est certain qu'il n'y a que la science des mœurs qui puisse contribuer à nous rendre vertueux, & que la Géométrie, l'Astronomie & la Musique n'ont rien de commun avec la Morale. Cependant, si, comme le dit fort bien DIOGENE, il faut étudier & réfléchir pour acquérir la vertu, quelle étude plus convenable à l'homme que celle des Sciences, dont les principes certains & invariables sont les aliments propres de l'étude & de la réflexion ?

On peut conclure de là que la secte des Cyniques n'étoit pas une secte savante, puisque notre Philosophe, qui en est le Héros, méprisoit les Sciences. Ce qui l'a distingué, comme les autres Cyniques, c'est l'austérité de sa vie, son grand zele pour les progrès de la vertu. Il s'est aussi particulierement signalé par la vivacité de son esprit qui brilloit dans ses reparties & dans ses bons mots. On en a vu plusieurs dans l'histoire de sa vie. En voici d'autres qui méritent d'être connus.

Il exhortoit un homme à étudier la Philosophie. Cet homme s'en excusa, en disant qu'il n'y étoit pas propre. *Pourquoi donc vivez-vous*, lui répondit DIOGENE, *puisque vous ne vous embarrassez pas de vivre bien?* Il entendit un jour un homme parler mal de son pere, & il lui dit: *Ne rougis-tu pas d'accuser de manque d'esprit celui par qui tu en as?* Voyant un jeune homme d'un extérieur honnête qui tenoit des discours indécents, *quelle vergogne*, s'écria-t-il, *de tirer une épée de plomb d'une gaîne d'ivoire!* Il apperçut un autre jeune homme qui s'appliquoit à la Philosophie, & il lui dit: *Courage! fais en sorte qu'au lieu de plaire par ta jeunesse, tu plaises par les qualités de ton ame.* Un dissipateur mangeoit des olives dans une taverne, & notre Philosophe l'apostropha ainsi: *Si tu avois toujours dîné ainsi, tu ne souperois pas de même.*

Ayant appris qu'un homme avoit été pris en adultere, *il mérite*, dit-il, *d'être pendu de la maniere la plus honteuse.* Une femme passoit dans une litiere, & DIOGENE dit: *Il faudroit une autre cage pour un animal si farouche.* Sur ce qu'il vit des femmes qui étoient pendues à des oli-

viers, *quel bonheur*, s'écria-t-il, *si tous les arbres portoient des fruits de cette espece!*

Etant à Minde, il remarqua que les portes de la ville étoient fort grandes, quoique la ville fût petite, sur quoi il dit : *Citoyens de Minde, fermez vos portes, de peur que votre ville n'en sorte.* A son retour des jeux olympiques, on lui demanda s'il y avoit beaucoup de monde : *Oui*, dit-il, *beaucoup de monde, mais peu d'hommes.*

Quelqu'un s'étonnoit du grand nombre de dons consacrés dans l'antre de Samothrace en action de graces pour les périls dont on avoit été préservé : *Il y en auroit bien davantage*, dit-il, *s'il y en avoit de tous ceux qui ont succombé sous les périls, malgré leur invocation.*

La courtisanne *Phrygné* ayant offert à Delphes une Venus d'or, il nomma ce don *la preuve de l'intempérance des Grecs.*

Il appelloit les courtisannes *les Reines des Rois*, parcequ'elles demandent tout ce qui leur plaît. Pourquoi, lui dit-on, l'or est-il si pâle? *C'est*, répondit-il, *parceque beaucoup de gens cherchent à s'en emparer.* Quel vin aimes-tu mieux boire, lui dit quelqu'un? *Celui des autres*, ré-

pondit notre Philosophe. Il se plaignoit un jour de ce qu'on ne lui érigeoit point une statue: on lui en demanda la raison, & il répondit : *Je m'accoutume par là à ne point obtenir ce que je souhaite.* Il tendoit aussi la main devant les statues par la même raison. Un tyran lui demanda quel étoit l'airain le meilleur pour faire des statues, *celui*, dit-il, *dont on a fait les statues d'Harmodius & d'Aristogiton* (c'étoient deux libérateurs d'Athenes).

Quand il avoit besoin d'argent il en *redemandoit* à ses amis, c'est-à-dire qu'il en demandoit plutôt comme une restitution que comme un présent. Il en demandoit un jour à un avare; & comme celui ci tardoit à lui en donner, il lui dit : *Pensez, je vous prie, que ce que je vous demande est pour ma nourriture, & non pour mon enterrement.* Il entendit louer quelqu'un de qui il avoit reçu un présent : *Et moi*, dit-il, *ne me louez-vous pas de ce que j'ai été digne de le recevoir?* Un de ses bienfaiteurs l'ayant prié de lui rendre son manteau, il lui fit cette réponse : *Si vous me l'avez donné, il est à moi; si vous me l'avez donné pour m'en servir, j'en fais usage.*

Le fils d'une courtisanne jettoit des pierres au milieu de plusieurs personnes assemblées : *Prends garde*, lui dit-il, *que tu n'atteignes ton pere.* Un jeune homme lui montra une épée qu'il avoit reçue d'une maniere peu honnête, & DIOGENE lui dit : *L'épée est belle, mais la poignée ne l'est pas.* Voyant un mauvais tireur d'arc, il alla s'asseoir à l'endroit où étoit le but, en disant que c'*étoit de peur que cet homme ne l'attrapât.* Un étourdi le heurta avec une poutre qu'il portoit, & cria gare, quand il l'eut frappé. *Est-ce que tu as encore un coup à me donner*, lui demanda DIOGENE ? Quelqu'un lui demanda ce qu'il vouloit pour recevoir un soufflet, *un casque*, répondit-il. Un autre lui fit cette question : La mort est-elle un mal ? *Comment seroit-ce un mal*, répondit notre Philosophe, *puisqu'on ne la sent pas ?*

Un homme superstitieux le menaça de lui casser la tête d'un seul coup. *Et moi*, lui dit-il, *je te ferai trembler en éternuant de ton côté gauche.*

Ayant rencontré un jour un enfant mal élevé, il appliqua un soufflet à son Précepteur.

Il disoit que les sages ont toutes

choses communes, & prouvoit son dire par ce raisonnement: *Toutes choses appartiennent aux Dieux. Les sages sont amis des Dieux. Les amis ont toutes choses communes : donc toutes choses sont pour les sages.* Il disoit encore que les gens perdus de mœurs ressemblent aux cadavres que les hommes ne mangent point, mais qui servent de pâture aux corbeaux & aux vautours.

Il répétoit souvent qu'*il faut se munir dans la vie de raison ou de licou*. Il étoit présent à une longue & ennuyeuse lecture ; impatient d'en voir la fin, il s'approcha du lecteur, & apperçut qu'il n'y avoit encore que peu de pages écrites : *Courage, amis*, s'écria t-il, *je vois terre!*

Étant entré un jour dans un bain fort sale, *où se lavent*, dit-il, *ceux qui se sont lavés ici?*

Il entendit un jour deux personnes plaider devant les Juges : l'une se plaignoit d'avoir été volée par l'autre ; & celle-ci soutenoit ne lui avoir rien pris : il les condamna tous deux, en disant que *l'un avoit dérobé ce dont il s'agissoit, & que l'autre ne l'avoit point perdu*. Ce jugement paroît contradictoire ; mais il fait connoître clairement que notre Philosophe

penſoit que ces deux plaideurs n'étoient point d'honnêtes gens, & qu'on ne devoit pas plus ajouter foi aux diſcours de l'un qu'à ceux de l'autre. C'eſt du moins ainſi que l'a entendu le célebre Fabuliſte François dans la fable du Renard & du Loup plaidant devant le Singe *.

Toutes ces plaiſanteries ou ces bons mots n'ont pas le même ſel. Il en eſt même quelques-uns qui dégénerent en inſulte. Cependant, comme l'intention de DIOGENE étoit pure, que perſonne n'a plus fait de cas de la vertu, & plus mépriſé les honneurs, les richeſſes & les commodités de la vie, que lui, il a mérité les éloges des perſonnages les plus reſpectables. *Seneque* l'appelle *virum ingentis animi*, & ajoute que ſi quelqu'un

---

* *Voici comment cette Fable eſt terminée :*

» Le Juge, inſtruit de leur malice,
» Leur dit : Je vous connois de long-tems, mes amis,
» Et tous deux vous paierez l'amende :
» Car, toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien
» pris,
» Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
» Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
» On ne ſauroit manquer, condamnant un pervers.

n'est pas bien assuré de la félicité de DIOGENE, il peut révoquer en doute l'état des Dieux immortels, & ce qu'on croit de leur béatitude.

Saint *Jean Chrysostôme* le propose comme un exemple de beaucoup de vertus religieuses. Et saint *Jérôme* parle de lui très honorablement : il le nomme plus grand & plus puissant qu'*Alexandre*, & étale ses vertus devant *Jovinien* pour lui faire honte de ses vices (8).

Malgré ces louanges & ces suffrages, il faut avouer qu'on ne peut affirmer si notre Philosophe croyoit en Dieu, car toutes les preuves que l'on allegue pour soutenir l'affirmative sont très équivoques. Le P. *Garasse* en rapporte deux : l'une, « qu'il se moquoit des Dieux que » la populace adoroit communément ; l'autre, » qu'il dogmatisoit qu'il ne fal- » loit avoir aucune honte de faire tout » ce que la nature nous dicte ». *Bayle* trouve avec raison la premiere de ces preuves impertinente ; car il n'y a rien de plus digne d'un Sage, bien persuadé de l'existence de Dieu, que de se moquer des superstitions païennes. La se-

(8) Voyez *La Mothe le Vayer*, Tome V, page 117.

conde preuve n'eſt point concluante, ſuivant cet habile Critique, vu qu'il eſt poſſible de croire un Dieu, & d'être perſuadé en même tems que la honte n'eſt fondée que ſur le droit poſitif.

La ſeule choſe qui peut-être pourroit prouver l'athéiſme de DIOGENE, c'eſt ce qu'il diſoit de la proſpérité d'*Harpalus*, qu'elle portoit témoignage contre l'exiſtence de Dieu : encore eſt-ce là un mot philoſophique qui n'a point les caracteres de la véritable penſée de notre Philoſophe. Au reſte les Anciens qui ont parlé des Athées, ne l'ont point mis dans leur liſte. Il n'y a peut-être que le P. *Garaſſe* qui a voulu avec de mauvaiſes raiſons nous perſuader que DIOGENE étoit Athée. Mais ce bon Pere n'aimoit pas les Philoſophes, & il les décrioit en toutes occaſions. Voici comment en parle *La Mothe le Vayer*. C'eſt un morceau curieux, & qui doit trouver place dans l'hiſtoire de notre Philoſophe.

« Il s'eſt trouvé un Ecrivain ſi peu » équitable (le P. *Garaſſe*) (dit cet Au» teur judicieux), je ne veux pas uſer » d'un plus rude mot, qu'il n'a point fait » de conſcience de comparer DIOGENE

» & *Democrite* à *Brusquet* (fameux bouf-
» fon de Cour), & à Maître *Guillaume*,
» qu'il assure avoir été pour le moins
» aussi sages que ces Philosophes. Bon
» Dieu! est-il possible qu'on se dispense
» de parler de la sorte? Il dit (le Pere
» *Garasse*) que *Plutarque* & *Laertius* (c'est
» *Diogene de Laërce*) se fussent bien
» passés de transmettre jusqu'à nous les
» sottises de ces deux faquins, dont l'un
» ne mérite autre éloge d'honneur que
» celui d'un farceur, à savoir *Democri-
» te*, & l'autre d'un gros gueux de l'Os-
» tiere. Bref, continue-t-il, toute leur
» différence ne se trouvoit que comme
» de Maître *Guillaume* à Jean *Farine* &
» de *Brusquet* à *Pantalon*: DIOGENE
» étant un fou & maniaque parfait, &
» *Democrite* un bouffon perpétuel (ce
» sont ses propres termes). En vérité il
» n'y a point d'esprit raisonnable (re-
» prend *La Mothe le Vayer*), ni tant
» soit peu connoissant la nature des cho-
» ses, qui n'en soit scandalisé, & que
» de si extravagantes similitudes ne jet-
» tent dans l'indignation » (9).

On attribue à DIOGENE plusieurs

(9) *La Mothe le Vayer, ubi suprà.*

ouvrages, dont *Diogene de Laërce* nous a conſervé les titres : ce ſont des dialogues ſur la Morale, ſur les loix, ſur l'amour, ſur la critique, ſur les richeſſes & ſur la mort, & des tragédies intitulées : *Helene*, *Thyeſte*, *Hercule*, *Achille*, *Medée*, *Chryſippe* & *Œdipe*. Mais on peut aſſurer que ces ouvrages qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous, ne ſont pas de notre Philoſophe, & il y a même lieu de croire qu'ils n'ont jamais exiſté.

Il y a eu deux Philoſophes célebres qui ſe ſont appellés *Diogene*. Le premier, qui étoit d'Apollonie, fut Phyſicien. Il étoit diſciple d'*Anaximenes*, & fleuriſſoit en Ionie, avant que *Socrate* philoſophât à Athenes. On croit même qu'il ſuccéda à ſon Maître dans la direction de ſon école. Il rectifia un peu la doctrine d'*Anaximenes*. Il admettoit deux choſes dans l'air, une matiere & une cauſe efficiente, & il les uniſſoit intimement l'une à l'autre. En tant que matiere, l'air eſt l'élément de tous les corps ; & conſidéré comme cauſe efficiente, il eſt Dieu. Ainſi Dieu eſt tout-à-la-fois dans l'air la cauſe matérielle & la cauſe efficiente de toutes choſes : il eſt la cauſe immanente de tous les êtres, & produit en

lui-même tous les corps de l'univers & une infinité de mondes.

Ou trouvera le reſte de ſon ſyſtême dans l'hiſtoire d'*Anaximenes*, qui fera partie de celle des Phyſiciens.

A l'égard de l'autre *Diogene* dont j'ai parlé, c'eſt un Philoſophe Stoïcien qui a été diſciple de *Chryſippe*. Voyez l'hiſtoire de *Chryſippe* dans ce Volume.




CRATES.
Mlle Cl. Reydallet del.
Beys

CRATÈS*.

Plusieurs Hiſtoriens de la Philoſophie comparent *Diogene* à *Socrate*, mais à *Socrate* devenu fou par trop de ſageſſe, & cette comparaiſon eſt aſſez juſte; car, ſi *Diogene* menoit une vie irréprochable, il avoit néanmoins des opinions un peu extravagantes. C'en étoit une, par exemple, de ſe moquer de toutes les bienſéances, & de violer les uſages les mieux établis, ſans faire attention que le ſage, qui jouit des agréments de la ſociété, doit reſpecter les nœuds qui la forment, & n'attaquer les abus mêmes qu'avec les plus grands ménagements. Malgré ce travers, trop palpable pour qu'on puiſſe l'excuſer, *Diogene* eut pluſieurs diſciples qui embraſſerent le Cyniſme ſans modification, & formerent ainſi une ſecte fameuſe, qui a été eſtimée par des Auteurs diſtingués & par des Peres de l'Egliſe.

Le plus célebre d'entre ſes diſciples ſe

* *Diogene de Laërce*, Liv. VI. *Dictionn. hiſtoriq. & crit. de Bayle*, art. *Hypparchie. Jacobi Bruckeri Hiſtor. crit. Philoſoph.* Tom. I, &c. &c.

nommoit CRATÈS. Il naquit à Thebes: on ne ſait point préciſément en quel tems. Seulement *Diogene de Laërce* dit qu'il fleuriſſoit vers la cent treizieme olympiade, c'eſt-à-dire environ trois cents trente-trois ans avant *Jeſus-Chriſt*. Il nous apprend auſſi qu'il étoit fils d'*Aſconde*, ſans nous inſtruire ni de la naiſſance, ni de l'état de ce perſonnage. Ce devoit être un homme de diſtinction, puiſque CRATÈS, ſuivant *Diogene de Laërce*, étoit d'un rang diſtingué. Il eſt certain qu'il étoit fort riche; mais il ſacrifia & ſon rang & ſa fortune aux avantages de la Philoſophie. Il devint Philoſophe Cynique comme par inſpiration.

Etant à la repréſentation d'une tragédie d'*Euripide*, intitulée *Telephe*, il fut touché de voir que le Héros de cette piece, c'eſt-à-dire *Telephe*, Roi de Myſie, paroiſſoit ſur la ſcene vêtu en mendiant & tenant une corbeille à la main. Il trouva cela fort beau; & ſe rappellant que c'étoit là la maniere de vivre des Cyniques, il alla ſur le champ voir *Diogene* pour apprendre ſous lui la théorie & la pratique de leur Philoſophie.

Diogene lui conſeilla d'abandonner

ſes poſſeſſions à la pâture des brebis, & de jetter ſon argent dans la mer. CRATÈS ne ſuivit pas tout-à-fait ce conſeil. Il dépoſa ſon argent chez un Banquier, à condition qu'il le donneroit à ſes enfants s'ils ignoroient la Philoſophie, & qu'il en feroit préſent aux pauvres, s'ils devenoient Philoſophes, parcequ'alors ils n'auroient pas beſoin de bien. Ainſi ne poſſédant plus rien, il s'écria : *Dieu ſoit loué! je ſuis libre.* Il endoſſa enſuite le vêtement des Cyniques. C'étoit un habit fort épais pour l'été & un fort léger pour l'hiver. La beſace & le bâton ne furent pas oubliés, & il parut ainſi ajuſté dans les rues d'Athenes. Ses parents vinrent exprès en cette ville pour le détourner de ſon deſſein; mais il les chaſſa avec ſon bâton, & perſiſta courageuſement dans le parti qu'il avoit pris. Auſſi ſouffroit-il ſans murmurer les mauvais traitements qu'on lui fit comme aux autres Cyniques, qui étoient le jouet du peuple.

Les Inſpecteurs des rues d'Athenes le raillerent de ce qu'il s'habilloit de toile. *Je vous ferai voir Theophraſte vêtu de même*, leur répondit il. On l'en défia; mais il les mena à la boutique d'un

Barbier où il le leur montra pendant qu'il se faisoit faire la barbe. Il mordoit tout le monde, comme son cher Maître *Diogene*, & n'épargnoit pas sur-tout les courtisannes. Un joueur de cistre, nommé *Nicodrome*, ayant été compris dans sa censure, le trouva mauvais, & le lui fit connoître en l'apostrophant d'un soufflet si violent, que CRATÈS en eut la joue enflée. Il ne se plaignit point de cette brutalité : sa seule vengeance fut d'attacher à son front une tablette sur laquelle étoient écrits ces mots : *Nicodromus fecit.* Allusion plaisante à la maniere des Peintres qui mettent ainsi leurs noms sous leurs tableaux.

Cela ne l'empêcha pas de soutenir toujours son caractere de Cynique ; & comme on ne cessoit de le tourner en ridicule, il avoit coutume de dire, les mains levées au ciel : *Courage*, CRATÈS ! *compte sur tes yeux & sur le reste de ton corps ; tu verras ceux qui se moquent de toi à présent, saisis de maladie, te dire heureux, & se condamner eux-mêmes pour leur négligence.* On l'appelloit l'*ouvreur de portes*, parcequ'il entroit dans toutes les maisons pour y donner des préceptes ; mais il ne s'en mettoit pas en peine.

Il

Il disoit: *Je me console aisément de ces mauvais procédés dans les bras de la Philosophie. Il m'en est revenu*, ajoutoit il, *un chenix* (c'est une certaine mesure) *de lupins, & l'avantage de vivre exempt de soucis.*

Ce fut sans doute dans la vue de faire connoître cette façon de penser aux Athéniens, qu'il la mit en vers, traduits ainsi dans la derniere version de *Diogene de Laërce: Je possede ce que j'ai appris, ce que j'ai médité, & ce que les augustes Muses m'ont enseigné. Quant à ces autres biens éclatants, l'orgueil s'en empare.*

Non seulement notre Philosophe étoit exempt d'orgueil: il l'étoit aussi de cupidité & de gourmandise. Il vivoit, comme *Diogene*, content du simple nécessaire. Sa frugalité étoit même portée au point, qu'un de ses amis lui ayant envoyé du vin avec quelques pains, il renvoya le vin, & fit dire à son ami qu'*il étoit fâcheux que les fontaines ne produisissent pas du pain.* Il vouloit sans doute dire par-là qu'il ne lui falloit que du pain & de l'eau pour vivre.

Aussi sa vertu & l'austérité de sa vie étoient fort considérées à Athenes, &

en leur faveur les Athéniens passoient volontiers l'éponge sur son extrême laideur & sur sa malpropreté, quoique souvent fort dégoûtante. Son corps tout contrefait étoit chargé d'une bosse. Son vêtement, bien loin de réparer cette difformité, la rendoit encore plus apparente. Lorsque son manteau étoit percé, il cousoit sur le trou une peau de brebis du côté de la laine, de sorte qu'on avoit de la peine à discerner de loin si c'étoit un homme ou un animal. Il faisoit presque peur aux enfants.

Cependant une Demoiselle de distinction, jeune & aimable, nommée *Hipparchia*, s'en amouracha. Charmée de ses discours, elle voulut absolument l'épouser. Ce fut une vraie rage d'amour, une maladie incurable. En vain les jeunes gens les plus aimables d'Athenes, & les plus distingués par la naissance & par la fortune, convoiterent sa main; en vain sa famille la pressa de se choisir un époux parmi cette foule d'adorateurs, rien ne fut capable de la détacher de CRATÈS. Elle déclara nettement que ce Philosophe lui tenoit lieu de toutes choses, & que si on ne la marioit pas avec lui, elle se poignarderoit.

Alarmée par un parti si violent, sa famille, après avoir inutilement employé tous les moyens de la guérir de cette maladie, implora le secours de notre Philosophe. Elle le pria de se servir de son éloquence & de toute son autorité auprès d'*Hipparchia*, pour éteindre sa passion. C'est aussi ce que fit CRATÈS; mais il ne gagna rien sur l'opiniâtreté de son amante. *Hipparchia* lui répondit qu'elle avoit assez songé à cette affaire; qu'elle étoit persuadée qu'il n'étoit pas possible de trouver ni un plus beau, ni un plus riche parti que lui, & qu'absolument elle n'en vouloit point d'autre. *Beau!* reprit CRATÈS: *vous allez voir ce qui en est.* Sur le champ il lui découvrit sa bosse, & lui dit: *Voilà l'époux que vous demandez.* Jettant ensuite son bâton & sa besace par terre: *Et voici tout son bien. Ajoutez à cela que pour devenir ma femme, il faut vous résoudre à mener la vie que notre secte prescrit.* C'est ce que je desire de tout mon cœur, répondit *Hipparchia* avec transport.

Elle se hâta de prendre d'abord l'habit de l'ordre, c'est-à-dire l'équipage des Cyniques. Ce n'étoit là que la moitié

de l'ouvrage. Il étoit un dogme de la secte de n'avoir point de honte d'aucun exercice corporel que la nature exige. En conséquence de ce dogme, il falloit que la jeune *Hipparchia* se déterminât à consommer le mariage dans la rue. Le mépris de la coutume ne pouvoit aller plus loin. Il falloit sacrifier à l'amour la vertu la plus naturelle au sexe : je veux dire cette honte, cette pudeur, qui, comme l'a fort bien observé *Bayle*, est mille fois plus enracinée dans le cœur des femmes que la chasteté même. *Hipparchia* fit néanmoins ce sacrifice à l'amour ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle fut préparée dès la premiere fois à cette impudence, sans qu'il fût nécessaire de l'y amener peu-à-peu & par degrés.

Son époux la conduisit donc au Portique. C'étoit un des plus superbes bâtiments publics & des plus fréquentés qu'on pût voir dans Athenes, & là il consomma le mariage. Tout le monde alloit voir ce beau spectacle, & la nouvelle mariée étoit résolue d'en régaler l'assemblée ; mais un ami de CRATÈS étendit son manteau autour d'eux, & leur fit par ce moyen une espece de

rideau qui les cacha aux yeux des spectateurs.

Notre Philosophe s'autorisoit à en user ainsi par ce raisonnement : S'il est juste de connoître sa femme, il est juste de la connoître en public. Or il est juste de connoître sa femme : donc il est juste de la connoître en public. Ce syllogisme est assurément fort mauvais. J'aimerois autant celui-ci de *Bayle* : Il est bon de boire du vin ; donc il est bon d'en boire quand on a la fievre. On voit bien que les Cyniques ignoroient qu'il y a plusieurs actions qui ne sont bonnes qu'en certaines circonstances, de sorte que l'omission de ces circonstances peut rendre mauvaise une action qui sans cela eût été bonne. C'est un raisonnement de *Bayle* qui anéantit celui de CRATÈS. Mais ce Philosophe en avoit un autre qui étoit plus captieux. Le voici :

Lorsqu'une chose est bonne & juste en elle-même, il ne faut pas avoir honte de la commettre. Or le devoir conjugal est en soi une chose bonne & juste : donc il ne faut pas avoir honte de le rendre. On peut donc le rendre légitimement en public ; car, si quelque chose pouvoit gâter cette action publi-

que, ce ſeroit le défaut de honte dans une action où l'on ſeroit obligé d'en avoir. *Bayle* réduit la difficulté à cette ſeule question : *Faut-il avoir honte de rendre le devoir conjugal à la vue du public ?*

Non, dit CRATÈS avec tous les Cyniques, puiſque cette honte n'eſt point un ſentiment naturel ; car non ſeulement les animaux qui ſuivent ſi fidellement les inſtincts de la nature, travaillent publiquement à la multiplication, mais encore il eſt des peuples dans les Indes qui font cet ouvrage ſous les yeux de tout venant. Le célebre *La Mothe le Vayer* nous apprend qu'il y en a d'autres qui font l'amour dans les temples mêmes, & qui diſent que ſi cette action déplaiſoit à la Divinité, elle ne la fouffriroit pas du reſte des animaux. Mais on répond à tous ces raiſonnements qu'il ſuffit que les nations civiliſées ſoient ſujettes à la honte, pour qu'on ne ſe mette pas en peine de ce que font les nations barbares, & moins encore les animaux. Et cette réponſe me paroît ſans réplique *.

* Je dois convenir ici que *Bayle* ne la juge pas telle. Il prétend « que le droit naturel n'étant point ſujet à preſ-

Mais voici quelque chose de plus singulier. Saint *Augustin*, dans la *Cité de Dieu*, Liv. XIV, Chap. 20, croit que CRATÈS & ceux de sa secte ne travailloient pas véritablement à la génération, & qu'ils n'en faisoient que le semblant. *Ibi enim (sub pallio) Philosophi non erubescant videri se velle concumbere, ubi libido ipsa erubesceret surgere.* Ce sont les paroles de ce Pere de l'Eglise.

Mais peut-on croire que les Cyniques voulussent en imposer aux spectateurs, en faisant les mêmes mouvemens que ceux qui sont nécessaires à l'acte de la copulation? On sent bien les raisons de S. *Augustin*; cependant un Auteur déja cité (*La Mothe le Vayer*), malgré le respect qu'il a pour ce grand homme, ne croit pas qu'il soit permis de lever le manteau de CRATÈS, & de pénétrer les secrets des Cyniques. Il semble que le problême n'est pas pourtant difficile à

» cription, il est permis à chacun de [illegible]
» tems & en tout lieu, sans avoir égard [illegible]
» des coutumes & de l'opinion des compa[illegible]
histor. art. *Hipparchia*, N. C.).

Mais ce savant homme a oublié [illegible], & ce que j'ai déja remarqué dans [illegible] quand on jouit des agrémens de la société, il faut [illegible] porter les charges.

résoudre, puisque notre Philosophe eut un fils & plusieurs filles d'*Hipparchia*.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas là la seule complaisance que cette tendre épouse eut pour son mari : je veux dire celle de recevoir ses embrassements devant tout le monde. Il étoit une loi de décence reçue des femmes Grecques de sortir rarement, & de n'aller jamais manger que chez leurs parents; mais l'épouse de CRATÈS s'affranchit de cette loi pour ne pas le quitter. On la voyoit souvent dans les rues avec lui, & dans des festins où il étoit invité. Comme c'étoit presque toujours avec des Philosophes qu'elle se trouvoit, elle les écoutoit avec plaisir, & se mêloit quelquefois de la conversation.

Etant un jour à dîner chez un ami de son mari, nommé *Lysimaque*, elle eut une dispute assez vive avec le Philosophe *Théodore*. Ce fut à l'occasion d'un raisonnement subtil qu'elle lui fit, auquel il ne put pas répondre. Si je faisois, lui dit-elle, la même action que vous auriez faite justement, on ne pourroit m'accuser d'avoir fait une action injuste. Or, si vous vous battiez vous-même, vous agiriez justement : donc si je vous

battois, on ne pourroit pas m'accuser d'avoir fait une action injuste.

Theodore ne trouvant point de réponse à cet argument, lui cita le vers d'une tragédie d'*Euripide*, où l'on représentoit une femme qui avoit quitté sa quenouille & ses fuseaux. Je me reconnois là, reprit *Hipparchia* : je suis cette femme. Mais croyez-vous qu'il ne vaut pas mieux philosopher que filer ? Confus de n'avoir rien de mieux à dire, *Theodore* chercha à l'humilier en l'insultant : il lui défit le manteau. Suivant la maniere de s'habiller des femmes de nos jours, cela signifie : il lui leva la jupe.

Voilà, dit *Bayle*, une maniere bien gaillarde & bien cavaliere de répondre aux sophismes d'une femme. C'est avouer honteusement sa défaite. Il y avoit pourtant une réponse victorieuse à son argument. Il ne s'agissoit que de dire que l'action de *Theodore* se battant lui même, & l'action d'*Hipparchia* battant *Theodore*, sont deux actions bien différentes, & non une action d'une même espece. Ainsi l'une peut être juste & l'autre injuste. Outre cela, ce Philosophe pouvoit rétorquer l'argument & embarrasser la femme de CRATÈS ; & voici

comment, selon *Bayle* : « Si je faisois « (c'est *Théodore* qui parle) la même » action que votre mari auroit faite » justement, on ne pourroit pas m'ac- » cuser d'une action injuste. Or votre » mari agit justement quand il vous » baise & *cætera* : donc, si je vous bai- » sois & *cætera*, on ne pourroit pas » m'accuser d'une action injuste. On » auroit vu (ajoute *Bayle*) si *Hipparchia*, » qui étoit fort dévergondée, eût osé » répondre, en présence de témoins, » *concedo totum* » (1).

Notre Philosophe devoit être bien satisfait d'avoir le cœur d'une femme qui étoit si éclairée. Elle lui faisoit supporter patiemment les mauvaises plaisanteries qu'il étoit obligé de partager avec les autres Cyniques. Il est vrai qu'il se les attiroit par ses réponses. Un jour un petit-maître lui demanda jusqu'à quel tems il vouloit philosopher : *Jusqu'à ce que ce ne soit plus d'âniers qui conduisent nos armées*, lui dit-il. Cela étoit un peu dur ; mais on ne l'en estimoit pas moins.

Alexandre le Grand qui en faisoit grand cas, & qui savoit que les Cyni-

(1) *Bayle*, *ubi suprà*.

ques n'acceptoient rien, voulut lui donner une preuve de son estime, en lui offrant de rebâtir Thebes, sa patrie, qu'il avoit détruite; mais il le remercia en disant: *A quoi cela serviroit-il, puisqu'un autre* Alexandre *la détruiroit de nouveau? D'ailleurs mon mépris pour la gloire & ma pauvreté me tiennent lieu de patrie: ce sont des biens que la fortune ne peut me ravir. Je suis citoyen de* Diogene, *qui est au-dessus des traits de l'envie.*

Il appelloit le pays de la Philosophie *Besace*, & il fit à ce sujet un Apologue en vers burlesques, ainsi rendus par le dernier Traducteur de *Diogene de Laërce: Il y a une ville qui se nomme* Besace, *située au milieu d'un sombre faste, mais belle, opulente, arrosée, n'ayant rien, où n'aborde jamais un insensé parasite, ni un voluptueux qui cherche à se réjouir avec sa courtisanne. Elle produit du thym, de l'ail, des figues & du pain: autant de biens pour lesquels ses habitants ne sont jamais en guerre les uns contre les autres. On n'y prend point les armes ni par convoitise pour l'argent, ni par ambition pour la gloire.*

Ce n'est pas que notre Philosophe se crût sans défauts, & qu'il pensât que le

Cynisme rendit un homme parfait. Il en est des hommes les plus sages, disoit-il, comme des meilleures grenades où l'on trouve toujours quelque grain pourri. Il éleva ses enfants dans ses principes; & lorsqu'ils eurent passé l'âge de puberté, il chercha à s'en débarrasser en les établissant suivant l'esprit de sa secte. Il mena son fils chez une servante qu'il connoissoit, & lui dit: *Voilà votre femme, vivez bien avec elle: souvenez-vous que les adulteres méritent les mêmes châtiments que les meurtriers; que ceux qui voient des courtisannes s'attirent des censures qui les déshonorent, & que la crapule dégénere ordinairement en folie.* Il lui recommanda encore de ne point faire société avec les flatteurs; *car ceux qui se trouvent en leur compagnie*, leur dit-il, *ne sont pas moins abandonnés que les veaux parmi les loups: les uns & les autres, au lieu d'être avec ceux qui leur conviennent, sont environnés de pieges.*

Quant à ses filles il les maria à ses disciples, & les leur confia d'avance pendant trente jours pour voir s'ils pourroient vivre avec elles.

Cratès touchoit alors à la fin de sa carriere. Il plia enfin sous le poids des

années ; mais il ne fut jamais malade. La veille de sa mort il chanta des vers qu'il avoit faits sur son voyage en l'autre monde. En voilà la pensée : *Tu t'en vas, cher ami, tout courbé, & tu descends aux enfers vouté de vieillesse.* Il fut enterré à Béotie.

On ne sait point s'il survécut à sa femme ; mais il est certain qu'il laissa un ouvrage de sa composition qu'on disoit contenir « une excellente Philosophie, » & dont le style approchoit de celui » de *Platon* ». *Diogene de Laërce* assure encore « qu'il fit des tragédies qui ren- » ferment des traits de la plus sublime » Philosophie », selon cet Historien. C'est tout ce que nous connoissons de ces ouvrages qui sont perdus depuis long tems.

Parmi le grand nombre de disciples qu'a eu notre Philosophe, on en distingue trois, savoir : *Monime*, *Metrocle* & *Bion*.

Monime étoit né à Syracuse. Il fut d'abord domestique d'un Banquier à Corinthe. *Xeniade*, Maître de *Diogene*, venoit souvent chez ce Banquier, & l'entretenoit de la vertu, des discours & des actions de ce Philosophe. *Monime*

trouva cela fort beau. Il voulut être Philoſophe ; & comme il ne falloit point avoir de biens pour vivre comme *Diogene*, il réſolut de quitter ſon Maître pour ſuivre ſa doctrine. Afin d'avoir un prétexte de rompre avec lui, il fit le fou. Il jetta la monnoie du change & tout l'argent de la banque. Son Maître qui n'avoit pas d'abord fait attention à ſes actes de folie, jugea après ce trait que la choſe n'étoit plus douteuſe, & qu'il ne falloit pas différer plus long-tems de s'en défaire. C'eſt ce que demandoit *Monime*. Il quitta ſur le champ ſon habit, & prit l'habillement des Cyniques : je veux dire le manteau & la beſace.

Ainſi vêtu, il ſe préſenta à l'école de Cratès, & marcha bien tôt ſur ſes traces. Il acquit une fermeté d eſprit qui lui fit mépriſer la gloire & rechercher la vérité. Il avoit le talent de donner des dehors plaiſants & comiques aux ſujets les plus ſérieux. Auſſi compoſa-t-il des ouvrages de Morale, dont le ſtyle étoit fort gai.

Le ſecond diſciple renommé de Cratès eſt *Metrocle* ſon beau-frere, c'eſt-à-dire frere d'*Hipparchia*. Il ſe livra d'a-

bord avec ardeur à l'étude ; mais une incommodité qui lui survint interrompit ses travaux. Il étoit tourmenté de vents qu'il ne pouvoit retenir pendant ses exercices. Il s'enferma de désespoir, & résolut de se laisser mourir de faim. CRATÈS le sut. Egalement touché de son accident & de sa sagesse, il alla le voir pour le consoler, après avoir mangé des lupins (especes de feves) qui le missent dans le cas de rendre des vents. Il tâcha de lui remettre l'esprit, en lui disant qu'à moins d'une espece de miracle, il ne pouvoit se délivrer d'une incommodité à laquelle tous les hommes étoient sujets plus ou moins. Enfin ayant lâché lui-même quelques vents, il acheva de le persuader par son exemple. *Metrocle* convint qu'il avoit tort, & devint son disciple.

Voilà ce que *Diogene de Laërce* nous apprend sur ce Philosophe. Ce même Historien a écrit aussi qu'il distinguoit les différentes manieres de faire des acquisitions. Il y a des choses, disoit *Metrocle*, qui s'acquierent avec de l'argent, comme une maison ; d'autres avec le tems & la diligence, comme l'instruction. Un de ses mots aussi remarquable,

étoit que les richesses sont nuisibles, à moins qu'on n'en fasse un bon usage. Ce disciple de CRATÈS étant parvenu à un âge avancé se fit mourir lui-même en s'étouffant.

Voici le plus célebre des disciples de CRATÈS. Il naquit à Boristhene, & étoit fils d'un affranchi & d'une fille publique. C'est ce qu'il avoua lui-même à *Antigonus*, Roi de Macédoine, qui ayant entendu parler de lui, voulut savoir quel homme il étoit. Qui êtes-vous, lui dit-il, quelle est votre patrie, quels sont vos parents? A ces questions *Bion* répondit: *Mon pere étoit un affranchi qui se mouchoit du coude* (c'est à-dire qui vendoit des choses salées). *Il tiroit son origine de Boristhene, & n'avoit point de visage, tant il étoit cicatrisé par les coups qu'ils avoit reçus de son Maître. Ma mere, femme telle que mon pere en pouvoit épouser, gagnoit sa vie dans un lieu de débauche. Mon pere ayant ensuite fraudé le péage, fut vendu avec sa maison. Un Rhéteur m'acheta parceque j'étois jeune & assez agréable: il mourut, & me laissa tout son bien. Je brûlai ses écrits; & ayant tout ramassé, je vins à Athenes & devins Philosophe. Voilà mon origine dont je me glorifie; & comme c'est-*

là ce que j'avois à dire de moi-même, j'espere que Persée & Philonide n'en feront point une histoire. Pour ce qui regarde ma personne, vous pouvez en juger en me voyant.

Ce Philosophe fréquenta d'abord l'académie de *Platon ;* mais il la quitta bien-tôt pour s'attacher à CRATÈS. La doctrine des Cyniques lui parut préférable à la doctrine de l'académie. Il prit le manteau & la besace, & se fit gloire d'être pauvre comme ses confreres. Mais ce goût ne fut que passager. Il aimoit naturellement la pompe & le faste, & il voyagea dans différentes villes pour étaler sa suffisance. Il se fit suivre à Rhodes dans le lieu des exercices par une troupe de matelots habillés en écoliers, & entra avec ce cortege dans une école pour se donner en spectacle. Il vouloit qu'on crût qu'il avoit beaucoup d'écoliers ; mais, quoiqu'il eût de l'esprit, & qu'il fût même fort éloquent, peu de personnes avoient le courage de se mettre au nombre de ses disciples, parcequ'il avoit établi une maxime qui leur étoit préjudiciable, c'est que tout est commun entre amis.

Au reste *Bion* n'étoit point toujours

ſuffiſant. Suivant les occaſions il ſavoit mettre la vanité de côté. Il étoit ſouple, civil & honnête. Il étoit agréable lors même qu'il prêchoit la morale la plus auſtere. Il aimoit à faire rire, aſſaiſonnoit ſouvent ſa converſation de quolibets, & ſuggéroit des ſubtilités à ceux qui vouloient embarraſſer les Philoſophes. Il répandoit ainſi des fleurs ſur la Philoſophie. C'eſt une remarque qu'on a faite, qu'il eſt le premier qui a eu ce talent-là. On a dit encore qu'il réuſſiſſoit fort bien dans les parodies.

Cependant, quoiqu'il sût ſe plier dans les occaſions, qu'il ſe prêtât à tout, il n'eſpéroit pas de capter l'eſtime de tout le monde. *A moins*, diſoit il, *d'être tarte ou vin de Thaſos, il n'eſt pas poſſible de plaire à tout le monde.* Cette penſée revient à notre façon de s'exprimer ſur le même ſujet : *On n'eſt pas Louis d'or pour plaire à tout le monde.* On entend ce que cela veut dire ; & cette expreſſion triviale ne mérite pas d'être analyſée, quoi qu'en diſe *Dion Chryſoſtome* qui a beaucoup diſcouru pour prouver que la penſée de *Bion* étoit fade.

Il y en a une autre de ce Philoſophe qui eſt plus digne d'attention : elle eſt

renfermée dans la réponse qu'il fit à un homme qui lui demandoit s'il devoit se marier. *Si vous prenez une belle femme*, lui dit-il, *elle vous fera mal à la tête ; & si vous la prenez laide, elle vous fera mal au cœur.* Ce dilemme ne vaut rien, dit *Bayle*, ni à l'endroit, ni à l'envers. Premierement, il peut être rétorqué en disant : Si je prends une femme laide, elle ne sera point commune ; & si je la prends belle, elle ne sera point mon supplice. En second lieu, il est vicieux en ce qu'il conclut du particulier au général. La beauté d'une femme n'est point incompatible avec la vertu, & une femme laide peut avoir mille qualités qui la rendent chere à son époux. Il est vrai que saint *Chrysostôme* fortifie assez bien le dilemme de *Bion*, en disant que ceux qui ont une belle femme sont bien embarrassés de l'avoir, tant il est difficile de la garantir des obsessions continuelles auxquelles elle est exposée ; & que le mari qui a une femme laide ne trouve rien de pire que de la voir, tant c'est une chose dégoûtante. Mais *Bayle* coupe court à tous ces raisonnements par cette simple réponse :

dore il passa à celle de *Theophraste* : enfin il devint Athée, & finit par être superstitieux. Etant tombé malade à Chalcis, il eut recours aux amulettes, qui, selon le vulgaire, avoient la vertu de chasser tous les maux. Il souffrit beaucoup dans sa maladie, n'étant secouru que de ceux qui avoient soin des malades, & qui n'étoient point en état de lui donner toutes les choses dont il pouvoit avoir besoin. *Antigonus* ayant appris sa situation, lui envoya deux domestiques qui le servirent. Il suivoit ce Prince dans une litiere; mais quelque soin qu'on eût de sa santé, il mourut de cette maladie. On ne sait ni à quel âge ni en quel tems.


ZENON DE CITTII
M.lle Cl. Reydellet del.

ZENON*.

QUELQUE estimable que fût la secte des Cyniques, en ce qu'elle méprisoit les richesses, les disgraces & les injures, elle n'en étoit pas moins répréhensible sur son indifférence à l'égard des actions les plus honteuses & les plus indécentes. C'est ce que reconnut le premier, un disciple de *Cratès*, nommé ZENON. Il blâma hautement cette indifférence, & soutint qu'on devoit respecter, du moins en public, les bienséances & les loix. Il réforma donc cette partie de la doctrine de son Maître, & voulut perfectionner celle qui a pour objet l'amour de la tranquillité & de l'indépendance. Il ne crut pas qu'on pût jouir de l'une sans l'autre, si l'on ne se rendoit aussi insensible aux maux physiques qu'aux maladies de l'ame. Cela paroissoit difficile ; mais ZENON établit pour base de sa Philosophie, que la douleur n'est point un mal, principe si extraor-

***Diogene de Laërce*, L. VII. *Hist. Phil. Autore Thoma Stanleio. Jacobi Bruckeri Histor. crit. Philosophiæ*, T. I, &c. &c.

dinaire, qu'au lieu de former un Sage, un homme vertueux, ZENON ébaucha l'idée d'un homme de fer qui se roidit contre les charmes de la volupté, & qui s'estime encore heureux dans le sein de l'indigence, & même dans le taureau de Phalaris (1).

Ce Philosophe naquit environ trois cents cinquante-huit ans avant *Jesus-Christ*, ou la cent sixieme olympiade, à Cittie en Chypre, petite ville Grecque où s'étoit établie une colonie de Phéniciens. On ne sait pas même bien le nom de son pere. Il s'appelloit *Mnasée*, suivant quelques Historiens, & *Demée*, selon d'autres. Mais on assure qu'il étoit Marchand.

ZENON fut d'abord destiné au commerce. Il négocia comme son pere, & s'enrichit. Peu content néanmoins de cet état, il voulut en prendre un autre. Il fut embarrassé du choix. Pour savoir quel étoit le meilleur genre de vie qu'il pût embrasser, il alla consulter l'Oracle, & l'Oracle lui répondit que l'état qu'il devoit choisir étoit celui qui

(1) *Vitam beatam*, dit Ciceron, *in Phalaridis taurum descensuram. Tuscul.* L. I.

le

le feroit converſer avec les morts. ZENON comprit le ſens de cette réponſe, & réſolut de s'appliquer à la lecture des Anciens. Cela n'étoit pas aiſé dans la petite ville où il étoit né, ni même dans l'île de Chypre. Il n'y avoit guere qu'à Athenes qu'il pût trouver des livres: auſſi en prit-il le chemin. Il avoit alors près de trente ans.

Un jour qu'il ſe promenoit dans cette ville, on vint lui dire que le vaiſſeau ſur lequel il avoit mis la plus grande partie de ſon bien avoit fait naufrage. Etourdi par une nouvelle ſi affligeante, il entra bruſquement dans la boutique d'un Libraire, & ouvrit le premier livre qui lui tomba ſous la main: c'étoit le ſecond livre des Commentaires de *Xenophon*. Cette lecture lui fit tant de plaiſir, qu'il oublia ſon chagrin, & dit au Libraire: *Où trouverois-je quelqu'un de ceux qui enſeignent une doctrine ſi conſolante?* Il avoit à peine achevé de prononcer ces mots, que *Cratès* paſſa devant la boutique; & le Libraire l'ayant reconnu, il le montra à ZENON, en diſant: Suivez cet homme-là, vous ne pouvez prendre un meilleur guide.

Notre Philoſophe profita de cet avis

ſans héſiter. Les leçons de *Cratès* lui plurent d'abord ; mais né naturellement modeſte, il ne put s'accoutumer au mépris qu'il faiſoit de la honte. *Cratès* voulant l'aguerrir à ſa maniere de vivre, lui donna à porter en plein jour un pot de lentilles. Il falloit traverſer une place publique. ZENON ſe couvrit le viſage pour n'être pas reconnu, & doubla le pas. *Cratès* s'en apperçut, courut à lui, & caſſa d'un coup de ſon bâton le pot qu'il portoit, de ſorte que toutes les lentilles ſe répandirent ſur l'habit de ſon diſciple. Celui-ci, confus de cet accident, s'enfuit pour ſe cacher. « Pourquoi t'en vas tu, petit Phénicien, lui cria *Cratès?* je ne t'ai fait aucun mal ».

Cela étoit vrai; mais cela n'empêcha pas que ZENON ne fût très fâché de cette aventure. Il ſe contenta de cette leçon, & inſenſiblement il abandonna l'école des Cyniques. Il s'étoit appliqué ſur-tout dans cette école à compoſer un ouvrage ſur la République, & il le publia lorſqu'il l'eut quittée. Ce qui fit dire plaiſamment qu'il avoit écrit ſous la queue d'un chien ſon livre *De la République:* c'étoit le titre de ce livre dans lequel il prétend donner des principes

de légiſlation. Premierement, il ſoutient que l'étude des Humanités eſt inutile. Il déclare enſuite que ceux-là ſont eſclaves & étrangers qui ne rempliſſent pas leurs devoirs, ſans même excepter les peres à l'égard de leursenfants, les freres à l'égard de leurs freres, & en général les parents les uns envers les autres. Il veut encore qu'il n'y ait que ceux qui s'attachent à la vertu, qui méritent la qualité de parents, d'amis, de citoyens & de perſonnes libres. Ainſi il permet de haïr les parents & les enfants qui ne font pas profeſſion d'être ſages. Enfin il établit la communauté des femmes.

Cependant, quoique notre Philoſophe ne goûtât pas la doctrine des Cyniques, il ne ſentoit pas moins le prix & les avantages de la Philoſophie. Il ſe félicitoit même ſouvent de ſon malheur qui lui avoit donné occaſion de la cultiver, & il diſoit que jamais navigation n'avoit été auſſi heureuſe pour lui que celle où il avoit fait naufrage. Réſolu de la cultiver juſqu'à la fin de ſes jours, il chercha une école de Philoſophie où l'on enſeignât une doctrine plus conforme à ſon goût que celle qu'on profeſſoit dans le Cynoſarque. Celle que tenoit

Stilpon, disciple d'*Euclide* de Megare, étoit alors célebre à Athenes, & *Stilpon* étoit extrêmement honnête & obligeant. C'étoit un caractere qui convenoit assez à ZENON : aussi ne balança-t-il pas à y aller puiser de nouvelles connoissances.

Cratès fut fâché de cette désertion. Comme il estimoit son disciple, il voulut le ramener à son école. L'ayant rencontré un jour avec *Stilpon*, il le tira par son habit pour l'empêcher de suivre ce Philosophe ; mais ZENON lui fit quitter prise par ce discours : *Cratès, on ne peut bien prendre les Philosophes que par l'oreille. Quand vous m'aurez persuadé, tirez-moi par-là ; car si vous me faites violence autrement, mon corps sera bien présent à vos instructions, mais j'aurai l'esprit auprès de* Stilpon.

Ce ne fut pas sans peine que notre Philosophe se sépara de son premier Maître. Quoiqu'opposé de sentiment avec lui, il ne faisoit pas moins de cas des qualités de son cœur : il l'aimoit véritablement, & il ne négligeoit aucune occasion de lui donner des preuves de son amitié. Ayant appris qu'il avoit besoin d'argent, il prit le couvercle d'un vaisseau où l'on mettoit l'huile pour les

athletes, & alla faire une quête pour lui.

Après avoir écouté *Stilpon* pendant dix ans, ZENON fréquenta l'école de *Xenocrate* & celle de *Polemon*, & il étudia encore dix ans sous ces Maîtres. Il avoit alors cinquante ans. C'étoit un âge assez avancé pour prendre enfin un parti. Celui qui lui parut le plus raisonnable, ce fut d'adopter la Philosophie des Cyniques, & de la purger des écarts qu'il y remarqua, & dont j'ai parlé au commencement de cette vie. Il forma ainsi une nouvelle doctrine qu'il résolut de rendre publique par la voie de l'instruction, tant de théorie que de pratique.

Il eut d'abord beaucoup de peine à mettre son projet à exécution; & lorsqu'il étoit embarrassé, il alloit furtivement écouter les leçons de *Stilpon*. Ce Philosophe l'apperçut un jour, & lui dit : « En vain, ZENON, vous vous ca» chez : nous savons que vous vous glis» sez ici par les portes de notre jardin » pour dérober nos dogmes que vous » habillez ensuite à la phénicienne ». Un disciple de *Polemon* lui montra une

eſpece de ſyllogiſme, qu'on appelloit *mourant*, qui étoit une belle choſe, à ce qu'on aſſure, mais que nous ne connoiſſons que par le nom. Notre Philoſophe en fut ſi enchanté, qu'il lui demanda ce qu'il en vouloit: cent drachmes, lui répondit le Dialecticien. C'étoit bien payer un raiſonnement; néanmoins ZENON en donna deux cents, tant il le trouva beau, & tant il étoit curieux de s'inſtruire.

Il falloit qu'il fût encore riche pour être ſi libéral, malgré la grande perte qu'il avoit faite. Il eſt vrai que ſa vie ne lui coûtoit rien. Il ſe nourriſſoit d'abord de petits pains, de miel, & d'un peu de vin aromatique, & il trouva dans la ſuite qu'il faiſoit trop bonne chere. Il ne mangea déſormais que des figues & du pain, & ne but que de l'eau. Ses vêtements répondoient aſſez à ſa façon de vivre: ils étoient ſimples & légers. Il vécut ainſi conſtamment juſqu'à la fin de ſa carriere; de maniere que ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été, ni les incommodités ne dérangerent jamais cette conduite. Il pratiqua la patience & la ſimplicité avec une fermeté

inébranlable, & rien ne fut capable de déranger l'assiduité avec laquelle il s'attacha jour & nuit à l'étude.

Son mépris pour la volupté égaloit celui qu'il avoit pour les commodités de la vie. Il évitoit avec soin le commerce des femmes. Un jour se trouvant assis à côté d'une fille aimable, il sentit quelques mouvements de concupiscence : il se leva tout-d'un-coup. Cette fille en parut fort surprise. *Que cela ne vous étonne pas*, lui dit ZENON : *j'ai appris que les bons Médecins ne trouvent point de meilleur remede que le repos contre les inflammations.* Cependant, comme il craignoit qu'on interprétât mal sa tempérance, & qu'on lui fît un crime de fuir les femmes, il jouit une ou deux fois d'une servante, afin de n'avoir point la réputation de les haïr.

Il commença par donner des leçons de Morale aux jeunes gens dans les rues & à la promenade. *Rien ne sied plus mal que l'orgueil*, leur disoit-il : *il ne suffit pas de saisir les phrases & les termes d'un bon discours, mais il faut s'appliquer à en saisir le sens, afin de ne pas le recevoir comme on avale un bouillon ou quelque autre aliment.* Il leur recommandoit aussi la bien-

séance dans leurs démarches, leur air & leur habillement, & leur citoit souvent ce vers d'*Euripide* sur Capanée : *Quoiqu'il eût de quoi vivre, il ne s'enorgueillissoit pas de sa fortune : il n'avoit pas plus de vanité que n'en a un nécessiteux.*

Il ne manquoit pas de les reprendre en même tems de leur vice. Un jeune homme parut devant lui tout parfumé, & il s'informa tout haut quel étoit cet homme qui sentoit la femme. Une autre fois il en rencontra un qui parloit inconsidérément, & il le fit taire en lui disant : *Mon fils, nous avons deux oreilles & une seule bouche pour nous apprendre que nous devons beaucoup plus écouter que parler.* Il regardoit le silence comme une belle vertu, & il ne négligeoit aucune occasion de le recommander.

Ayant été invité à un repas où les convives parloient beaucoup, on remarqua qu'il ne disoit mot. On lui en demanda la raison, & il répondit : *C'est afin que vous rapportiez au Roi qu'il y a ici quelqu'un qui sait se taire.* Ce discours s'adressoit sur-tout à des personnes de l'assemblée qui étoient venues *incognito* de la part de *Ptolomée* pour épier sa conduite, & en faire rapport à ce Prince.

Il se trouva une autre fois avec un gourmand qui s'emparoit de tous les mets. On servit un gros poisson : ZENON le tira vers lui, comme s'il avoit voulu le manger seul. Le gourmand le regarda fixement, & notre Philosophe lui dit : *Si vous ne pouvez un seul jour souffrir ma gourmandise, jugez combien la vôtre doit déplaire journellement à vos camarades.*

On est d'abord surpris de ce qu'un Philosophe aussi austere que celui dont j'écris l'histoire, se trouve dans de grands festins ; mais il se justifioit de ce reproche, en disant que *les lupins, quoiqu'amers, perdent leur amertume dans l'eau.* Et puis c'étoit une occasion de faire connoître la doctrine qu'il professoit.

Ce Philosophe continua pendant quelque tems à enseigner publiquement sa Philosophie suivant les occasions & les circonstances. Il accusoit la plupart des Philosophes de manquer de sagesse dans les grandes choses & d'expérience dans les petites, & qui sont sujettes au hasard. Il disoit que celui qui dispute de quelque chose doit ressembler aux Comédiens, avoir la voix bonne & la poitrine forte ; mais il ne doit pas trop

ouvrir la bouche comme les grands parleurs qui ne débitent que des fadaises. Il ajoûtoit que ceux qui veulent bien parler, doivent imiter les artisans qui ne changent point de lieu pour se donner en spectacle, & que ceux qui les écoutent doivent être si attentifs, qu'ils n'aient pas le tems de faire des observations.

Un jour il fut abordé par un jeune homme qui crut se faire valoir en parlant beaucoup. ZENON l'interrompit par ces paroles : *Mes oreilles sont fondues dans ta bouche*. Cela signifie sans doute, je suis si étourdi, que je ne t'entends plus. Il ne craignoit rien tant que les bavards : il fuyoit aussi la cohue. Il ne se promenoit guere qu'avec deux ou trois personnes, & exigeoit quelquefois un denier de ceux qui l'entouroient, afin d'écarter la multitude. Dans le tems qu'il conversoit avec ses amis, quelqu'un vint le consulter sur des injures qu'il avoit reçues. Comment agiriez-vous, lui dit-il, avec un homme qui vous accableroit d'injures ? *Comme avec un envoyé que l'on congédie sans réponse*, reprit notre Philosophe. Une autre personne lui demanda ce que c'est qu'un ami : *C'est un autre soi-même*, répondit-il.

Un jeune garçon vint aussi lui faire des questions plus curieuses que ne comportoit son âge. Il le mena vis-à-vis d'un miroir : *Voyez*, lui dit-il, *regardez-vous, & jugez si vos questions sont assorties à votre jeunesse.* Un inconnu crut être bien accueilli de ZENON, en lui faisant voir une critique juste qu'il avoit faite de quelques pensées d'*Antisthene.* Au lieu de lui répondre, notre Philosophe lui présenta un discours de *Sophocle*, & lui demanda s'il ne croyoit pas qu'il contînt de belles & bonnes choses : l'autre dit qu'il n'en savoit rien. *N'avez-vous donc pas honte*, reprit ZENON, *de vous souvenir de ce qu'*Antisthene *peut avoir mal dit, & de négliger d'apprendre ce qu'on a dit de bon ?* Un autre prétendant à la Philosophie s'adressa à lui pour lui demander raison de la briéveté des discours des Philosophes. *Parcequ'ils ne sauroient être trop courts*, lui dit ZENON. *Il faudroit même, s'il étoit possible, qu'ils abrégeassent jusqu'à leurs syllabes.* Et un ami de celui-ci ayant blâmé en même tems *Polemon* de ce qu'il avoit coutume de prendre une matiere & d'en traiter une autre, notre Philosophe qui l'entendit lui adressa ces paroles : *Il paroît que*

vous faisiez grand cas de ce qu'on vous donnoit (*Polemon* enseignoit *gratis*).

Las d'être Philosophe errant, ZENON voulut à la fin se fixer pour donner publiquement & en forme des leçons d'une nouvelle doctrine. A plusieurs endroits convenables pour y établir son école, ce Philosophe préféra le Portique. C'étoit une galerie enrichie de diverses peintures, mais souillée par le meurtre de mille quatre cents citoyens que les trente tyrans avoient fait mourir. ZENON voulut effacer l'odieux de cet endroit, en y enseignant la Philosophie; & comme le nom de Portique est *Stoa* en Grec, ses disciples s'appellerent *Stoïciens*.

Avant que d'ouvrir son école, notre Philosophe chercha à établir les maximes de sa conduite & de celle de ses disciples. Comme il vouloit commencer par leur faire connoître la sagesse, il forma le sage d'après lui-même, afin qu'ils eussent un modele devant les yeux. Et voici de quelle maniere il crut devoir se conduire pour mériter le nom de Sage.

Il vécut dans le monde comme s'il n'avoit rien eu en propre. Tous les hom-

mes, jusqu'à ses ennemis, lui furent chers. Il combattit ses passions avec tant de succès, qu'elles n'eurent plus désormais aucun empire sur lui. Il examina le soir ce qu'il avoit fait dans la journée pour s'exciter de plus en plus à faire mieux. Considérant que la vertu est la seule récompense, il renonça aux honneurs & aux louanges, & ne chercha que l'obscurité. Tout, excepté la vertu, lui devint indifférent. Rien ne fut capable de l'émouvoir, ni les larmes de celui qu'il consoloit, ni la mort de celui qu'il tâchoit de rappeller à la vie. Il regarda la pitié & la commisération comme une opposition à la volonté de Dieu. Il méprisa la vie & ses amusements, ne craignit point les maladies, se roidit contre la douleur & contre la mort même. Enfin il devint un homme d'airain qu'on pouvoit bien briser, mais non attendrir sur ses propres calamités. Aussi indifférent de recevoir la mort que de se la donner, il résolut de ne point attendre l'extrémité pour user de ce remede, & d'en faire usage lorsqu'il verroit que le sort a changé.

Tel parut ZENON dans le Portique, & tels furent les Stoïciens, je veux dire

ses disciples. Son maintien & sa maniere d'être répondoient assez à l'austérité de sa morale. Il avoit l'air triste & chagrin. Il ridoit son front, tiroit sa bouche, & paroissoit fort grossier. De tous les principes de sa sagesse, celui qu'on trouva le plus extraordinaire, & qui par conséquent lui acquit le plus de sectateurs, ce fut celui-ci : La douleur n'est point un mal. Personne ne s'attendoit à cette découverte ; & la nouvelle s'en étant répandue, on voulut savoir comment cela pouvoit être. On visita des Stoïciens qui étoient malades, & on leur demanda s'ils souffroient. Non, dirent-ils hautement : Douleur, tu as beau faire, nous ne conviendrons jamais que tu sois un mal *. Il y en eut un cependant qui se démentit.

* C'est la réponse que fit un célebre Stoïcien, nommé *Possidonius*, qui professoit la Philosophie à Rome avec éclat, & qui eut la gloire de compter *Ciceron* au nombre de ses disciples. Etant tourmenté de la goutte, il reçut la visite de *Pompée*. Après lui avoir fait toutes sortes de civilités, *Pompée* lui témoigna le chagrin qu'il avoit de le voir incommodé, & d'être privé du plaisir de l'entendre. *Vous m'entendrez*, reprit *Possidonius*. *Il ne sera pas dit qu'une douleur corporelle soit cause qu'un aussi grand homme ait inutilement pris la peine de se rendre chez moi.* Ensuite ce Philosophe commença à discourir fort éloquemment & avec beaucoup de gravité sur cette maxime : *Il n'y a de bon que ce qui est honnête ;* & comme

Il s'appelloit *Denis d'Heraclée*. Ayant été attaqué d'une maladie cruelle aux yeux, il souffroit les plus vives douleurs. *Cleanthe*, disciple zélé de ZENON, l'exhortoit à la patience & à la résignation aux décrets de la Providence. Consolez-vous, lui disoit-il, la douleur n'est pas un mal. Non, répondit *Denis*, ne m'en parlez pas. Après avoir tant philosophé sur le mépris de la douleur, je ne puis aujourd'hui la souffrir. La douleur est donc un mal. Cette conséquence paroît bien tirée : elle peut être cependant fausse. Cela dépend de la définition du mot *mal*.

Les Stoïciens disent que la douleur n'est point un mal, parcequ'elle n'est ni un vice ni un crime, & cela est vrai. Ainsi, si par le mot *mal* on entend un vice ou un crime, il est certain que la douleur n'en est pas un. Mais qu'est-ce

---

les douleurs se faisoient sentir de tems en tems avec plus de force, il s'écrioit : *O douleur! tu as beau faire, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Ciceron dit que *Possidonius* avoit inventé une sphere artificielle qui montroit les mouvements du Soleil, de la Lune, & des autres planetes. Et *Diogene de Laërce* nous apprend que c'étoit un homme universel, qu'il étoit Rhétoricien, Géographe, Musicien, & qu'il savoit aussi l'Histoire.

que la douleur ? C'eſt le ſentiment qu'on éprouve lorſqu'on ſouffre. En un mot la douleur eſt la douleur & le mal eſt le mal. Voilà ce que diſent les Stoïciens, & voilà à quoi ſe réduiſent tous ces grands raiſonnements qu'on a faits pour combattre leur ſyſtême du mal. Il n'y avoit qu'à s'entendre & bien définir les mots *douleur* & *mal*, pour faire ceſſer toutes les diſputes à cet égard.

ZENON enſeignoit une autre doctrine qu'il énonçoit plus clairement que ſon ſyſtême du mal & de la douleur : c'eſt que nous ſommes ſoumis à une deſtinée inévitable, que tout arrive par un enchaînement néceſſaire, que les événements ſe ſuccedent les uns aux autres, ſans que rien puiſſe déranger leur cours, & enfin que l'homme n'eſt point libre.

Cette doctrine eſt dangereuſe : elle met au même rang les bonnes & les mauvaiſes actions. On n'a donc pas droit de punir quelqu'un pour avoir fait une faute. C'eſt ce que fit remarquer à ZENON ſon propre domeſtique, lorſque ce Philoſophe découvrit qu'il l'avoit volé. Je vous ai volé, il eſt vrai, lui dit-il ; mais ce n'eſt pas ma faute : comme l'homme n'eſt pas libre, je ne pouvois

me dispenser de le faire. En un mot j'étois destiné à dérober. *Oui*, lui répondit ZENON en le frappant, *& à être battu.*

Cependant notre Philosophe déduisoit de ce dernier systême un autre aussi révoltant. Le mal moral & le mal physique ne sont pas moins nécessaires, disoit-il, à la beauté & à la perfection de l'Univers que le bien physique & le bien moral. Les hommes vicieux, les imbécilles & les insensés servent autant, ajoutoit il, à former le caractere du genre humain que les hommes vertueux, les gens d'esprit & les sages. Il n'y a rien qui n'ait besoin d'être contrasté, & qui ne reçoive un nouvel éclat de ce qui lui est opposé. D'où ZENON concluoit qu'on ne doit ni s'applaudir ni se plaindre de sa destinée, & être content de ses vertus, sans se mésestimer pour ses vices.

L'Auteur de l'Histoire critique de la Philosophie rapporte à cette occasion une priere plus que singuliere, qui étoit, dit-il, au goût des Stoïciens même les plus relâchés. La voici: « O Jupiter! ô » vous! qui êtes toutes choses, ordon» nez de mon sort, je vous suivrai » aveuglément. Que je sois taché de

» mille crimes, ou que je ſois brillant
» de mille vertus, je me trouve égale-
» ment néceſſaire à la perfection de
» vos ouvrages. O Jupiter ! ô Tout !
» vous ne pouvez vous paſſer de moi.
» Je comprends & je ſubis volontaire-
» ment ma deſtinée » (4).

Voilà ce qui s'appelle parler comme il faut à la divinité. L'Auteur attribue cette priere à *Cleanthe*, un des diſciples de ZENON ; mais quels ſont ſes garants ? *Diogene de Laërce*, dans la vie de *Cleanthe*, n'en parle point du tout. Bien loin de le donner pour un homme hardi, il dit que c'étoit un homme ſimple, extrêmement timide, « qui avoit beau-
» coup d'inclination pour la ſcience &
» peu de capacité d'eſprit ». Ses compagnons ſe moquoient ſans ceſſe de lui, & ſon mérite conſiſtoit à ſouffrir patiemment leurs railleries ſans ſe plaindre. On l'appelloit âne, & il convenoit qu'il étoit celui de ZENON, dont il pouvoit porter ſeul le paquet. On lui faiſoit auſſi honte de ſa timidité, & il répondoit : « C'eſt un heureux défaut :
» j'en commets moins de fautes ».

(4) *Hiſtoire critique de la Philoſophie*, Tome II, page 410, derniere édition.

Tel étoit le caractere de *Cleanthe*. Ce caractere porte-t-il l'empreinte de hauteur & de fierté qu'on voit dans la priere qu'on lui attribue dans l'Histoire critique de la Philosophie ? Cette piece est surement supposée, & il est étonnant qu'on l'ait donnée pour une piece réelle.

Tous ces systêmes n'étoient encore que les matériaux d'un corps complet de Philosophie que ZENON vouloit professer dans le Portique. Il résolut de traiter les choses en grand. A cette fin il divisa la Philosophie en trois parties, en Logique, Morale & Physique, & la compara à un animal dont les os & les nerfs sont, dit-il, la Logique, les chairs la Morale, & l'ame la Physique. Il la considéra aussi comme une ville entourée de murailles & sagement gouvernée par ces trois parties : je veux dire la Logique, la Morale & la Physique.

Après s'être formé cette idée de la Philosophie, il étudia en particulier chacune de ses divisions, & établit des regles & des principes pour les approfondir autant qu'il lui seroit possible. Il forma ainsi une science toute nouvelle qui devint un véritable cours de Philosophie. Ses grands travaux, quelques ouvrages

qu'il publia ſur divers ſujets de Morale; ſon grand déſintéreſſement & ſa tempérance lui acquirent une eſtime univerſelle. *Plus tempérant que le Philoſophe* ZENON, étoit un proverbe généralement reçu. En un mot il ſurpaſſoit tout le monde en tempérance & en gravité. Auſſi jouit-il juſqu'au dernier jour de ſa vie de la conſidération la plus diſtinguée.

Il étoit parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans ſans avoir eu de maladie, lorſqu'en ſortant de ſon école il ſe laiſſa tomber & ſe caſſa un doigt. Il crut que c'étoit un avis de la mort de quitter la vie. Il frappa la terre avec ſa main; & après avoir proféré ces mots: *Je viens de moi-même, ô mort! pourquoi m'appelles-tu?* il s'étrangla, ſuivant quelques Hiſtoriens; & ſi l'on en croit d'autres, il ſe laiſſa mourir de faim.

Il fut enterré avec pompe dans la place Ceramique. Pour honorer ſa mémoire, les Athéniens firent un décret non moins honorable pour le peuple que pour le Philoſophe. Ils y déclarerent que ZENON avoit toujours cultivé la Philoſophie; qu'il s'étoit montré un homme de bien dans toutes ſes actions;

qu'il avoit exhorté à la vertu & à la ſageſſe les jeunes gens qui venoient prendre ſes inſtructions ; qu'il avoit excité tout le monde à bien faire par l'exemple de ſa propre vie, toujours conforme à ſa doctrine. Ils ſtatuerent encore qu'on lui éleveroit ſur le lieu de ſa ſépulture un mauſolée ſurmonté d'une couronne d'or ; que l'Ecrivain public tranſcriroit ce décret ſur deux colonnes, dont l'une ſeroit dans l'Académie, & l'autre dans le Lycée ; & que ce monument & ces colonnes ſeroient conſtruits aux frais du public, « afin que tout le » monde sût que les Athéniens hono» rent les gens de bien autant pendant » leur vie qu'après leur mort ».

Mais ce qui met le comble à ſa gloire, c'eſt le zele avec lequel on s'empreſſa à répandre ſa doctrine. Peu de Maîtres en Philoſophie ont eu autant de diſciples que ZENON. Les plus célebres ſont *Ariſton* de Chio, *Herille* de Carthagene, *Denis* d'Heraclée, *Cleanthe*, & *Chryſippe* lequel termina l'école Stoïcienne, qu'il combattit ſur pluſieurs points, comme on le verra dans ſon hiſtoire particuliere.

Ariſton n'adopta que la morale de la

doctrine de ſon Maître. Il ne voulut point qu'on s'appliquât ni à la Phyſique ni à la Logique, parceque l'une de ces ſciences eſt, diſoit-il, au-deſſus de nous, & que l'autre ne nous intéreſſe point. Il comparoit les raiſonnements de la Dialectique aux toiles d'araignée, qui, quoiqu'elles ſemblent renfermer beaucoup d'art, ne ſont d'aucun uſage. Il n'admettoit ni vice ni vertu, & regardoit de même œil toutes les choſes de ce monde. Il définiſſoit la vertu *la maniere dont il faut ſe conduire par rapport à une choſe.*

Cela n'eſt pas clair. Qu'eſt-ce qu'une maniere dont il faut ſe conduire? La maniere & la choſe donnent-elles une idée de la vertu? Si *Ariſton* n'eût pas mépriſé la Dialectique, il auroit ſu l'art de définir. Au reſte ce Philoſophe avoit beaucoup de talent pour perſuader, & étoit extrêmement populaire dans ſes leçons.

Diogene de Laërce qui nous apprend ces particularités de ſa vie, dit qu'il mourut d'un coup de ſoleil.

Herille définiſſoit la ſcience *une capacité d'imagination à recevoir les choſes qui ſont le ſujet de la raiſon*, & il l'établiſſoit

pour fin. Il soutenoit que les choses qui tiennent le milieu entre le vice & la vertu sont indifférentes ; & voilà ce que ce Philosophe a dit de mieux. On dit qu'il s'est aussi distingué par ses écrits ; mais nous n'en connoissons que les titres.

On a vu ci-devant le caractere de *Cleanthe*. C'étoit un Philosophe fort pauvre qui gagnoit son pain à la sueur de son front. Il travailloit à la terre, & il lui arrivoit quelquefois de parler en bêchant. *Ariston* le prit un jour sur le fait : il lui dit : *Qui grondez-vous ? Cleanthe* se mit à rire, & répondit : *Je murmure contre un vieillard qui, quoique chauve, manque de bon sens.* Il vouloit dire qu'il se grondoit lui-même.

Ce n'est pas qu'il se plaignît de son état. Il regardoit le travail comme un bien, & il en parloit avec transport. Un Lacédémonien lui ayant dit qu'il pensoit de même, il s'écria : *Mon cher fils, je vois bien que tu es né d'un sang généreux.* Ainsi cultivant tour-à-tour & la terre & la Philosophie, il parvint gaiement à une extrême vieillesse. Quelqu'un lui reprocha de ce qu'à un âge si avancé il ne finissoit pas ses jours. *J'en*

ai bien la pensée, répondit-il; *mais, lorsque je considere que je me porte bien à tous égards, que je puis lire, que je suis en état d'écrire, je change d'avis.* Il écrivoit en effet; & lorsqu'il n'avoit pas d'argent pour acheter du papier, il se servoit de crânes & d'os de bœufs. Cette maniere de vivre lui acquit tant d'estime, que ZENON le choisit pour lui succéder.

Cependant, quoiqu'attaché à la vie, il se laissa mourir de faim. Il touchoit alors à la fin de sa carriere. Voici ce qui le détermina à prendre ce parti. Une de ses gencives s'étant enflée & pourrie, les Médecins qu'il consulta lui prescrivirent une abstinence de toute nourriture pendant deux jours. Cette diete lui procura un si grand soulagement, que les Médecins étant venus le voir au bout de ce tems-là lui permirent de vivre comme à l'ordinaire; mais *Cleanthe* ne jugea pas à propos de suivre leur avis. Il profita de cette occasion pour mourir; & ayant cessé de manger, il mourut effectivement.

Ce Philosophe a beaucoup écrit, & cela est étonnant, vu l'obligation où il étoit de travailler à la terre pour vivre. On ne connoît que les titres de ses ouvrages.

vrages. Ce sont des traités de Morale, de Législation & de Logique. Parmi ces traités il en est un qui est intitulé *De l'art d'aimer*; & c'est une chose qui mérite d'être remarquée. *Diogene de Laërce* dit que toutes ces productions étoient excellentes. Cela peut être, car *Cleanthe* avoit beaucoup de connoissances. Quoiqu'il maniât la beche par état & par nécessité, il apprécioit fort bien les Savants. Il comparoit, par exemple, les Péripatéticiens aux instruments de Musique qui rendent des sons agréables, mais qui ne s'entendent pas eux-mêmes. Il faut avouer que cette comparaison est ingénieuse, & qu'elle donne une idée assez juste de la doctrine d'*Aristote*, Chef des Péripatéticiens.

Cleanthe a donc pu se réunir avec les autres disciples de ZENON pour perfectionner sa doctrine. De leur commun travail il a résulté un corps assez complet de Philososophie, mais fort peu intelligible. On en jugera par l'exposition de ses principes.

Principes de la Rhétorique de ZENON.

La Philosophie a trois parties, la Logique, la Morale & la Physique. La

Logique est composée de la Rhêtorique & de la Dialectique. On entend par Rhétorique l'*art de bien dire & de persuader.* Cet art consiste à délibérer, à juger & à démontrer. On y distingue l'invention, l'expression, l'arrangement, l'action. Ce sont les parties du discours oratoire qu'on divise en exorde, narration, réfutation & conclusion.

Principes de la Logique de ZENON.

La Dialectique est l'*art de raisonner par demandes & par réponses afin de connoître le vrai & le faux, & ce qui n'est ni l'un ni l'autre.* On y procede par des syllogismes. Ce sont des discours fondés sur ces principes. Premierement, on rassemble tout ce qui tend à déduire des choses qui sont connues la connoissance des choses qui ne le sont pas. En second lieu, on imagine d'après les sensations qu'on a reçues. Il y a deux sortes d'imaginations, celles qui sont compréhensibles & celles qui sont incompréhensibles. Les premieres sont produites par un objet existant, dont l'image s'imprime suivant ce qui est en effet. Les imaginations incompréhensibles ne naissent point d'un objet qui existe. L'esprit

ne reçoit pas d'impreſſion conforme à ce que l'objet eſt réellement.

On diſtingue deux ſortes d'impreſſions: des impreſſions ſenſibles & des impreſſions inſenſibles. Les premieres viennent par les ſens : les ſecondes ſont formées par l'eſprit : telles ſont les idées des choſes incorporelles.Ces impreſſions ſe diviſent encore en raiſonnables & non raiſonnables. Les hommes reçoivent celles-là , & les animaux celles-ci. On appelle penſée les impreſſions raiſonnables , & on ne donne point de nom aux autres.

La ſenſation eſt l'action des ſens. Il y a des choſes qu'on comprend par les ſens : c'eſt ainſi qu'on diſcerne le blanc du noir. Il en eſt d'autres que l'on conçoit par la raiſon : telles ſont les choſes qu'on raſſemble par la voie de la démonſtration, comme celles qui regardent les Dieux & la Providence.

L'entendement connoît de différentes manieres les choſes qu'il apperçoit : les unes par incidence, les autres par reſſemblance, d'autres par analogie, d'autres encore par tranſpoſition.

Par *incidence*, il connoît les choſes ſenſibles ; par reſſemblance, les choſes dont l'intelligence dépend d'autres cho-

ſes qui leur ſont adjointes: c'eſt ainſi qu'on connoît un homme par ſon image. Par analogie, l'entendement connoît les choſes dont la grandeur excede les bornes naturelles, & celles qui ſont au-deſſous de la grandeur naturelle. Il penſe par tranſpoſition, lorſqu'il ſuppoſe, par exemple, des yeux ſur la poitrine, &c.

Pour expliquer ce qu'on connoît, il faut que le diſcours ait l'helléniſme, l'évidence, la briéveté, la convenance & la grace.

Par *helléniſme*, on entend une diction exempte de fautes. L'évidence eſt une expreſſion diſtincte, & qui expoſe clairement la penſée. La briéveté renferme une maniere de parler qui embraſſe tout ce qui eſt néceſſaire à l'intelligence d'une choſe. La convenance requiert que l'expreſſion ſoit appropriée à la choſe dont on parle. Et la grace du diſcours conſiſte à éviter les termes ordinaires.

Il faut encore s'attacher à bien définir, à bien décrire les choſes dont on parle, & à les propoſer clairement. C'eſt ainſi qu'on peut connoître la vérité & la faire connoître aux autres. Auſſi le Sage ne ſauroit faire un bon uſage de ſa raiſon ſans le ſecours de la Dialectique.

C'eſt elle qui apprend à démêler le vrai du faux, à diſcerner le vraiſemblable, & à développer ce qui eſt ambigu.

Principes de la Morale de ZENON.

La Morale a pour objet les penchants, les biens & les maux, la vertu & la fin qu'on doit ſe propoſer pour être heureux. Le premier penchant d'un être eſt de chercher ſa conſervation, la nature ſe l'attachant dès ſa naiſſance : de là naît l'amour de la volupté. On appelle *bien* tout ce qui eſt avantageux, convenable, profitable, utile, commode, honnête, ſecourable, deſirable & juſte. Tout bien mérite d'être recherché : il n'eſt ſujet ni à augmentation ni à diminution.

Il y a pluſieurs ſortes de biens. La prudence eſt un bien, la juſtice eſt un bien, la force eſt un bien, la tempérance eſt un bien, &c. Et les maux ſont les choſes contraires à celles-là. Les richeſſes & la ſanté ne ſont pas des biens, parceque ni les unes ni l'autre ne font pas plus de bien que de mal. Une autre raiſon qui prouve (ſelon les Stoïciens) que les richeſſes & la ſanté ne ſont pas un bien, c'eſt qu'on ne doit appeller

bien que les choſes dont on peut faire un bon & un mauvais uſage. Or on ne peut faire un bon & un mauvais uſage de la ſanté : donc, &c.

Tout ceci regarde le bien en général; car en particulier on appelle un bien les bonnes qualités de l'ame, telles que l'intelligence, la ſagacité, &c. & par rapport au corps, la vie, la ſanté, la force, la bonne diſpoſition, l'uſage de toutes les parties du corps & la beauté. Il y a auſſi dans ce ſens des biens extérieurs, qui ſont les richeſſes, la réputation, la naiſſance, &c.

De là il ſuit qu'il y a auſſi des maux particuliers qu'on diſtingue en maux de l'ame, comme la ſtupidité, l'ignorance, &c. en maux du corps, tels que la mauvaiſe conſtitution, la difformité, le défaut de quelque membre, les infirmités, la maladie & la mort; & en maux extérieurs, ſavoir l'obſcurité, la pauvreté, la baſſeſſe de condition, &c.

La vertu eſt le troiſieme objet de la Morale : c'eſt la pratique du bien. Elle procure la joie, le contentement, & toutes les ſatisfactions de l'ame. Le vice eſt au contraire la pratique du mal. Ainſi l'imprudence, la crainte, l'injuſ-

tice, &c. ſont des vices; & la triſteſſe, le chagrin, &c. ſont les effets du vice.

La fin qu'on doit ſe propoſer eſt de vivre conformément à la nature, c'eſt-à-dire ſuivant notre maniere d'être, en rempliſſant tous les devoirs qui peuvent contribuer à notre bonheur. Il y a pluſieurs ſortes de devoirs. Il en eſt qui ne ſont point accompagnés de circonſtances qui y obligent, & d'autres que de pareilles circonſtances accompagnent.

Les premiers ſont, par exemple, d'avoir ſoin de ſa ſanté; les ſeconds, de ſe priver de quelque choſe & de renoncer même à ſes biens.

Parmi les devoirs qui obligent, il y en a qui ſont d'une obligation abſolue, & d'autres qui n'obligent pas toujours. Les premiers ſont de vivre ſelon la vertu, & les autres de ſe conformer aux uſages reçus, comme de répondre quand on vous parle, de parler vous-même à votre tour, &c.

Principes de la Phyſique de ZENON.

L'Univers eſt compoſé de deux principes, dont l'un eſt agent, & l'autre patient. Le principe patient eſt la matiere, qui eſt une ſubſtance ſans qualités; &

le principe agent, c'est Dieu. Ce mot comprend la nature, l'entendement, la destinée, la providence, &c.

La matiere est composée de quatre éléments, qui sont le feu, l'eau, l'air & la terre. Le feu est chaud, l'eau humide, l'air froid, la terre seche. C'est de ces éléments que Dieu a formé le monde, & voici comment.

Dieu agit sur la matiere, & en même tems sa partie la plus subtile produisit le feu; la moins grossiere se changea en air; celle qui l'étoit davantage devint eau; & la partie la plus grossiere s'étant arrêtée & fixée forma la terre. Ces éléments ayant ensuite agi les uns sur les autres, formerent les arbres, les plantes, les animaux, & toutes les autres créatures.

Le soleil est un feu très pur plus grand que la terre. Les étoiles sont aussi des globes ignés; mais la lune a quelque chose de plus terrestre, comme étant plus proche de la terre. Les uns & les autres ont une nourriture qui les entretient. Le soleil se nourrit dans l'océan, la lune dans les rivieres.

Les étoiles fixes sont emportées circulairement avec le soleil, & les pla-

netes ont un mouvement particulier. Le ſoleil ſuit ſa route obliquement dans le zodiaque; la lune s'y meut auſſi, mais irrégulierement. Tous ces aſtres ſont ſphériques.

A l'égard des phénomenes, voici comment *Diogene de Laërce* expoſe la doctrine de ZENON : « L'hiver eſt l'air » refroidi par le grand éloignement du » ſoleil : le printems eſt l'air tempéré » par le retour de cet aſtre : l'été eſt » l'air échauffé par ſon cours vers le » nord ; & l'automne l'effet de ſon dé» part vers les lieux d'où viennent les » vents. La cauſe de ceux-ci eſt le ſo» leil qui convertit les nuées en va» peurs. L'arc-en-ciel eſt compoſé de » rayons réfléchis par l'humidité des » nuées.

» Les cometes, tant celles qui ſont » chevelues que les autres qui reſſem» blent à des torches, ſont des feux » produits par un air épais qui s'éleve » juſqu'à la ſphere de l'éther. L'étoile » volante (ou tombante) eſt un feu raſ» ſemblé qui s'enflamme en l'air, & qui » étant emporté fort rapidement pa» roît à l'imagination avoir une certai-

» ne longueur. La pluie se forme des
» nuées qui se convertissent en eau,
» lorsque l'humidité élevée de la terre
» ou de la mer par la force du soleil ne
» trouve pas à être employée à d'au-
» tre effet. La pluie congelée par le
» froid se résout en gelée blanche. La
» grêle est une nuée compacte rom-
» pue par le vent: la neige une nuée
» compacte qui se change en une ma-
» tiere humide.

» L'éclair est une inflammation des
» nuées qui s'entre-choquent & se dé-
» chirent par la violence du vent. Le
» tonnerre est un bruit causé par les
» nuées qui se heurtent & se fracassent.
» La foudre est une forte & subite in-
» flammation qui tombe avec impétuo-
» sité sur la terre par le choc ou la rup-
» ture des nuées. L'ouragan est une
» sorte de foudre qui s'élance avec une
» force extrême, ou un assemblage de
» vapeurs embrasées & détachées d'une
» nuée qui se brise. Le tourbillon est une
» nuée environnée d'un feu, & accom-
» pagnée d'un vent qui sort des cavités
» de la terre. Il y en a de différentes
» especes. Les uns causent les tremble-

» ments de terre ; les autres les gouffres ;
» ceux-ci les inflammations ; ceux-là les
» bouillonnements, &c. » (5).

Voilà ce que ZENON a dit de mieux ſur la Philoſophie Naturelle. Ses autres penſées ſont fort obſcures & très embrouillées, comme on l'a vu ci-devant. On peut encore en juger par l'analyſe que *Diogene de Laërce* en a faite. C'eſt peut-être l'ouvrage le plus pitoyable qui ait paru par la voie de l'impreſſion. Je ne conſeille à perſonne d'en entreprendre la lecture ; car on ne peut mieux appliquer ici le mot de *Theophraſte :* « Il » vaut mieux ſe livrer à un cheval ſans » frein qu'à une doctrine confuſe ».

(5) *Diogene de Laërce*, page 169 de la derniere traduction.





Mlle Cl. Reydellet del.

CHRYSIPPE*.

Je ne penſe pas que le lecteur me faſſe un crime de ce que je m'écarte de l'ordre chronologique pour terminer l'école de *Zenon*, d'autant mieux que cet écart eſt peu conſidérable, & que l'avantage d'avoir de ſuite l'hiſtoire des Stoïciens eſt fort grand. Encore n'eſt-il point rigoureuſement démontré que je fais ici un anachroniſme, parceque rien n'eſt plus incertain que l'époque de la naiſſance des anciens Philoſophes. La regle des regles eſt de ſuivre l'ordre qui peut le plus contribuer à l'inſtruction véritable du public : c'eſt elle qui m'a autoriſé à placer ci-devant *Zenon* d'Elée immédiatement après *Xenophane*, un peu hors de ſon rang, & qui m'oblige actuellement à écrire l'hiſtoire de Chrysippe avant celle d'*Epicure*, quoiqu'on aſſure que ce Philoſophe ſoit né avant le dernier diſciple de *Zenon* le Stoïcien. Il faut donc regarder ſon hiſtoire comme une ſuite de celle de *Zenon*.

* *Diogene de Laërce*, Liv. VIII. *Aulugellii Noctes Atticæ*, Lib. VI, Cap. 2, *Bayle*, *Dictionn. hiſtor. critiq.* art. *Chryſippe*, &c. &c.

CHRYSIPPE naquit à Solos, ville de Cilicie, vers la cent vingt-quatrieme olympiade, ou deux cents soixante & seize ans avant *Jesus-Christ*. Son pere s'appelloit *Apollonius* : c'est tout ce qu'on en sait. On nous apprend seulement que sans y être engagé par personne, CHRYSIPPE s'exerça au combat de la lance, & qu'il ne prit du goût pour la Philosophie qu'après avoir passé le feu de la premiere jeunesse.

Ce fut à l'école de *Zenon* qu'il commença à étudier cette science. Il fréquenta ensuite celle de *Cleanthe*, successeur de *Zenon* ; mais quelque envie qu'il eût de s'instruire, & quoiqu'il estimât beaucoup ces deux Philosophes, il ne put approuver entierement leur doctrine. Son esprit naturellement subtil lui suggéra beaucoup de difficultés sur plusieurs points de cette doctrine. Il les proposoit à ses Professeurs avec la plus entiere confiance ; & lorsque pour lui répondre ceux-ci vouloient entrer dans quelque détail, il les prioit de l'en dispenser. *Montrez-moi*, leur disoit-il, *votre doctrine : je n'ai besoin que de cela : je trouverai moi-même les preuves*. Sa taille étoit fort petite, & sa présomption très grande.

Il faut avouer cependant qu'il avoit beaucoup d'esprit, & qu'il raisonnoit avec une grande facilité. Aussi fit-il des progrès si étonnants dans la Dialectique, qu'on disoit que si les Dieux argumentoient, ils n'argumenteroient pas mieux que CHRYSIPPE. Cet éloge est un peu outré, car la méthode de ce Philosophe n'est pas pure. Il vouloit que lorsqu'on soutient une proposition, on parlât légerement des raisons favorables à la proposition contraire, & qu'on transformât la cause la plus foible en la meilleure. A cette fin il cachoit tous les avantages de la cause qu'il combattoit, & tous les endroits foibles de celle qu'il cherchoit à faire valoir. Un autre artifice dont il faisoit usage, c'étoit de proposer quelques objections choisies entre les plus aisées à réfuter.

Ainsi il se comportoit dans les écoles de Philosophie comme les Avocats au Barreau, lesquels voilent les endroits foibles de leurs causes, & écartent les bonnes raisons de leurs adversaires. Ses confreres les Stoïciens blâmerent tout haut cette supercherie. Ils dirent qu'une vanité de jeune homme l'avoit tellement saisi, qu'il avoit sacrifié ses propres

maximes au plaisir de faire briller son esprit & aux dépens des vérités que le Portique enseignoit. Mais CHRYSIPPE méprisa ce reproche. La gloire qu'il se promettoit de sa méthode le mettoit fort au-dessus des clameurs de l'école. Il en fit un bel usage en voulant concilier la fatalité du destin avec la liberté de l'homme. Voici son raisonnement.

Chaque cause, dit-il, est produite par une cause antécédente; mais il y a deux sortes de causes, dont la derniere ne détruit point la liberté. CHRYSIPPE les distingue en causes parfaites & en causes imparfaites. Les causes parfaites ou principales empêchent, selon lui, la liberté de l'action; & les causes imparfaites ou qui ne font qu'aider, ne l'empêchent pas. Or nos desirs ne dépendent pas d'une cause externe principale, mais d'une cause externe non principale, & qui ne fait qu'exciter. Donc notre ame les produit librement.

De là il suit qu'afin que l'ame forme un acte de consentement, il faut que les objets qui les excitent ne produisent point les actes de la volonté. C'est par sa propre force qu'elle se détermine après que les objets lui ont donné le premier branle.

Pour rendre cela ſenſible, notre Philoſophe ſe ſert du mouvement d'un cylindre. Celui qui pouſſe un cylindre lui donne bien le premier mouvement, mais non pas la volubilité. Ce cylindre roule enſuite par ſa propre force; & c'eſt ainſi que notre ame ébranlée par les objets ſe meut enſuite d'elle même.

De là CHRYSIPPE concluoit que perſonne ne doit être reçu à s'excuſer ſur la deſtinée, & qu'il ne faut pas écouter les malfaiteurs qui recourent à cet aſyle.

Ce ſyſtême ſur la liberté eſt aſſurément très ſpécieux; cependant *Bayle* n'en eſt point du tout ſatisfait. Il ne trouve pas juſte la comparaiſon du cylindre. Pour qu'elle le fût, il falloit comparer, dit-il, la deſtinée, non au premier venu qui l'a pouſſé, mais au Menuiſier qui l'a fait, parceque c'eſt le Menuiſier qui lui a donné cette figure, laquelle eſt la cauſe d'un mouvement durable: il eſt donc la cauſe de la durée de ce mouvement.

Ce n'eſt pas là le ſeul vice de ſon ſyſtême: il en eſt un autre plus conſidérable, c'eſt qu'on ne peut le concilier avec de certaines qualités intérieures de l'ame qui la pouſſent vers le mal. *Bayle*

prétend qu'il y a des ames, naturellement bien formées, qui essuient sans murmurer les rigueurs du destin, comme il en est d'autres si raboteuses & si mal tournées, que, pourvu que le destin les heurte, ou même sans aucun choc du destin, elles roulent vers le crime par un mouvement volontaire. C'est un certain travers naturel qui en est la cause. Or, si la fatalité est le principe des ames bien ou mal conditionnées, on peut & on doit attribuer au destin tous les crimes que les hommes commettent. La conséquence qu'on tire de là est effrayante. Puisqu'on reconnoît une Providence divine, il faut qu'on regarde Dieu comme la cause de tous les crimes. Suivant ce systême de Chrysippe, Dieu est donc l'auteur du mal.

L'étude du destin le conduisit à celle de la Providence. La transition étoit assez naturelle. Il voulut savoir si la Providence, qui a fait le monde & le genre humain, a fait aussi les maladies auxquelles les hommes sont sujets ; & il composa un livre entier pour résoudre ce problême.

Sa solution est ingénieuse. Il prétend que le dessein principal de la nature n'a

pas été de nous rendre maladifs : cela ne conviendroit pas à la cause de tous les biens ; mais elle ne put produire les meilleures choses sans qu'il en résultât quelques inconvénients. Ces inconvénients se sont rencontrés à la suite de son ouvrage, & n'existent que comme des conséquences.

Par exemple, pour la formation du corps humain, la plus fine idée & l'utilité même de l'ouvrage demandoient que la tête fût composée d'un tissu d'ossements minces & déliés ; mais en la composant de cette maniere, elle devoit avoir l'incommodité de ne point résister aux coups. Ainsi, en préparant la santé, la nature a ouvert la source des maladies. Il en est de même de la vertu. L'action directe de la vertu qui l'a fait naître a produit par contre-coup l'engeance des vices.

Il faut avouer que cette explication est belle, & qu'elle donne une idée très avantageuse du génie de notre Philosophe. Sa dispute avec *Diodore*, de la secte de *Megare*, sur les choses possibles & les choses impossibles, doit encore confirmer cette idée.

Il s'agissoit de savoir dans cette dis-

pute ſi parmi les choſes qui n'ont jamais été, & qui ne ſeront jamais, il y en a de poſſibles; ou ſi tout ce qui n'eſt point, tout ce qui n'a jamais été, tout ce qui ne ſera jamais, eſt impoſſible. Voilà ſans doute le ſujet le plus métaphyſique peut être qu'on ait jamais examiné. *Diodore* prit la négative ſur la premiere de ces deux queſtions, & l'affirmative ſur la ſeconde. CHRYSIPPE fut d'un avis contraire. Il ſoutint que tout ce qui n'arrive pas eſt impoſſible, & qu'il n'y a de poſſible que ce qui ſe fait actuellement.

Pour éclaircir cette matiere, ce Philoſophe publia un ouvrage ſous ce titre: *De l'arrangement des parties du diſcours*, dans lequel il traita des propoſitions vraies & fauſſes, poſſibles & impoſſibles, contingentes, ambiguës, &c. Il y ſoutint que les choſes paſſées étoient néceſſairement véritables, & mit au nombre des événements poſſibles la réſurrection des hommes & leur rétabliſſement au même état où ils étoient pendant leur vie. Mais toute ſa doctrine à cet égard eſt ſi obſcure & ſi minutieuſe, qu'elle ne mérite aucune attention.

Non ſeulement ſes idées étoient con-

fuſes, ſa diction étoit encore plus embarraſſée. Quoiqu'il fût grand Dialecticien, il écrivoit très mal. La conſtruction de ſes phraſes étoit preſque toujours vicieuſe. A force de s'appliquer aux ſubtilités de la Dialectique, il étoit encore devenu chicaneur, pointilleux, & il embrouilloit par ſes ſophiſmes les theſes même qu'il ſoutenoit le plus chaudement.

Cependant CHRYSIPPE étoit conſidéré comme la colonne du Portique, ce qui ne faiſoit pas plaiſir aux Stoïciens; car, ſi on leur faiſoit honneur des belles productions de ce Philoſophe, on mettoit auſſi ſur leur compte ſes propres erreurs, & les Stoïciens trouvoient qu'ils ne gagnoient pas à ce marché. Ces erreurs étoient en effet fort grandes. On ne peut lire ſans horreur, dit *Bayle*, ce qu'il a enſeigné touchant la mortalité des Dieux. Il prétend qu'excepté Jupiter, tous les Dieux périront dans l'incendie du monde. Ils ſeront réſolus par le feu & fondus en ſoi comme s'ils étoient de cire ou d'étain, ainſi que s'exprime *Plutarque*, en rendant compte du ſyſtême de notre Philoſophe. « Après l'embraſe-
» ment, Jupiter ſe retirera avec la Provi-

» dence, & demeureront tous deux en » la ſubſtance de l'èther ». C'eſt encore une expreſſion de *Plutarque*.

Bayle remarque avec raiſon que tout cela ſe contredit. Premierement, il y a là, dit-il, une ſéparation de l'ame & du corps, & par conſéquent une mort. En ſecond lieu, CHRYSIPPE ſuppoſe que Dieu eſt l'ame du monde, & il veut que lorſque le monde ſera brûlé, Jupiter ſe retire dans un autre lieu.

Quoique le ſavant Critique que je viens de citer, ſoutienne que ce ſentiment ſur la mortalité faſſe horreur, ce n'eſt pas ce que notre Philoſophe a fait de plus répréhenſible. Je trouve encore plus blâmable ſon livre ſur les amours de Jupiter & de Junon, qui eſt ſi rempli d'obſcénités, qu'il révolta tout le monde. Il eſt vrai que l'Auteur couvre ſes expreſſions avec le voile de l'allégorie; mais cela ne ſauroit le juſtifier. Il enſeignoit encore qu'on pouvoit commettre inceſte, les peres avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs ſœurs, & qu'il falloit manger les cadavres; doctrine abominable qui tendroit à une diſſolution générale, & dont les conſéquences ſont terribles.

C'eſt dans ſon livre de la *République* & dans celui du *Droit*, qu'il a prêché ces deux doctrines. Elles y ſont ſans doute auſſi légerement ſoutenues qu'imprudemment avancées ; car CHRYSIPPE verſoit volontiers ſur le papier tout ce qui lui venoit dans l'eſprit, & ne s'embarraſſoit pas ſi toutes ſes penſées étoient juſtes ; auſſi a-t-il compoſé ſept cents cinquante-cinq volumes ſur toutes ſortes de matieres, & ſouvent ſur la même matiere. Il employoit tout ce qui lui tomboit ſous la main, alléguoit une infinité de témoignages, & ne ſe mettoit point en peine de corriger ſon travail. Il ne vouloit qu'écrire : c'étoit en lui une paſſion qui l'engagea à citer beaucoup, à ſe répéter & à ſe contredire. Tantôt il ſe copioit lui-même, tantôt il ſe réfutoit.

Il n'y a aucun de ſes ouvrages qui ſoit parvenu juſqu'à nous : il ne nous en reſte que les titres que *Diogene de Laërce* nous a conſervés. Cet Hiſtorien dit que ces ouvrages étoient fort célebres dans leur tems : cela peut être ; mais ils ne devoient pas être fort eſtimés. On a vu ci-devant ce qu'ils contiennent de meilleur : voici encore un trait qui eſt digne d'attention.

Dans un livre qu'il a composé sur les biens & l'abondance, il examine comment & pourquoi le sage doit chercher son profit; & de son examen il conclut que si c'est pour la vie même, il est indifférent de quelle maniere il vive: si c'est pour la volupté, il n'importe pas qu'il en jouisse, ou non; & que si c'est pour la vertu, elle lui suffit seule pour le rendre heureux.

Il blâme ensuite les gains que l'on fait, soit en recevant des présents de la main des Princes, parcequ'ils obligent à ramper devant eux, soit en obtenant des bienfaits de ses amis, parcequ'ils changent l'amitié en commerce d'intérêt, soit en recueillant les fruits de la sagesse, parcequ'elle devient mercenaire.

Diogene de Laërce dit qu'on se récria dans le tems sur tous ces points, & je ne vois pas en quoi ils sont répréhensibles. Chrysippe pensoit avec raison que sa doctrine étoit saine; aussi la réduisoit-il fermement en pratique. Premierement, il ne dédia aucun de ses ouvrages à des Princes. En second lieu, il refusa d'aller voir *Ptolomée* qui desiroit de le connoître. Quoiqu'on ait trouvé qu'il y avoit

bien de l'orgueil dans cette conduite, *Bayle* estime qu'elle est très digne d'un Philosophe. Il convient néanmoins que celui qui nous occupe étoit vain & présomptueux. On en a déja vu une marque dans la réponse qu'il fit à son Professeur. Il en est une autre qui est encore plus frappante.

Un particulier lui demanda à qui il pouvoit confier l'éducation de son fils: *A moi*, répondit-il; *car, si je savois que quelqu'un me surpassât en science, j'irois à l'instant étudier sous lui la Philosophie.* Cela n'empêche pas qu'il n'eût beaucoup de vénération pour ses Maîtres: c'est ce qu'il faisoit connoître dans toutes les occasions. Un jour un Dialecticien voulant obséder *Cleanthe* en lui proposant des sophismes, notre Philosophe lui imposa silence. *Cessez*, lui dit-il, *de détourner ce vieillard de choses importantes, & gardez vos raisonnements pour nous qui sommes plus jeunes.*

Chrysippe avoit un grand avantage dans la dispute: c'étoit de raisonner de sang froid, d'écouter paisiblement ce qu'on lui disoit, & de répondre avec beaucoup de tranquillité. Il trouvoit aussi fort mauvais qu'on s'échauffât en

difputant, & il dit à un homme qui lui parloit avec chaleur : *Ah ! frere, je vois que ton vifage fe trouble. Quitte promptement cette fureur, & donne-toi le tems de penfer raifonnablement.* Il prêchoit d'exemple affurément ; mais je ne fais fi fon flegme étoit plus propre à calmer un efprit ardent, prompt à s'enflammer, qu'à l'irriter. Ses fophifmes étoient encore bien capables de produire cet effet. Ce font des chofes fi ridicules, qu'on ne l'en croiroit pas l'auteur, fi *Diogene de Laërce* ne nous l'affuroit. C'eft ainfi que cet Hiftorien les rapporte :

« Celui qui communique les myfteres
» à des gens qui ne font pas initiés, eft
» un impie. Or celui qui préfide aux
» myfteres les communique à des per-
» fonnes non initiées : donc celui qui
» préfide aux myfteres eft un impie. Ce
» qui n'eft pas dans la ville n'eft pas
» dans la maifon. Or il n'y a point de
» puits dans la ville : donc il n'y en a
» pas dans la maifon. S'il y a quelque
» part une tête, vous ne l'avez point.
» Or il y a quelque part une tête que
» vous n'avez point : donc vous n'avez
» point de tête. Si quelqu'un eft à Me-

» gare, il n'eſt point à Athenes. Or
» l'homme eſt à Megare : donc il n'y a
» point d'homme à Athenes ; & au con-
» traire s'il eſt à Athenes, il n'eſt point
» à Megare. Si vous dites quelque cho-
» ſe, cela vous paſſe par la bouche. Or
» vous parlez d'un chariot : donc un
» chariot vous paſſe par la bouche,
» &c. ».

J'ai de la peine à croire que CHRYSIPPE ait propoſé ſérieuſement ces ſophiſmes. C'étoient ſans doute des arguments qu'il faiſoit à ſes écoliers pour les éprouver ou pour les exercer, car ce Philoſophe ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à l'inſtruction du public. Il entroit même dans les plus petits détails à cet égard, & il s'abaiſſoit juſqu'aux plus petits préceptes de l'éducation des enfants.

Il vouloit qu'entre les nourrices on choisît les plus ſages : il leur preſcrivoit une certaine maniere de chanter pour amuſer les enfants avec fruit. *Athenée* dit qu'il en avoit compoſé quelques unes pour ſervir de modele à celles qu'on pourroit faire dans la ſuite. Il auroit encore deſiré que ces nourrices fuſſent des femmes ſavantes, parcequ'il les

chargeoit du ſoin d'élever les enfants & de les inſtruire dès l'âge de trois ans.

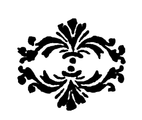
Tout ceci eſt une preuve du bon cœur de ce Philoſophe : auſſi l'a-t-on beaucoup loué de ce côté-là. Sa vie étoit d'ailleurs irréprochable & ſes mœurs très pures. Il n'avoit pour tout domeſtique qu'une vieille ſervante. *Bayle* dit que c'eſt une preuve de ſa chaſteté & de ſa frugalité. Il n'étoit pas pour cela ennemi de la bonne chere : il aimoit un peu le vin ; & lorſqu'il en avoit pris plus que de coutume, il remuoit les jambes: ce qui faiſoit dire à ſa ſervante qu'il n'y avoit que ſes jambes qui fuſſent ivres.

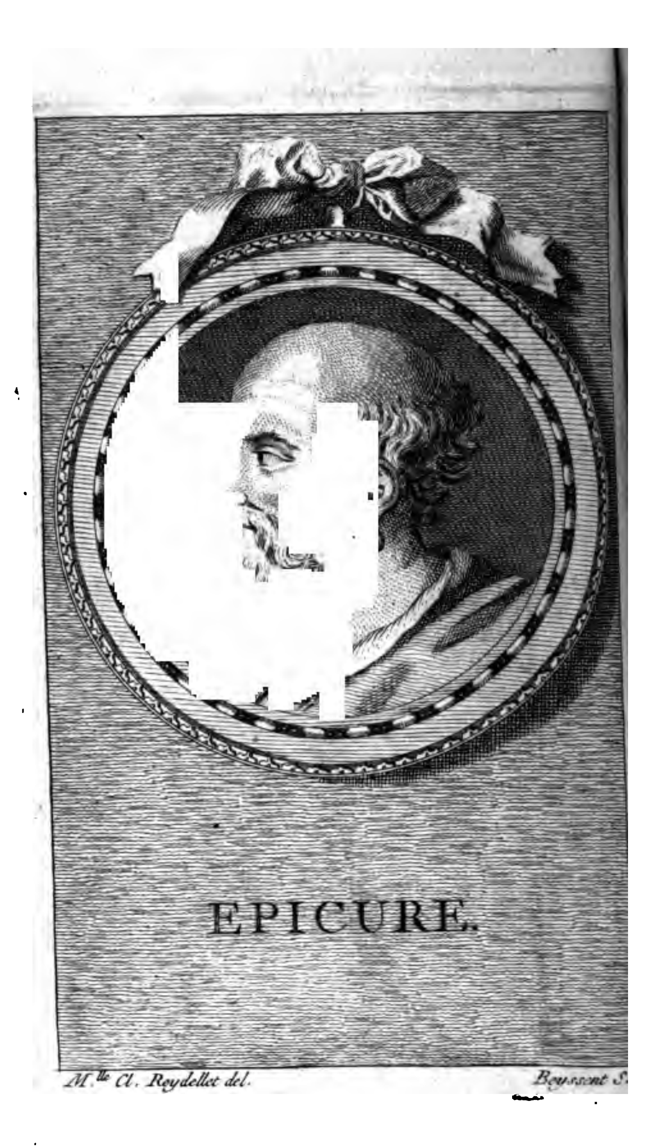
Quelques Auteurs ont publié qu'il prenoit de l'ellébore pour augmenter les forces de ſon eſprit. Il eſt du moins certain qu'il ſacrifioit les plaiſirs du corps à ceux de l'ame. Il étoit ſans ceſſe occupé à écrire, & ſa ſervante nous a appris qu'il écrivoit ordinairement cinq cents lignes par jour.

Il parvint ainſi à la fin de ſa carriere. Il la termina ſingulierement, ſi l'on en croit *Diogene de Laërce*. Ayant vu un âne manger des figues, il dit à ſa ſervante de lui donner du vin pur à boire, & là-deſſus il éclata ſi fort de rire, qu'il

en rendit l'esprit. Cela n'est pas croyable. Aussi cet Historien rapporte-t-il une autre cause de sa mort. Il dit que CHRYSIPPE ayant été invité par ses écoliers à un sacrifice, but du vin doux pur, ce qui lui procura un vertige dont il mourut.

De quelque maniere qu'il ait terminé ses jours, il est presque certain qu'il mourut dans la cent quarante-troisieme olympiade, âgé de soixante & treize ans. Les Athéniens se firent un mérite de lui rendre les derniers devoirs avec pompe. Ils l'enterrerent parmi les plus illustres de leurs citoyens, & éleverent un mausolée sur sa tombe. Enfin ils érigerent sa statue dans la place Céramique, suivant *Diogene de Laërce*, & selon *Pausanias*, dans le college qui portoit le nom de *Ptolomée*, son fondateur.




EPICURE.
M.lle Cl. Roydellet del.
Boyssent S.

*EPICURE**.

LA morale de *Chrysippe*, ainsi que celle des Stoïciens, donnoit à la sagesse l'aspect le plus triste & le plus rebutant. Persuadé que la Philosophie ne doit point étouffer les penchants naturels à l'homme, mais les diriger pour son plus grand avantage, le Philosophe qui va nous occuper, crut que la véritable sagesse n'est point incompatible avec l'amour des plaisirs; parceque cet amour est, selon lui, un appétit inné, tellement que l'enfant qui vient de naître & la bête brute se portent par le seul instinct de la nature à la recherche du plaisir. Ainsi ce Philosophe enseigna la sagesse sous le nom séduisant de la volupté, mot qui exprime l'amour du plaisir.

Il s'appelloit EPICURE. Il naquit à Athenes dans le bourg de Gargette, la cent neuvieme olympiade, ou trois cents trente-six ans avant *Jesus-Christ*.

* *De vitâ & moribus Epicuri*, *Auct.* Du Rondel. *La Morale d'*Epicure, *avec des reflexions* (par M. *Descoutures*). *Diction. de Bayle*, art. *Epicure*. *La Morale d'*Epicure *tirée de ses propres écrits*, *par M.* l'Abbé *Batteux*, &c. &c.

Son pere *Neocles* & sa mere *Cherestrate* ayant été du nombre des habitants de l'Attique que les Athéniens envoyerent dans l'île de Samos, emmenerent leur fils dans cette île où il passa les années de son enfance.

Aucun Historien n'a parlé de l'état de son pere; mais *Moreri* assure que sa mere étoit d'une famille très noble: il n'y a cependant pas lieu de le croire, car on sait que *Cherestrate* faisoit le métier d'exorciste. Elle alloit dire certaines prieres dans les maisons désertes, afin de les purifier. Son fils étoit de moitié dans cet acte de piété superstitieuse. Il le pratiqua jusqu'à l'âge de dix ans. Parvenu à cet âge, il voulut apprendre la Grammaire; mais son Maître lui ayant fait lire la théogonie d'*Hesiode*, & n'ayant pu lui expliquer ce que c'est que le chaos, il se dégoûta de ses instructions. Il ne découvrit pas dans l'île de Samos de Maître plus habile: il savoit que ce n'étoit qu'à Athenes qu'on trouvoit des hommes véritablement savants; & le desir qu'il avoit de s'instruire lui fit surmonter tous les obstacles qui se présentoient naturellement à un jeune homme sans biens, dans le dessein qu'il avoit d'en faire le voyage.

Il partit donc pour Athenes ſans dire adieu à perſonne. Il y arriva dans le tems que *Xenocrate* enſeignoit la Philoſophie dans l'Académie. Il profita de ſes leçons tant que les fonds qu'il avoit apportés lui fournirent de quoi ſubſiſter; mais ayant à la fin manqué du néceſſaire, il ſe fit Maître d'école. Ce fut une foible reſſource : auſſi fut-il contraint de retourner chez ſes parents.

Il prit le chemin de Colophon où étoit ſon pere. Il avoit alors vingt-trois ans. Il continua à cultiver la Philoſophie, & à inſpirer à tout le monde le goût de ſon étude. Il aſſembla ainſi quelques écoliers avec leſquels il parcourut différents endroits d'Athenes. Il viſita toutes les écoles, entendit tous les Maîtres; & peu ſatisfait de ce qu'on avoit voulu lui apprendre, il réſolut d'enſeigner aux hommes une doctrine plus ſolide & plus inſtructive.

Il fit un plan qu'il préſenta comme neuf, & qu'il prétendit avoir exécuté ſeul & de ſon propre fonds, ſans aucun emprunt. Il étoit croyable; car, ſuivant l'expreſſion de l'Orateur Romain, c'étoit un homme mal logé qui ſe vantoit

d'avoir bâti sa maison lui-même sans le secours d'aucun Architecte.

Cette nouveauté qu'il annonça lui procura des auditeurs. Il ouvrit d'abord son école à Mitylene, puis à Lampsaque, & cinq ans après à Athenes. Tout le monde remarqua qu'il avoit plusieurs avantages sur les autres Philosophes. Il paroissoit d'un caractere franc, ingénu, plus occupé du bien des autres que du sien propre. Il sembloit, dit M. l'Abbé *Batteux*, proposer ses idées sans art & sans détour, se déclarant hautement contre les prestiges de l'Eloquence & les finesses de la Dialectique, affectant d'attaquer en plein jour sans casque ni bouclier, avec une sorte de confiance qui en donnoit à ceux qui l'écoutoient.

Avec ce caractere & ces talents, EPICURE ne devoit point manquer d'écoliers. Il les assembla dans un beau & spacieux jardin situé aux portes d'Athenes : sans doute qu'il lui échut quelque riche succession qui le mit en état d'acheter ce jardin; car ce n'est point en cultivant la Philosophie, & même en l'enseignant comme il le faisoit, qu'on amasse des richesses.

Quoi qu'il en soit, il s'enferma dans

ce jardin avec ses amis, & y ouvrit une des plus célebres écoles qui ait fleuri dans l'antiquité. Il emprunta de *Democrite* son systême des atomes, & d'*Aristippe* sa doctrine sur la volupté; & en remaniant les principes de ces deux Philosophes, il forma une nouvelle philosophie qui fut suivie & adoptée avec la plus grande chaleur. La maniere dont il s'y prit pour l'accréditer, ne contribua pas peu à cette adoption.

Il écrivit d'abord ces mots sur la porte du jardin: *Hospes, hîc benè manebis: hic summum bonum voluptas est.* Il crut avec raison que cette inscription qui annonçoit la volupté comme le souverain bien, attireroit l'attention des hommes, & que l'agrément de ses jardins, joint à une idée de vertu, retiendroit chez lui une partie de ces auditeurs nombreux qui remplissoient chaque jour l'Académie, le Portique & le Lycée.

Il ne fut pas frustré de son attente. On vint à lui de toutes les parties de l'Asie & de la Grece, & même de l'Egypte. La ville de Lampsaque où il avoit professé, lui envoya aussi beaucoup d'écoliers.

Ses disciples vivoient en commun, & chacun contribuoit volontairement aux

besoins des autres quand cela étoit nécessaire. On s'entr'aidoit avec la plus grande honnêteté, & on ne vit jamais une plus belle union. *Bayle* la trouve d'autant plus admirable, que ces gens-là établissoient pour derniere fin leur propre satisfaction. Les paroles de ce docte Critique sont trop remarquables pour ne pas les rapporter ici.

« Qu'on nous vienne dire après cela, » dit il, que des gens qui nient la Pro- » vidence, & qui établissent pour der- » niere fin leur propre satisfaction, ne » sont nullement capables de vivre en » société; que ce sont nécessairement » des traîtres, des fourbes, des empoi- » sonneurs, des voleurs, &c. Toutes » ces belles doctrines ne sont-elles pas » confondues par cet exemple? Une » vérité de fait... ne renverse-t elle » pas cent volumes de raisonnements » spéculatifs? Voici la secte d'EPICURE, » dont la morale pratique sur les de- » voirs de l'amitié ne s'est nullement » démentie pendant quelques siecles; » & nous allons voir qu'au lieu que les » sectes les plus dévotes étoient rem- » plies de querelles & de partialités, » celle d'EPICURE jouissoit d'une paix

» profonde. On y ſuivoit ſans conteſta-
» tions, ſans contradictions la doctrine
» du Fondateur ».

Cette doctrine étoit conçue en maximes que ſes diſciples trouvoient ſi belles, qu'ils les regardoient comme des Oracles deſcendus du ciel. Il les apprenoient par cœur, & les avoient ſans ceſſe à la bouche. Voici les plus importantes.

I. L'Etre qui eſt heureux & immortel, n'a lui-même aucune peine, ni n'en cauſe à qui que ce ſoit.

II. La mort ne nous fait rien. Ce qui eſt décompoſé ne ſent point, & ce qui ne ſent point ne nous fait rien.

III. La premiere volupté exclut tous les maux. Par-tout où il y a volupté, il n'y a ni douleur ni triſteſſe.

IV. Aucune douleur du corps ne dure ſans quelque interruption. Si elle eſt au plus haut degré, elle finit bientôt; ſi elle dure pluſieurs jours, elle a des moments de repos (1).

V. On ne peut être heureux qu'en

(1) *Ciceron* a fort bien rendu cette penſée en peu de mots: *Doloris medicamenta Epicurea; ſi gravis, brevis; ſi longus, levis*. *De Fin*. Cap. 29.

ſuivant la prudence, l'honnêteté & la juſtice. Et celui-là eſt néceſſairement malheureux qui n'eſt ni prudent, ni honnête, ni juſte.

VI. Le pouvoir ſuprême qui nous procure un moyen de ſureté de plus, eſt toujours un bien ; car l'état naturel de l'homme eſt un état de guerre.

VII. Nulle volupté n'eſt un mal par elle-même ; mais il y a tel objet qui procurant des plaiſirs, procure de plus grandes douleurs.

VIII. Si toutes les eſpeces de volupté étoient ſans ſuites fâcheuſes, on pourroit ſe livrer à toutes ſans choix.

IX. Si nous n'avions point de crainte à la vue de ce qui ſe paſſe dans le ciel, ni d'inquiétude ſur la mort, & que nous connuſſions les limites du beſoin & de la douleur, la Philoſophie ſeroit abſolument inutile.

X. On ne peut ſe délivrer des craintes qu'inſpirent les fables du vulgaire, que par l'étude de la nature : ſans cette étude point de plaiſirs purs.

XI. La tranquillité qu'on peut ſe procurer par le moyen des hommes, ne va que juſqu'à un certain point ; mais il eſt un art de s'en procurer une parfaite à

ſoi-même, c'eſt de ſimplifier ſes beſoins, de ſe détacher de beaucoup de choſes & de ſe contenter de peu.

XII. Le ſage laiſſe peu de choſes au pouvoir de la fortune. La raiſon & la prudence ont toujours gouverné & gouvernent ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la vie.

XIII. L'homme juſte eſt le plus tranquille de tous les hommes : l'injuſte l'eſt le moins.

Toutes ces maximes peuvent ſe réduire à ces trois points: 1°. à ne pas craindre les Dieux ; 2°. à ne pas craindre la mort; 3°. à être exempt de douleur : c'eſt là, ſelon EPICURE, toute la ſageſſe & la félicité humaine.

Plutarque eſtime que cette morale ravale la condition des hommes au-deſſous de celle des bêtes ; car les bêtes ont, dit-il, ces trois avantages d'une maniere plus parfaite que le ſage de notre Philoſophe. Auſſi fut-elle regardée comme impie par toutes les perſonnes qui n'étoient point de ſa ſecte.

Cependant EPICURE honoroit les Dieux à cauſe de l'excellence de leur nature, quoiqu'il n'en attendît aucun bien & qu'il n'en craignît aucun mal. Il

leur rendoit un culte qui n'étoit point mercenaire : il n'y confidéroit point fon propre intérêt ; mais il n'agiffoit que felon les idées de la raifon qui demande que l'on refpecte & que l'on honore tout ce qui eft grand. On le voyoit régulierement dans les temples, & toujours en pofture de fuppliant. Un jour un certain Philofophe nommé *Dioclès* l'ayant apperçu, s'écria à haute voix : « Quel » fpectacle, ô Jupiter ! Quelle fête pour » moi ! Je ne connus jamais mieux ta » grandeur que depuis que je vois EPI» CURE dans ton temple & à tes ge» noux ».

EPICURE n'en étoit pas pour cela plus dévot. Comme il rapportoit tout à l'union qui doit régner entre les hommes, il recommandoit fans ceffe de fe prêter aux cérémonies publiques & aux actes impofants de la religion, quand même on n'auroit point de foi. Ces cérémonies fervent, difoit il, à entretenir la paix & la douceur parmi les concitoyens : elles les engagent à fe tolérer mutuellement, en les mettant à l'uniffon par les rites de la religion. C'étoit un de fes principes le plus chéri, qu'en matiere d'opinions il faut toujours fuivre les plus douces &

les plus modérées, celles qui tendent à concilier les esprits & à entretenir le repos de la société. Et ce fut le principe dont il se servit pour conserver ce bel accord qui régnoit parmi ses disciples. Aussi son école ne se divisa jamais.

Il y eut pourtant un transfuge nommé *Timocrate* qui chercha à décrier cette école. On ne sait point quelle raison il eut d'en sortir. Seulement on nous apprend que c'étoit un esprit brouillon qui ne pouvoit vivre avec personne. Cet homme, ou pour se venger de quelque injure, ou pour faire accroire que ce n'étoit point par inconstance qu'il avoit abandonné EPICURE, blâma tout haut sa maniere de vivre.

Il publia qu'on faisoit des assemblées nocturnes dans son jardin, & qu'il n'avoit pu s'en échapper qu'avec de grandes difficultés. Il comparoit ces assemblées aux sabbats des sorciers. Comme il y avoit dans ce jardin des femmes qui, aimant la Philosophie, s'étoient mises au nombre des disciples de notre Philosophe, il assura que son école étoit un lieu de débauche. Il désignoit sur-tout une courtisanne nommée *Leontium*, qui étoit parmi ces femmes, laquelle faisoit

plaisir de son corps à toute la bande; pour me servir de l'expression de *Bayle.* Il ne se contenta pas de répandre ces calomnies dans la conversation, il les inséra dans des livres; & ce qu'il y eut de plus infame, il forgea des lettres lascives qu'il publia sous le nom d'EPICURE.

Peu satisfait de le traiter d'impudique, *Timocrate* le fit passer encore pour un goinfre, pour un ivrogne, que les excès de la débauche faisoient vomir deux fois par jour.

Notre Philosophe n'épargna pas ce déserteur de sa secte. Il écrivit contre lui, & le traita fort durement; mais il avoit des ennemis. Il les devoit à son ton impérieux & au mépris qu'il faisoit de la plupart des Philosophes *.

Timocrate trouva donc des défenseurs. On se réunit en foule pour soutenir ses calomnies. On forma une attaque formidable contre sa personne, dans laquelle on employa toute la malignité &

* Voici comment il parloit des Philosophes. Il donnoit à *Protagoras* le nom de *Porteur de mannequins*, celui de *Scribe* & de *Maître d'école* à *Democrite*. Il traitoit *Heraclite* d'ivrogne, & il vouloit qu'*on donnât du foin à* Socrate *au lieu de pain, parcequ'il faisoit profession de ne rien savoir.*

la mauvaiſe foi dont on puiſſe faire uſage pour noircir quelqu'un. Un livre que notre Philoſophe publia ſervit de prétexte à leur méchanceté.

Ce livre eſt intitulé *Le Feſtin*. L'Auteur examinoit cette queſtion : Quel eſt le tems le plus propre à approcher d'une femme ? Ses cenſeurs ſe récrierent ſur l'indécence de cette queſtion. Propoſer, dirent-ils, s'il vaut mieux avoir affaire aux femmes avant ou après le ſoupé, c'eſt s'annoncer pour un homme très incontinent. Ce raiſonnement eſt ſi faux, que je doute que ces gens-là cruſſent ce qu'ils diſoient. Mais de quoi n'eſt pas capable un ennemi qui eſt aveuglé par la paſſion qu'il a de nuire ? Cependant tous leurs efforts produiſirent peu d'effet.

Un Médecin, nommé *Zopirus*, juſtifia amplement EPICURE, tant ſur le fond que ſur la forme de cette cenſure. Pourquoi ſeroit-il mal-ſéant à un Philoſophe de s'enquérir du tems le plus propre & le plus commode pour coucher avec une femme ? Pourquoi ſeroit-il déshonnête d'en deviſer dans un feſtin ? Ce ſont les demandes que *Zopirus* faiſoit aux cenſeurs d'EPICURE, & auxquelles on ne répondit point.

Assurément rien n'étoit plus injuste que le reproche d'incontinence que l'on faisoit à ce Philosophe. Non seulement ses maximes & ses conseils étoient extrêmement sages, mais il prêchoit tellement d'exemple, que *Chrysippe*, son perpétuel antagoniste, pour lui enlever le mérite de la chasteté, disoit qu'il n'avoit point de tempérament.

A l'égard de l'accusation de goinfrerie, elle est si contraire à la vérité, que *Seneque* même qui, en qualité de Stoïcien, n'étoit certainement pas son ami, convient qu'on faisoit très mauvaise chere dans son jardin. Peu s'en falloit, ajoute ce disciple de *Zenon*, que ses hôtes ne vécussent de pain & d'eau. Ce n'étoit pas seulement par goût qu'EPICURE & ses disciples se nourrissoient mal, mais encore par principe. L'habitude de la frugalité, disoient-ils, donne une santé vigoureuse & de l'agilité pour toutes les fonctions de la vie : elle nous fait mieux goûter les repas voluptueux, parcequ'ils sont rares, & nous met en état de mépriser les coups de la fortune. C'est la morale qu'il préconise sans cesse dans ses ouvrages.

Auſſi un Pere de l'Egliſe (2) ne peut aſſez s'étonner de ce qu'un Philoſophe qui paſſoit pour voluptueux, ait vécu ſi frugalement. « N'eſt-ce pas une choſe » digne d'admiration, dit ce Pere, qu'E- » PICURE qu'on regarde comme le maî- » tre de la volupté, ne diſe autre choſe » dans ſes livres, ſinon qu'il ne faut » pour ſubſiſter agréablement que des » herbes, des fruits & une ſimple nour- » riture; que la recherche de la délica- » teſſe des viandes donne plus de peine » qu'elle n'apporte de plaiſir au goût; » que de l'eau & du pain ſuffiſent au » corps, & que l'excès n'eſt point né- » ceſſaire pour ſa conſervation: c'eſt » ſeulement pour le plaiſir d'être vicieux » qu'on s'y abandonne. Le boire & le » manger doivent ſervir pour appaiſer » la faim & éteindre la ſoif, & non pas » pour flatter notre intempérance. Ceux » qui vivent parmi le luxe des feſtins, » cherchent enſuite des plaiſirs crimi- » nels; mais ceux qui vivent ſobrement » ne cherchent point chez eux les deſirs » de la concupiſcence; & d'ailleurs la » ſageſſe qui n'eſt que l'ouvrage du tra-

(2) *Sanctus Hieronymus, adversùs Jovinianum.*

» vail, ne s'acquiert point dans le genre
» voluptueux de vie : la nature eſt con-
» tente de peu de choſe : une nourri-
» ture commune a garantit de la faim, &
» un ſimple habit la défend des rigueurs
» du froid » (3).

Ainſi parloit EPICURE, & l'on ne peut pas dire que c'étoit là le langage d'un libertin & d'un voluptueux. On ne dira pas non plus que ces ſentiments ne ſoient pas à lui, & qu'il les a pris ailleurs ; car c'eſt une choſe remarquable que, quoiqu'il ait compoſé trois cents volumes, il a preſque tout tiré ce qu'il a écrit de ſon propre fonds, ſans citer perſonne, ſans rien emprunter de perſonne.

On a regardé pendant long-tems cette maniere de compoſer comme un effort de génie : *Bayle* a même examiné avec ſa ſagacité ordinaire s'il eſt plus difficile de faire un ouvrage ſans citations, que de s'appuyer ſur les découvertes des autres ou de s'en ſervir ; & il a prouvé qu'il y a de plus grands Auteurs, des génies plus ſublimes dans la claſſe des citateurs, que dans celle des Auteurs qui

---

(3) *Voyez* la préface de la *Morale d'Epicure avec des réflexions* (par M. *Deſcoutures*).

ne citent point. Les exemples ne lui manquent pas.

Parmi le grand nombre d'Auteurs de la premiere classe, il nomme *Menage*, qui est, selon lui, l'un des Auteurs qui feront le plus d'honneur à la France, lequel disoit : « Mademoiselle *de Scuderi* » a fait quatre-vingts volumes qu'elle a » tous tirés de sa tête, & moi j'ai tiré » de côté & d'autre tout ce que j'ai » composé ». Le parallele est frappant. On sait ce que valent les ouvrages de Mademoiselle *de Scuderi* dont on ne parle plus depuis long-tems, & ceux de *Menage* qui seront toujours estimés.

C'est une trop grande présomption, dit *Naudé*, de croire avoir assez d'idées pour intéresser toutes sortes de lecteurs, sans rien emprunter d'autrui (4). Et *Bayle* fortifie cette vérité, en ajoutant que les Auteurs qui n'empruntent rien sont ordinairement moins instruits que ceux qui citent. Une pensée, de quelque endroit qu'elle parte, vaudra toujours mieux qu'une sottise de son crû, n'en déplaise à ceux qui se vantent de trouver plus chez eux & de ne rien tenir

(4) Préface de l'*Apologie des grands Hommes*.

de perſonne. C'eſt une bonne penſée de *La Mothe le Vayer* (5). Enfin *Bayle* ſoutient qu'il n'y a pas moins d'eſprit ni moins d'invention à bien appliquer une penſée que l'on trouve dans un livre, qu'à être le premier auteur de cette penſée (6).

Ce n'eſt donc pas une ſi grande merveille qu'EPICURE ait écrit trois cents volumes, ſans citations ; & bien loin d'être par-là digne d'éloges, je le trouve au contraire très blâmable. Premierement, il a emprunté de *Democrite* ſon ſyſtême de Phyſique ſur les atomes : il a eu donc tort de ne le pas citer. En ſecond lieu, il s'eſt ſervi de la doctrine d'*Ariſtippe* ſur la volupté : il eſt donc coupable de n'en pas convenir. Il n'y a que dans les romans où l'on ſoit diſpenſé de citer, parcequ'un roman eſt un ouvrage tout d'imagination. Mais comment écrire l'Hiſtoire, ſi l'on ne fait pas uſage des mémoires des Ecrivains du tems ? Et que ſera-ce qu'un ouvrage de cette eſpece, ſi les citations manquent ? Il en eſt de même des livres qu'on fait ſur les

(5) *Tome IX*, *page* 341.
(6) *Diction. critiq.* art. *Epicure*, N. D.

ſciences

ſciences, parcequ'il faut ſe ſervir des principes qu'on a déja établis pour en poſer de nouveaux, ou pour détruire ces principes. Dans l'un & l'autre cas, on doit citer les auteurs de ces principes.

La conſéquence qu'on tire de ceci, eſt qu'il eſt ridicule qu'EPICURE ſe ſoit vanté d'avoir écrit ſur la Phyſique, ſur la Botanique, ſur la Médecine, &c. comme il l'a fait, ſans citer aucun Auteur, puiſqu'on avoit écrit ſur ces ſciences avant lui. Auſſi les perſonnes éclairées penſent que s'il a ſupprimé les citations de ſes ouvrages, ce n'eſt pas par cauſe d'ignorance, mais par un motif d'ingratitude ou de dédain pour ſes prédéceſſeurs qu'il n'eſtimoit point du tout. C'eſt ſans doute une grande tache à ſa mémoire que ce mépris qu'il avoit pour les Philoſophes dont il renverſoit la philoſophie, ou qui vouloient renverſer la ſienne.

Il faut regarder cela comme un vice d'Auteur; car du reſte notre Philoſophe étoit doux, complaiſant dans ſa ſociété. C'étoit avec cette douceur & cette complaiſance qu'il avoit gagné le cœur de ſes diſciples, & qu'il avoit conſervé l'union & la paix parmi eux. La doctrine

qu'il leur enſeignoit ne contribuoit pas peu à maintenir cette harmonie. Elle ſervoit à régler leur eſprit pour le même but, à les conduire à la recherche de la vérité par le même chemin, & à calmer la fougue de leurs paſſions par la connoiſſance de la nature. Il les montoit ainſi tous au même ton, & leur formoit, pour ainſi dire, une même ame.

A cette fin il diviſoit ſa Philoſophie en trois parties, ſavoir la Dialectique, la Morale & la Phyſique.

Le premier principe qu'il établiſſoit dans l'art de raiſonner, étoit de ne point employer un mot qui eût beſoin d'être expliqué par un autre. Il recommandoit ſur-tout la clarté, & il s'expliquoit très clairement lui-même. Et pour mettre cela en pratique, il remontoit à l'origine de nos idées, afin d'établir des regles exactes à cet égard.

Toutes les idées, dit-il, naiſſent des ſens. Il y a deux ſortes d'idées. La premiere ſorte provient de l'impreſſion directe que les objets font ſur nos ſens, & la ſeconde eſpece eſt produite par l'analogie avec les impreſſions directes. Ces ſecondes idées ſont l'ouvrage de l'eſprit qui travaille ſur les impreſſions qu'il a reçues.

Après avoir fait ce travail, l'eſprit examine les idées qu'il a & les apprécie: c'eſt ce qu'on appelle juger. Le jugement eſt quelquefois vrai & quelquefois faux. Il eſt vrai, quand il n'eſt pas démenti par les ſenſations évidentes: il eſt faux, quand il n'eſt pas confirmé par les mêmes ſenſations.

Voilà tout le fonds de la logique d'EPICURE: elle ſe réduit à ces quatre regles.

1°. Toute connoiſſance naît des ſenſations, ſoit par impreſſion directe, ſoit par proportion ou par imitation, ou enfin par compoſition.

2°. La connoiſſance eſt l'idée des attributs eſſentiels d'une choſe ou ſa définition, laquelle précede néceſſairement toutes les queſtions qu'on peut faire ſur cette choſe.

3°. La connoiſſance précede tout jugement. C'eſt elle qui nous apprend l'identité, la diverſité, la connexion, &c. des choſes entr'elles.

4°. Ce qui n'eſt pas évident doit être démontré par une notion ou une connoiſſance évidente.

Au reſte, par ſenſations évidentes EPICURE entend celles qui ſe font avec

ces conditions, savoir la distance légitime, la bonne disposition de l'organe, la convenance du milieu, & la persévérance de la même impression.

On a vu ci-devant en quoi consiste la morale de notre Philosophe. C'est que la douleur est le souverain mal, & la volupté le souverain bien. Toute douleur est une affection désagréable du corps. Toute volupté est une affection agréable ou du corps ou de l'ame; mais cette derniere est quelquefois précédée ou suivie de douleurs, & la premiere quelquefois précédée ou suivie de volupté. Il faut donc user de prudence, disoit EPICURE à ses disciples, & se conduire selon ces quatre regles.

1°. Embrassez la volupté qui ne tient à aucune douleur.

2°. Rejettez la douleur qui ne tient à aucune volupté.

3°. Rejettez une volupté qui en empêche une plus grande, ou qui tient à une plus grande douleur.

4°. Embrassez une douleur qui délivre d'une plus grande douleur, ou qui tient à une plus grande volupté (7).

(7) Voyez *la Morale d'Epicure*, par M. l'Abbé *Batteux*, page 100.

A l'égard de la Physique, EPICURE inventa un système qu'il enseignoit dans son école, & il le forma sur celui des atomes, dont *Democrite* avoit déja voulu composer l'Univers. Et voici comment il raisonnoit.

Qu'on imagine, disoit-il, que des atomes de différentes figures aient été répandus dans un vuide immense, on concevra aisémen[illegible]e ces atomes se sont liés les uns a[illegible]s autres, & qu'ils ont pu faire des corps de différentes natures & de diverses qualités. Le monde que nous habitons, & tous les mondes possibles que nous ne connoissons pas, ne sont qu'un assemblage de ces corps. Telle est la maniere dont tout cela a été produit, selon l'exposition qu'en a fait *Diogene de Laërce*.

« Les atomes ont tous une égale vî-
» tesse dans le vuide où ils ne rencon-
» trent aucun obstacle. Les légers ne
» vont pas plus lentement que ceux qui
» ont plus de poids, ni les petits moins
» vîte que les grands, parceque n'y
» ayant rien qui en arrête le cours,
» leur vîtesse est également proportion-
» née, soit que leur direction les porte
» vers le haut, ou qu'elle devienne

» oblique par colliſion, ou qu'elle tende
» vers le but en conſéquence de leur
» propre poids. Car autant qu'un atome
» retient l'autre, autant celui-ci em-
» ploie de mouvement contre lui avec
» une action plus prompte que la pen-
» ſée, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus rien
» qui lui réſiſte, ſoit au-dehors, ſoit
» dans ſon propre poids. D'ailleurs un
» atome n'a pas [illegible] de vélocité que
» l'autre dans le[illegible]poſitions, parce-
» qu'ils ont encore une vîteſſe égale
» relativement aux aſſemblages qu'ils
» forment & dans le moindre tems con-
» tinué. Que s'ils ne ſont pas portés
» dans un même lieu, & qu'ils ſoient
» ſouvent repouſſés, ils ſeront tranſ-
» portés par des tems meſurables, juſ-
» qu'à ce que la continuité de leur tranſ-
» port tombe ſous les ſens » (8).

Ainſi la production du monde, ſa conduite, ſon gouvernement, & la génération des êtres, ne ſont que l'aſſemblage fortuit des atomes, leſquels ont pris de telles liaiſons & de tels mouvements, que les choſes ſe ſont faites de

---

(8) *Les Vies de Diogene de Laërce*, Tome II, page 384 de la derniere traduction.

la maniere que nous le voyons à présent.

Lorsque *Democrite* imagina le monde composé d'atomes, il les anima, parcequ'il ne crut pas que leur assemblage pût former diverses especes d'animaux, diverses manieres de sentiments, diverses combinaisons de pensées ; mais EPICURE ne parle pas de cette ame des atomes, & on ne conçoit pas comment des corps inanimés peuvent former des corps animés. Notre Philosophe pensoit peut-être qu'il étoit absurde de douer les atomes d'une ame : pourtant cela n'est pas plus absurde que de supposer qu'ils existent & qu'ils se meuvent d'eux-mêmes.

Cependant EPICURE prétendoit que l'ame est composée d'atomes ronds & légers, fort différents de ceux du feu ; que la partie raisonnable de l'ame est dispersée dans la poitrine : ce qui est d'autant plus évident, disoit-il, que c'est là que la crainte & la joie se font sentir. Il la considéroit comme un corps très subtil répandu dans un corps organisé & très approchant d'un souffle de flamme, tenant à-la-fois de l'air & du feu. Ce qui prouve, selon EPICURE,

que telle est la nature de l'ame, ce sont ses facultés, ses affections, son agilité, ses pensées, & toutes les propriétés que la mort nous fait perdre.

De cette Physique générale EPICURE descendoit à une Physique particuliere, par laquelle il vouloit expliquer les phénomenes de la nature. Il enseignoit donc que le soleil, la lune, & les autres astres, de même que la terre & la mer, se sont accrus & conformés par les sécrétions & les circonvolutions d'une matiere subtile, semblable à l'air & au feu; que le mouvement des astres provient du mouvement général du ciel même qui les entraîne avec lui; que les retours périodiques du soleil & de la lune sont causés par l'obliquité du ciel, qui avec le tems a pris cette configuration; que les accroissements & les déclins de la lune viennent de ce qu'elle a un côté obscur & qu'elle se meut sur elle-même; que les éclipses du soleil & de la lune sont causées par l'extinction même de la lumiere de ces deux astres, ou par l'opposition de quelque autre corps, tel que le ciel & la terre; que la variation successive dans la longueur des jours & des nuits provient de ce que le soleil va

tantôt plus vite, tantôt plus lentement, selon les lieux qu'il a à traverser, soit au-dessus, soit au dessous de l'horison.

Notre Philosophe expliquoit le tonnerre, en disant qu'il est l'effet des vents qui se roulent dans la cavité des nuages comme dans des tonneaux vuides. Il rendoit raison des éclairs, en supposant que le frottement & le choc des nuages donnent la configuration qui produit le feu, & par conséquent l'éclair. Il vouloit que la foudre fut l'effet des vents emprisonnés qui se roulent violemment, s'enflamment, & brisent la nuée par un feu qui se précipite sur la terre. Enfin il soutenoit que les cometes sont un feu nourri dans certains lieux de l'air pendant un certain tems.

Ce ne sont ici que des conjectures vagues, absolument dénuées de preuves, & qu'il donnoit à la vérité pour telles. Mais une chose qu'il croyoit fermement, c'est qu'il s'échappe sans cesse des images des corps. Chaque corps fournit, suivant EPICURE, une infinité d'images qui en conservent toute l'empreinte, & jusqu'aux moindres traits. Ce sont ces images qui nous rendent les objets sensibles. Nos sens ne sont que

des especes de réservoirs où elles se rendent & où elles introduisent leurs qualités. D'où il suit que ce qui se passe en nous vient d'ailleurs & malgré nous. Les objets que nous voyons sont des images des objets qui entrent dans nos yeux. Le bruit qu'excite un corps sonore entre dans nos oreilles; l'odeur s'insinue dans le nez; la saveur s'applique au palais, &c.

Ce systême, que tous les corps envoient des images ou des especes qui leur ressemblent, fit grand plaisir aux disciples d'Epicure, tellement qu'ils renoncerent en sa faveur aux regles les plus communes de l'Optique. Ils soutinrent même que nos yeux voient les corps tels qu'ils sont; que le soleil & la lune ne sont pas différents de ce qu'ils nous paroissent, & que leur grandeur est précisément égale & conforme à celle de leurs especes ou de leurs images.

Ils croyoient cela plus fermement que leur Maître; car Epicure ne pensoit pas avoir expliqué par ses systêmes aucun phénomene de la nature. Le même phénomene, disoit-il, peut avoir différentes causes, & par conséquent différentes explications également d'accord

avec les idées produites par les ſens. Auſſi ne vouloit-il pas que ſes diſciples fiſſent une étude particuliere de la Phyſique ; & pour les en détourner, il leur parloit ainſi : *Mettez-vous dans l'eſprit qu'on ne doit ſe propoſer l'étude des phénomenes céleſtes, ſoit en général, ſoit en particulier, pour d'autres fins que la paix & la tranquillité de l'eſprit. C'eſt l'objet unique de toutes les parties de la Philoſophie..... Le bonheur de notre vie dépend de l'imperturbabilité de notre ame, & non de diſcours impétueux & d'opinions neuves qui ne portent ſur rien.*

C'eſt là en effet tout le but de ſa philoſophie. Ne négligez rien, écrit-il à *Menecée*, l'un de ſes diſciples, de ce qui peut vous mener à la félicité. Heureux celui qui s'eſt fixé dans cette ſituation tranquille ! Il n'a plus de ſouhaits à faire. Et comme il craignoit que l'étude de la mort ne troublât cette félicité, il donne à *Menecée* des inſtructions qui ſont trop belles pour les paſſer ſous ſilence. Voici comment il parle à ce diſciple.

Faites-vous une habitude de penſer que la mort n'eſt rien à notre égard, puiſque la douleur ou le plaiſir dépend du ſentiment, & qu'elle n'eſt rien que la privation

de ce même sentiment. C'est une belle découverte que celle qui peut convaincre l'esprit que la mort ne nous concerne en aucune maniere : c'est un heureux moyen de passer avec tranquillité cette vie mortelle, sans nous fatiguer de l'incertitude des tems qui la doivent suivre, & sans nous repaître de l'espérance de l'immortalité.

En effet ce n'est point un malheur de vivre à celui qui est une fois persuadé que le moment de sa dissolution n'est accompagné d'aucun mal ; & c'est être ridicule de marquer la crainte que l'on a de la mort, non pas que sa vue, dans l'instant qu'elle nous frappe, donne aucune inquiétude, mais parceque dans l'attente de ses coups l'esprit se laisse accabler par les tristes vapeurs du chagrin. Est-il possible que la présence d'une chose étant incapable d'exciter aucun trouble en nous, nous puissions nous affliger avec tant d'excès par la seule pensée de son approche ?

La mort, encore un coup, qui paroît le plus redoutable de tous les maux, n'est qu'une chimere, parcequ'elle n'est rien tant que la vie subsiste ; & lorsqu'elle arrive, la vie n'est plus. Ainsi elle n'a point d'empire ni sur les vivants ni sur les morts : les uns ne sentent pas encore sa fureur, & les au-

tres, qui n'existent plus, sont à l'abri de ses atteintes.

Malgré ces beaux raisonnements, personne n'a eu, selon *Ciceron*, plus de peur de la mort & des Dieux qu'EPICURE. Elevé dès son enfance dans la frayeur des esprits & des démons contre qui sa mere employoit les rits expiatoires dans les maisons des particuliers, il avoit eu long-tems l'imagination remplie de fantômes hideux. Ce fut pour se délivrer de cette idée pleine de trouble & de terreur, qu'il fit sur la mort toutes les réflexions qu'on vient de voir. Il avoit encore une maxime pour quitter ce monde sans regret, c'étoit de songer à mettre fin à ses jours quand la mesure de la vie est à-peu-près remplie & les facultés presque usées, parcequ'on acquiert par-là une diminution de douleur & un accroissement de gloire. Il mit lui-même cette maxime en pratique.

Il avoit soixante & douze ans, & il souffroit beaucoup de la gravelle. Il étoit d'ailleurs d'une complexion si foible, qu'à peine pouvoit-il porter ses habits, descendre de son lit, voir la lumiere & le feu. Dans cet état de foi-

blesse & d'anéantissement, il crut qu'il étoit tems de terminer sa carriere. Il prit donc jour pour mourir; & le jour arrivé, il écrivit cette lettre à *Hermachus*, l'un de ses disciples.

Je vous écris, Hermachus, *dans cet heureux jour, le dernier de ma vie. Je souffre des entrailles & de la vessie au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Mais j'oppose à mes maux la joie de mon esprit en me rappellant les preuves des importantes vérités que j'ai établies. Je vous recommande les enfants de* Metrodore (9). *C'est un soin digne de l'attachement que vous avez eu dès votre jeunesse pour la Philosophie & pour moi.*

Après avoir écrit cette lettre, il mit ordre à ses affaires. Il fit son testament, par lequel il légua son bien à ses disciples, à condition qu'ils soutiendroient son école, qu'ils auroient soin de son jardin, & qu'ils en laisseroient la jouissance à tous les Philosophes qui adopteroient sa doctrine. Telle fut son occupation derniere. Il se fit descendre dans un

---

(9) Son disciple, & qui les avoit eus de *Leontium* qui vivoit dans le jardin d'EPICURE, & avec laquelle il s'étoit marié.

bain d'eau chaude, demanda un verre de vin pur qu'il but, & expira dans ce bain la seconde année de la cent vingt-septieme olympiade, dans la soixante & douzieme année de son âge.

« C'est ainsi (suivant la juste remar-
» que de M. l'Abbé *Batteux*) qu'un Phi-
» losophe voluptueux, qui ne connois-
» soit de loix que celles du hasard, du
» méchanisme & de l'opinion, devoit
» terminer ses jours dans l'endroit où
» son être cessoit d'être un bien pour
» lui. Il s'est délivré de la vie pour se
» délivrer de la douleur. C'est l'exemple
» qu'il a laissé à ses disciples. Reste à
» savoir si la douleur qui fait renoncer
» à la vie ne sera pas assez forte pour
» renoncer à la vertu » (1).

Cette question qui est belle assurément, n'est pas si difficile à résoudre qu'on le croit, & on peut répondre négativement sans craindre de se tromper. En effet un homme bien né redoute moins la mort que l'infamie, parceque la vie sans honneur est un opprobre. Il aimera mieux mourir, même dans les

(1) *Morale d'*Epicure *tirée de ses propres écrits*, page 305.

tourmens, que de commettre un crime, que de se déshonorer par une lâcheté. En un mot un homme vertueux préfere les douleurs du corps aux flétrissures de l'ame ; & il meurt avec joie, pourvu qu'il meure sans tache. La douleur qui fait renoncer à la vie ne sera donc jamais assez forte pour renoncer à la vertu, quand on connoîtra le prix & les avantages inestimables de la vertu.

La mort d'EPICURE fut un deuil public chez les Athéniens : ils lui érigerent des statues. Sa mémoire fut tellement respectée par eux, qu'ils condamnerent à mort un certain *Theotime* pour avoir composé sous son nom des lettres infames adressées à quelques-unes des femmes qui fréquentoient son jardin.

Pline dit qu'on se faisoit gloire d'orner les salles avec ses portraits, de les porter même sur soi ; & il ajoute que le vingtieme de la lune on célébroit des fêtes en l'honneur de ses images (1).

On admira long-tems & l'austérité de sa vie & la pureté de sa morale, & son systême du monde. L'incomparable *Lucrece*, charmé des découvertes que ce Sa-

(1) Plin. *Hist. Nat.* Lib. XXXV. Cap. 2.

vant Grec avoit faites en Philoſophie, en voulut être l'Interprete & le Panégyriſte. A cette fin il entreprit ce Poëme fameux dans lequel il embellit par la douceur de la Poéſie la doctrine ſeche & équivoque d'EPICURE. Il avoit pour ce Philoſophe la plus haute eſtime, & le préféroit à tous les Sages de l'antiquité. Il s'eſt élevé, dit-il dans le troiſieme livre de ſon Poëme, au-deſſus de tous les mortels par l'effort de ſon génie, & a paru parmi les Sages avec le même éclat que répand le ſoleil, dont la lumiere à ſon lever éclipſe inſenſiblement celle des autres aſtres (3).

L'ouvrage immortel de *Lucrece* devoit ſoutenir la gloire d'EPICURE, & mettre ſa mémoire à l'abri de l'inſulte : cependant, malgré les éloges de ce Poëte Philoſophe, malgré ceux que lui donna *Ciceron* dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, il s'éleva un cri contre ſa morale. On publia par-tout que cette morale tendoit à corrompre les mœurs, en faiſant conſiſter la ſageſſe dans l'a-

(3) *Ipſe* EPICURUS . . . .
Qui genus humanum ingenio ſuperavit & omnei
Præſtrinxit ſtellas exortus uti æthereus ſol.

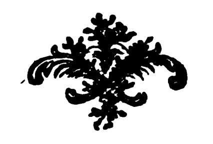
mour de la volupté ; & ce bruit s'accréditant de jour en jour, on perfécuta pendant plusieurs siecles la mémoire & la philosophie d'EPICURE avec le plus grand acharnement. Le nom de ce Philosophe devint même un blasphême.

Cet emportement eut son terme, & il sortit du sein de ses ennemis des apologistes de sa doctrine. A la renaissance des Lettres plusieurs habiles gens parurent qui prirent sa défense. Un Savant nommé *Bonciarius* composa un volume entier pour prouver que de tous les anciens Philosophes, EPICURE est celui qui a le plus approché de la vérité. D'autres Savants s'empresserent à l'envi à le justifier ; mais l'illustre *Gassendi* a rétabli sa gloire, en faisant la plus belle apologie de sa doctrine & de sa morale dans un ouvrage qu'on regarde avec raison comme un chef-d'œuvre (4).

Ce qui avoit révolté les gens de bien contre EPICURE, c'est qu'on croyoit qu'il faisoit consister la sagesse en l'amour de la volupté, & ils comprenoient

(4) Cet ouvrage est intitulé : *De Vitâ, Moribus & Placitis Epicurii.* Voyez *le plan de cet ouvrage* dans le troisieme Volume de l'*Histoire des Philosophes modernes*, histoire de *Gassendi.*

ſous ce nom la jouiſſance des plaiſirs les moins permis ou les plus licencieux. C'étoit à la fois & une groſſiere & une grande injuſtice qu'on commettoit ; car la volupté d'EPICURE eſt une joie pure qui naît de l'obſervation des loix, de celle de ſes devoirs, en un mot de la tranquillité de l'ame. Car toute ſa morale ſe réduit à avoir le corps exempt de douleur & l'ame exempte de trouble, c'eſt-à-dire à ne ſouffrir ni mal phyſique ni mal moral : ce qui conſtitue néceſſairement la félicité de l'homme.







THEOPHRASTE*.

Il semble que rien ne devoit égaler à Athenes la célébrité de l'école d'*Epicure*. On y venoit de toutes les parties du monde, & les personnes de l'un & de l'autre sexe s'empressoient à l'envi à profiter d'une doctrine qui s'annonçoit sous le nom séduisant de la volupté. Mais, quelque considérable que fût le nombre des disciples de ce Philosophe, il étoit encore inférieur à celui qu'avoit rassemblé au Licée le successeur d'*Aristote*. C'est THEOPHRASTE, l'un des plus grands Moralistes de l'antiquité. Il compta dans son école jusqu'à deux mille disciples, & il dut ses succès à la douceur de son éloquence qu'on comparoit à celle du vin de Lesbos, île de Grece où il reçut le jour; car il naquit à Erese, ville de Lesbos, la quatre-

* *Diogene de Laërce*, L. IV. *Aulugellii Noctes Atticæ*, Lib. XIII. Cap. V. *Discours sur Théophraste*, à la tête des *Caracteres de Théophraste*, traduits du grec (par M. *de la Bruyere*). *Historia Philosoph.* Auct. *Thomâ Stanleio*, Part. V. *Jac. Bruckeri Histor. crit. Philosop.* Tom. I. Et ses Ouvrages.

vingt-dixieme olympiade, c'est-à-dire trois cents trente-deux ans avant l'ere chrétienne.

Son pere, nommé *Melante*, y exerçoit le métier de Foulon. Il lui fit faire ses premieres études sous un certain *Leucippe*, son concitoyen, & qui n'est pas connu. Peu content de ses instructions, THEOPHRASTE alla à Athenes. Il fréquenta d'abord avec assez d'assiduité l'Académie de *Platon*; & de là il passa à l'Ecole d'*Aristote*, où il se fixa.

Il fut émerveillé de la profonde science de ce grand homme. De son côté *Aristote* ne tarda pas à le distinguer de ses autres disciples. Notre Philosophe avoit tant de pénétration, qu'il concevoit & expliquoit sans peine ce qu'on lui apprenoit; bien différent d'un de ses collegues, connu sous le nom de *Callistene*, dont la conception étoit fort lente; de sorte qu'*Aristote* disoit de ses deux disciples, ce que *Platon* avoit dit de lui & de *Xenocrate*; savoir, que THEOPHRASTE avoit besoin de bride, & *Callistene* d'éperon.

Ce n'étoit pas seulement par la facilité de son intelligence que notre Philosophe charmoit son nouveau maître: il

l'enchantoit ſur-tout par les charmes de ſon élocution ; auſſi *Ariſtote* changea ſon nom, qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraſte*, qui ſignifie beau parleur. Il jugea dans la ſuite que ce nom ne répondoit pas encore aſſez à la haute eſtime qu'il avoit de la beauté de ſon génie & de ſon langage, & il l'appella THEOPHRASTE, c'eſt-à-dire, un homme dont le langage eſt divin.

Il eſt aſſez ordinaire que la primauté qu'on donne à un écolier, indiſpoſe ſes collegues, parceque tout mérite excluſif humilie ceux qui courent la même carriere. On devoit donc s'attendre que la diſtinction qu'*Ariſtote* faiſoit de THEOPHRASTE, indiſpoſeroit ſes autres diſciples ; mais celui-ci, né doux & obligeant, ſut tempérer l'amertume de cette préférence par les qualités de ſon cœur. Il parloit avantageuſement de tout le monde, & ſavoit faire valoir le mérite des autres, lors même qu'ils l'oublioient, ou qu'ils ſembloient l'ignorer par modeſtie.

Pendant qu'il captivoit ainſi l'amitié de ſes compagnons & l'eſtime de ſon maître, les Prêtres de Cerès ſuſciterent une perſécution à celui-ci, laquelle l'obligea

à se retirer à Chalcis. Il nomma en partant THEOPHRASTE pour son successeur, & lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets.

Ce Philosophe prit donc la direction du Licée, lorsqu'*Aristote* sortit d'Athenes. C'est cequ'assurent presque tous les Historiens de la Philosophie : tel n'est point cependant le sentiment d'*Aulugelle*. Cet Auteur a écrit que les Aristoteliciens, voyant leur maître avancé en âge & d'une santé très foible, le prierent de lui nommer un successeur, & lui désignerent *Menedeme* de Rhodes, & THEOPRASTE.

Aristote répondit à ses disciples qu'il auroit égard à leurs prieres. Comme il estimoit *Menedeme*, il craignoit de le mortifier en se déclarant sans ménagement pour notre Philosophe, qu'il jugeoit plus digne de sa place. Il chercha donc un moyen de lui sauver cette mortification. A cette fin, il feignit que le vin dont il faisoit usage, l'incommodoit. Il demanda des vins de Rhodes & de Lesbos, & après les avoir goutés tous les deux, il dit que chacun dans son genre étoit excellent ; que le premier avoit de la force, mais que celui de

Lesb

Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il lui donnoit la préférence.

M. *de la Bruyere* suspecte un peu ce récit, qui n'est point du tout croyable; car tout le monde sait qu'*Aristote*, après avoir lutté long-tems dans son exil contre les persécutions des Prêtres de Cerès, s'empoisonna. Il ne mourut donc pas à Athenes; & s'il n'y est pas mort, il n'y a pas nommé son successeur dans le tems qu'*Aulugelle* le dit.

Quoi qu'il en soit, notre Philosophe soutint dignement l'Ecole de son prédécesseur. Son zele pour le bien public, ses travaux, son affabilité, sa bienfaisance, yattirerent un concours prodigieux de disciples: mais ses succès, & cette gloire qu'ils lui procuroient, lui susciterent des ennemis.

Un nommé *Sophocle*, qui étoit Préteur, fut jaloux des hommages qu'on rendoit à THEOPHRASTE en particulier, & à tous les Philosophes en général. Extrêmement vain, & glorieux de la place qu'il occupoit, il crut qu'il devoit fixer seul l'attention du Public. Il chercha donc à écarter des gens qui lui enlevoient des honneurs qu'il desiroit qu'on lui rendît: ainsi, sous prétexte d'une

exacte police, & d'empêcher les assemblées, il fit une loi, qui défendoit sur peine de mort à aucun Philosophe d'enseigner publiquement sans une permission expresse du Sénat.

Une loi si odieuse indigna tous les Philosophes : ils fermerent leurs écoles, & sortirent d'Athenes. Cette désertion affligea les honnêtes gens de cette ville, tellement qu'un ami d'*Aristote*, appellé *Philon*, qui faisoit profession d'honorer ceux qui cultivoient les Sciences, composa une apologie des Philosophes retirés. Il les lava dignement de tous les reproches qui servoient de motifs à la loi de *Sophocle*. L'écrit étoit victorieux; cependant, comme il y avoit des personnes en place qui croyoient être intéressées à humilier les Philosophes, un certain *Democharès*, homme accrédité, prit la plume pour justifier cette loi. Il fit un portrait odieux de tous les Philosophes; mais cette satyre outrée les servit, bien loin deleur nuire. L'année suivante *Philon* ayant succédé à *Sophocle*, le Peuple d'Athenes abrogea la loi que celui-ci avoit rendue, le condamna à une amende de cinq cents talents, & rétablit THEOPHRASTE, & les autres Phi-

losophes en la possession de leurs écoles.

Ces hommes estimables reprirent donc leurs exercices avec une nouvelle ardeur. On accourut avec plus d'empressement qu'auparavant aux leçons de THEOPHRASTE ; & le Peuple, témoin de ses heureux succès, conçut pour lui la plus haute estime : il le lui fit connoître dans une occasion qui se présenta bientôt après.

Les ennemis de ce grand homme ne pouvant l'attaquer du côté du savoir, s'aviserent de suspecter sa religion : c'est la derniere ressource des ennemis des Sages. Ils lui susciterent un avanturier, connu sous le nom d'*Agnonide*, qui osa l'accuser d'impiété; mais le Peuple fit taire ce calomniateur, & l'accusant lui-même d'impie, le menaça de le punir.

Il est vrai que la vertu de notre Philosophe étoit aussi connue que son mérite. Non seulement il se rendoit utile aux hommes par ses études, il les servoit encore au dehors lorsque le cas le requéroit. La ville d'Erese, sa patrie, ayant été accablée par des tyrans qui en usurpoient le gouvernement, il se joignit à un citoyen généreux, nommé *Phidias*, & contribua avec lui de ses

biens pour chasser ces tyrans, & rendre la liberté à toute l'île de Lesbos.

Tant de rares qualités lui acquirent & la bienveillance du Peuple & l'estime des Rois. Il fut ami de *Cassandre*, Roi de Macédoine ; & *Ptolomée*, premier Roi d'Egypte, entretint toujours avec lui un commerce d'amitié ; il l'invita même plusieurs fois à venir se délasser à sa Cour : mais il aimoit trop l'étude de la retraite, pour ne pas la préférer à ces plaisirs brillants qu'on goûte dans les palais des Rois. Il étoit d'ailleurs occupé à des compositions savantes, dont il gratifioit le Public à mesure qu'il les finissoit. On admiroit également à Athenes la profondeur & la variété de ses connoissances ; car il écrivoit sur toutes sortes de matieres, sur la Physique, sur la Botanique & sur les animaux : mais ce qui le distinguoit sur-tout d'entre les Sages de son temps, c'étoit son langage, les graces & la pureté de ses discours. Qui est plus doux & plus agréable que THEOPHRASTE, demande l'Orateur Romain ? C'étoit sans contredit le plus beau parleur qu'il y eût à Athenes.

Cependant il lui arriva une aventure qui le surprit beaucoup. Etant allé acheter des herbes au marché, la femme qui

ſes lui vendoit, l'appella étranger : elle le recónnut tel à un certain je ne ſais quoi d'Attique, qui diſtinguoit les Athéniens. Notre Philoſophe ne pouvoit comprendre comment, poſſédant ſi parfaitement le langage attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de plus de cinquante années, il ne s'étoit pu donner ce que le ſimple Peuple avoit naturellement & ſans nulle peine.

C'étoit ſans doute l'accent qui l'avoit trahi; car on ne l'auroit point dit étranger en liſant ſes écrits, & ſur-tout ſes *Caracteres*. C'eſt un livre de morale où il peint les vertus & les vices de ſon temps : & comme la nature ne varie guere, cette peinture eſt ſi vraie, qu'on y reconnoît les vices & les vertus du nôtre. » Il ne ſe voit rien, dit » un juſte & éclairé Appréciateur de » cet Ouvrage (M. *la Bruyere*), » il ne ſe voit rien où le goût atti» que ſe faſſe mieux remarquer, & » où l'élégance grecque éclate davan» tage : on l'a appellé un livre d'or. » Les Savants, faiſant attention à la di» verſité des mœurs qui y ſont traitées, » & à la maniere naïve dont tous les ca» racteres ſont exprimés, & la compa-

» rant d'ailleurs avec celle du Poëte
» *Menandre*, disciple de *Theophraste*, &
» qui servit ensuite de modele à *Terence*,
» qu'on a de nos jours si heureusement
» imité, ne peuvent s'empêcher de re-
» connoître dans ce petit Ouvrage la
» premiere source de tout le comique,
» je dis de celui qui est épuré des poin-
» tes, des obscénités, des équivoques,
» qui est pris dans la nature, qui fait
» rire les Sages & les Vertueux «.

Ce fut dans la doctrine d'*Aristote*, son maître, qu'il puisa les principes de son Ouvrage; mais il eut l'art de se les rendre propres, & par l'étendue qu'il leur donna, & par la satyre qu'il en tira contre les vices des Grecs, & sur-tout des Athéniens. Et tout cela étoit le fruit de son recueillement, de son travail, & du bon usage qu'il savoit faire du temps.

Une de ses maximes étoit que la plus forte dépense que l'on puisse faire, étoit celle du temps. Une autre de ses maximes étoit qu'il ne falloit pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer. Il dit un jour à un homme avec qui il dînoit, & qui ne disoit mot: Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; & si tu ne l'es pas, tu en fais beaucoup.

C'étoit assurément bien prendre les choses ; car il est difficile qu'un homme en sache beaucoup, & qu'il ne soit pas un habile homme. Mais THEOPHRASTE ne savoit dire que des choses obligean- lors même qu'il reprenoit quelqu'un. Aussi étoit-il chéri de tous les Athéniens, qui le voyoient toujours avec plaisir. Il étoit même obligé de leur procurer ce plaisir ; & lorsque, parvenu à une extrême vieillesse, il ne put plus marcher, il se faisoit promener par la ville dans une litiere.

Enfin, accablé d'années & de fatigues, il fut obligé de quitter le travail pour songer à la mort. Ses disciples, qui ne le quittoient pas, s'appercevant qu'il touchoit à la fin de sa carriere, lui demanderent s'il n'avoit rien à leur recommander : Non, dit-il ; mais retenez bien ce que je vais vous dire.

La vie nous séduit ; elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire : mais à peine commence-t-on à vivre, qu'il faut mourir. Il n'y a rien souvent de plus stérile que l'amour de la réputation ; cependant tâchez de vivre heureusement. Ne vous appliquez pas du tout à la science, parcequ'elle demande beaucoup de

travail ; ou si vous vous y appliquez, faites-le comme il faut, parceque la gloire qui vous en reviendra, sera grande. Le vuide de la vie l'emporte sur les avantages qu'elle procure ; il y a beaucoup de choses inutiles, & il y en a peu qui menent à une fin solide. Mais il n'est plus temps pour moi de conseiller ce qu'il faut faire ; c'est à vous-mêmes d'y prendre garde.

Il se plaignit en mourant de ce que la nature avoit accordé aux cerfs & aux corneilles une vie si longue qui leur est si inutile, pendant qu'elle avoit donné aux hommes une vie très courte, quoiqu'il leur importât beaucoup de vivre long-temps : aussi regretta-t-il de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit, dit-il, que commencer à être sage.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, selon *Diogene de Laërce* ; & de cent sept ans, si l'on en croit Saint *Jerôme*. Toute la Grece le pleura, & tous les Athéniens assisterent à ses funérailles. On trouva après sa mort son testament, par lequel il disposoit de ses biens en faveur de ses amis. Il y a dans ce testament un trait remarquable, qui mérite d'être rapporté : le voici.

On achevera, dit-il, *le lieu que j'ai*

*consacré aux Muses, & les statues des Déesses, & on fera ce qui est convenable pour les embellir : ensuite on placera dans la Chapelle l'image d'*Aristote*, & les autres dons qui y étoient auparavant. On construira, près de ce lieu dédié aux Muses, un petit portique aussi beau que celui qui y étoit. On mettra les Mappemondes dans le portique inférieur, & on élevera un autel bien fait & convenable.*

A l'égard de ses Ouvrages, *Diogene de Laërce* compte deux cents traités de sa composition, sur toutes sortes de sujets. Il faut avouer que les Anciens écrivoient avec bien de la facilité, car aucun Savant moderne n'a été aussi fertile qu'eux; & cependant nous avons eu beaucoup d'Ecrivains très féconds, & un grand nombre de *Scuderi* qui enfantoient sans peine un volume par mois, pour me servir de l'expression d'un Poëte François (*Boileau Despreaux*). Il n'est pas possible qu'un homme, quelque génie qu'il ait, puisse composer des Ouvrages même médiocres, dès qu'il se partage sur toutes sortes de matieres, dont l'une suffit pour l'occuper toute sa vie, lorsqu'il veut l'approfondir.

Quand on ne voudroit dire que ce

qu'on a déja dit, cela seroit impossible; car premierement il faudroit avoir le temps de s'en instruire : en second lieu il faudroit avoir l'intelligence de comprendre des choses opposées, qui demandent chacune un génie particulier ; de sorte que celui qui est né véritablement Botaniste ou Physicien, ne peut être que médiocre Moraliste ou Grammairien.

Aussi les écrits ds THEOPHRASTE sur les Plantes, sur les Animaux, sur les Météores, sur la Logique, sur la Géométrie, n'ont pas fait fortune parmi nous *. Nous ne voyons point dans les Historiens de la Philosophie qu'on en ait fait grand cas lorsqu'ils parurent ; mais nous savons que son Ouvrage de morale a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre, tant à cause du fonds des choses, que par la maniere dont ces choses sont présentées.

Aussi le genre propre de ce Philosophe étoit la Morale & la Diction ; & c'est sa qualité de grand Moraliste &

* On peut en juger par l'extrait qu'a fait de ses meilleures pensées M. *Cudword* dans son *Systême Intellectuel*, C. IV, ou en consultant ses propres Ouvrages, qui ont été recueillis à Leyde en 1613, *in-folio*, par le célebre M. *Heinsius*.

d'excellent Ecrivain qui lui a acquis cette réputation qui a transmis son nom parmi nous. Aussi, quoique les *Caracteres* de THEOPHRASTE aient été écrits il y a plus de deux mille ans, nous nous y reconnoissons encore, & cependant il peint dans ce livre les mœurs d'Athenes, qui étoient bien différentes des nôtres.

Il y avoit sans doute dans la Grece des coutumes qui nous paroissent ridicules aujourd'hui, parceque nous avons d'autres loix & d'autres constitutions de gouvernement, & assurément plus de lumieres. Mais combien y a-t-il d'usages parmi nous qui sont pour le moins aussi répréhensibles que les leurs ? quand ce ne seroit que celui où l'on est de paroître en pleine paix & dans une tranquillité publique garni d'armes offensives, avec lesquelles un citoyen peut d'un seul coup en tuer un autre. Les modes, les préjugés varient bien, & sont presque toujours blâmables : mais le cœur des hommes & leurs passions ne changent point; & quand un grand Moraliste les a peints, on les reconnoît dans tous les temps.

Tel est aussi le mérite des caracteres, qui renferment cette belle doctrine de

notre Philosophie, qui l'a immortalisé. Cependant on prétend que ce livre n'est que le commencement d'un plus grand ouvrage, & que le projet de l'Auteur étoit de traiter de toutes les vertus & de tous les vices, si la mort n'eût mis fin à ses travaux : & il est certain que cette prétention est bien fondée, car on voit clairement que ce livre n'est que l'ébauche d'un plus grand ouvrage.

Quoi qu'il en soit de cette prétention, ce qui nous en reste, donne une idée de ce qui devoit suivre. Voici en effet les principes de sa morale.

Morale de THEOPHRASTE.

On peut, & on doit même regarder la stupidité comme la source de tous les vices. Elle est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire, à quoi elle se monte. Cet homme n'a point de mémoire : il s'endort aux spectacles, & ne se réveille que long-temps après que la piece est finie. Si on lui apprend la mort d'un de ses amis, il pleure & se désef-

pere; & au milieu de son désespoir il lui échappe plusieurs mots qui expriment une ame tranquille, comme *à la bonne heure*, ou semblable sottise. Et lorsqu'on lui demande par hasard combien il a vu sortir de morts par la porte sacrée, pour être enterrés hors de la ville : Autant, répond-il, (pensant peut être à de l'argent ou à des grains), que je voudrois que vous & moi en pussions avoir.

De la stupidité naît la superstition : elle est une crainte mal réglée de la Divinité. Le superstitieux croit aux bons & aux mauvais augures ; il purifie sans cesse la maison qu'il habite. Il évite de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, & d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couches, parcequ'il croit que tout cela n'est point agréable à la Divinité. Et lorsqu'il lui arrive d'avoir quelque vision pendant son sommeil, il va trouver les Interpretes des songes, pour savoir à quel Dieu & à quelle Déesse il doit sacrifier. Enfin, si par hasard un rat lui a rongé un sac de farine, il court au Devin, qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une piece : mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une

aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac, & s'en défait.

La rusticité, la brutalité, la sotte vanité, & l'ostentation, sont encore des enfants de la stupidité.

En effet la rusticité est l'ignorance grossiere des bienséances. Les bienséances consistent à ne pas parler haut, & à réduire sa voix à un ton modéré; à se confier à ses propres amis, & non à converser familiérement avec ses domestiques; à estimer ce qui est estimable, & non pas à faire l'éloge d'un âne ou d'un boeuf; & à ne point dire des choses inutiles ou ridicnles, &c.

La brutalité est une dureté, une sorte de férocité & dans les actions & dans les discours. Un brutal dit des injures pour la moindre chose qu'on lui a faite, comme si on l'a poussé légérement, ou si on lui a marché sur le pied. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne attendre personne; & si l'on differe un moment de venir à un rendez-vous, il s'en va. Enfin il se distingue toujours par une grande singularité.

On entend par sotte vanité une pas-

sion inquiete de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles un nom & des distinctions. Et l'ostentation est la passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'on n'a pas.

Voilà les passions qui découlent de la stupidité. Il en est d'autres qui n'ont point cette origine. Telles sont l'orgueil, qui est une passion qui nous porte à n'estimer que soi; la dissimulation, qui est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin; la flatterie, qui est un commerce honteux de louanges, lequel n'est utile qu'au flatteur; l'avarice, qui est le sacrifice de l'honneur & de la gloire à l'intérêt; l'épargne sordide, qui est une espece d'avarice, laquelle consiste à ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête; & la défiance, qui est la persuasion que l'on a que tout le monde peut nous tromper.

Ces vices forment ce qu'on appelle le coquin, l'impudent, l'impertinent, le grand parleur, l'esprit chagrin, le vilain homme, l'homme incommode, le poltron & le complaisant.

Le coquin est un homme à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien

à dire ou à faire, qui fait de faux ſerments tant qu'on veut, qui eſt un chicaneur de profeſſion, qui ſe mêle de toutes ſortes d'affaires, que l'on outrage impunément, en un mot, qui eſt perdu de réputation.

On appelle impudent un homme qui ne rougit de rien, & qui ſe fait gloire de ſe mettre au-deſſus de ce qu'il y a de plus honteux & de plus contraire à la bienſéance.

La ſotte envie de diſcourir, ſans prendre garde ſi ce qu'on dit peut offenſer ou non quelqu'un, c'eſt ce qui forme l'impertinent. Et le grand parleur eſt un homme qui a une intempérance de langue qui ne lui permet pas de ſe taire, de façon qu'il vous étourdit par ſon babil, ſans cependant vous offenſer.

Un caractere encore bien ſingulier, c'eſt celui de l'eſprit chagrin. Un homme qui a cét eſprit, n'eſt jamais content de perſonne, & fait aux autres mille plaintes ſans fondement. Un autre caractere encore bien mépriſable eſt le vilain homme : il eſt extrêmemet mal propre, & d'une négligence qui va juſqu'à l'excès, & qui bleſſe ceux qui s'en apperçoivent.

C'eſt ſans doute un mauvais voiſin qu'un homme de ce caractere ; mais il n'égale point en incommodité celui que l'on nomme l'homme incommode, lequel, ſans faire grand tort à quelqu'un, l'embarraſſe beaucoup.

Enfin les deux caracteres qui reſtent à définir, ſont le poltron & le complaiſant. Le premier s'émeut à la vûe d'un péril vrai ou imaginaire : & le ſecond, voulant plaire à tout le monde, cherche moins ce qui eſt vertueux & honnête, que ce qui eſt agréable.







ARCÉSILAS.

M.lle Cl. Reydellet del. Beyssent

ARCESILAS*.

Ce Philosophe fut disciple de *Theophraste*, qu'il quitta pour s'attacher à *Crantor* qui avoit étudié sous *Xenocrate*, parcequ'il préféra l'étude de la Logique à celle de la Rhétorique qu'enseignoit sur-tout *Theophraste*. Ses progrès dans cette partie de la Philosophie furent si rapides, qu'il devint en peu de temps un des plus grands & même un des plus dangereux Dialecticiens qui aient paru dans l'antiquité. Il disputoit du pour & du contre, & soutenoit par des raisons également victorieuses, ou du moins specieuses, des propositions contradictoires.

Il se nommoit ARCESILAS : il naquit à Pitane, ville de l'Eolie, l'an trois cent huit avant J. C. ou la CXVI Olympiade. Son pere s'appelloit *Seuthus*, c'est tout ce que nous en savons : ainsi nous ignorons & la naissance & l'état de notre Philosophe. Il fut homme de

---

* *Diogene de Laërce*, Liv. IV. *Dictionnaire de Bayle* art. *Arcesilas*. *Jac. Brucker. Hist. Philos.* Tom. I, &c. &c.

beaucoup de mérite, & voilà ce qui lui acquit l'estime de toutes les personnes éclairées, & qui a rendu son nom immortel.

Son goût pour les Sciences se développa dès l'âge de raison. Il apprit d'abord les Mathématiques d'*Autolycus*, son compatriote; & comme le Mathématicien fit un voyage à Sardes, ARCESILAS le suivit, afin de ne pas interrompre le cours de ses études.

De Sardes il vint à Athenes, où il fut disciple de *Xanthus*, Musicien célebre de ce temps-là; mais il le quitta bientôt pour s'attacher à *Theophraste*. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il comprit qu'il n'étoit pas propre à ce genre d'étude, & il laissa ce dernier maître pour aller entendre les leçons de *Crantor*. *Theophraste* fut sensible à cette perte, & il témoigna son déplaisir, en disant: Quel jeune homme plein d'esprit & de savoir a quitté mon école! Ce qui méritoit cet éloge à ARCESILAS, c'étoit le talent qu'il avoit de s'énoncer gravement, de composer avec goût, & de faire assez bien des vers.

Il aimoit extrêmement la Poésie d'*Homere*: il en lisoit tous les soirs quelques

pages avant que de s'endormir ; & d'abord qu'il étoit levé, il alloit reprendre ce livre chéri, en disant : *Je m'en vais voir ma maîtresse.* Mais le goût qui dominoit en lui, ce fut celui de la Philosophie. Ce goût se manifesta lorsqu'il eut étudié successivement sous *Crantor*, sous *Polemon*, sous *Cratès*, sous *Diodore*, & sous *Pyrrhon*. Il apprit de *Crantor* à être persuasif, de *Diodore* à être sophiste, & de *Pyrrhon* à connoître toutes les Sectes, & à n'être d'aucune.

Ce fut par-là qu'il se distingua : il n'admit ni les définitions ni les axiomes, si nécessaires dans l'art de raisonner. Il renversa tous les fondements des Sciences, & réduisit toutes choses à l'incertitude. Il devint ainsi le perturbateur public du repos des Philosophes. Nos sens nous trompent toujours, disoit il ; notre raison ne nous trompe pas moins, & d'ailleurs notre vie est trop courte & trop agitée, pour espérer d'acquérir aucune certitude.

Fondé sur ces principes, il forma une doctrine qu'il résolut de professer. Il ne lui manquoit que l'occasion de la rendre publique : mais *Cratès* de Tria, Bourg d'Athenes, disciple & successeur de *Po-*

lemon, étant venu à mourir, ARCESILAS ſe préſenta pour le rèmplacer. Il n'y avoit qu'un diſciple de *Polemon*, nommé *Socratide*, qui pût s'oppoſer à ſon inſtallation; mais il ſe déſiſta de ſon droit en ſa faveur.

Notre Philoſophe fut donc en état de répandre ſa doctrine; & il le fit avec d'autant plus d'ardeur, qu'il regnoit entre lui & *Zenon* beaucoup d'émulation. Ils avoient été tous les deux Ecoliers de *Polemon*, & ils ſe piquoient de ſe ſurpaſſer l'un & l'autre. Or *Zenon* étoit dogmatique : il admettoit des définitions & des axiomes : voilà pourquoi ARCESILAS prit le parti oppoſé.

On prétend qu'une autre raiſon le détermina à ſuivre ce parti. Il étoit une Secte de Sophiſtes qui prenoit plaiſir à harceler les Philoſophes par une foule d'objections ſur leurs principes : notre Philoſophe en fut accablé comme ſes confreres; & ne pouvant pas toujours ſe débarraſſer de leurs ſophiſmes, il réſolut de n'affirmer rien.

Il eſt poſſible, diſoit-il, qu'un homme n'affirme & ne nie rien ſur les matieres étrangeres, & c'eſt le devoir d'un homme ſage. Et il faiſoit cette demande à

Zenon : Qu'arrivera-t-il ſi le Sage ne peut rien connoître clairement, & s'il ne doit rien admettre qui ne ſoit clairement vrai ? A quoi *Zenon* répondit : Il comprendra clairement certaines choſes, & ainſi il n'admettra rien d'obſcur.

Mais, quel eſt le caractere des choſes claires ? ARCESILAS ſoutenoit que la fauſſeté peut paroître ſous la même idée que la vérité, & que par conſéquent on ne ſauroit diſtinguer le vrai du faux. *Zenon* convint qu'on ne pouvoit rien comprendre, ſi ce qui n'eſt pas pouvoit paroître ſous la même forme que ce qui eſt & ce qui n'eſt point ; mais il nia la conformité d'idée entre ce qui eſt & ce qui n'eſt pas. Notre Philoſophe au contraire inſiſta ſur cette conformité.

Ainſi il ſe tint dans la ſuſpenſion de toutes choſes ; il ne diſputa que pour ſe convaincre que les raiſons d'affirmer n'étoient pas meilleures que les raiſons de nier, & il ne voulut point même avouer, comme *Socrate*, qu'il ſavoit qu'il ne ſavoit rien.

Il ſoutenoit avec ce grand homme qu'on ne peut rien ſavoir, & prétendoit avec *Zenon* qu'il ne faut croire que ce que l'on ſait. Mais ſi l'on ne ſait,

rien, ainsi que le veut ARCESILAS, que croira-t on ? Il semble qu'il faudroit s'accorder avec soi-même, quand on veut raisonner; & lorsqu'on ne le peut pas, il vaudroit mieux se taire.

Bien loin de prendre ce parti, notre Philosophe s'arma contre tous les Philosophes, & forma une nouvelle Secte de Philosophie, qui consistoit à ne point philosopher. Il enseigna avec ardeur l'incompréhensibilité, ou la catalepsie, & vint enfin à bout de confondre toutes choses. Il nioit & affirmoit la même proposition, se jettoit aveuglément à droite & à gauche, se faisoit même gloire d'ignorer la différence du bien & du mal, débitoit la premiere fantaisie qui lui venoit dans l'esprit, & tout d'un coup il la renversoit par plus de raisons qu'il ne l'avoit établie : c'étoit une hydre qui se déchiroit elle-même.

C'est du moins ainsi que *Numenius* peint notre Philosophe (1), & ce tableau en donne une très mauvaise idée. Cependant cet Auteur convient pourtant qu'il étoit homme d'esprit, qu'il

(1) *Numenius apud Eusebium, Præpar. evang.* L. XIV. Voyez aussi *Bayle*, art. *Arcesilas*. N. E.

parloit

parloit avec grace, que les charmes de ſa figure ſecondoient admirablement ceux de ſa voix. Il pouvoit ajouter qu'il avoit des talents ſupérieurs & beaucoup de ſavoir.

Car, comme le remarque fort bien *Bayle*, » l'entrepriſe de combattre tou-
» tes les Sciences & de rejetter non ſeu-
» lement le témoignage des ſens, mais
» encore le témoignage de la raiſon,
» eſt l'entrepriſe la plus hardie qu'on
» puiſſe former dans la république des
» Lettres. Elle eſt ſemblable à celle des
» Alexandres & des autres Conqué-
» rants qui ont voulu ſubjuguer toutes
» les autres Nations : elle demande
» beaucoup d'eſprit, beaucoup d'élo-
» quence, beaucoup de lecture, beau-
» coup de méditation. ARCESILAS étoit
» auſſi propre qu'on pouvoit être à cette
» entrepriſe. La nature & l'art l'avoient
» armé de toutes pieces «.

Cela n'empêche pas que *Lactance* ne le pouſſe vigoureuſement. Si vous prouvez que vous n'avez point de ſcience, & qu'ainſi nous ne ſommes pas Philoſophes, vous ne l'êtes pas non plus, car vous confeſſez que vous ne ſavez rien. Il ſe coupoit donc la gorge avec le mê-

me poignard qu'il employoit à tuer les autres. Notre Philosophe étoit trop éclairé pour ne pas savoir cela : aussi *Sextus Empirius* prétend qu'il ne faisoit le Sceptique que pour éprouver ses Ecoliers ; & qu'après ces épreuves il enseignoit une autre doctrine. Mais si ce n'étoit là qu'une feinte, pourquoi se servoit-il de ces armes avec *Zenon* ? Il cherchoit donc à tromper les Philosophes, & cette conduite ne pouvoit que lui faire tort, parcequ'elle justifioit le soupçon que l'on avoit qu'il doutoit de tout.

Cependant *Diogene de Laërce* nous assure qu'il blâmoit ceux qui négligeoient l'étude des Sciences dans l'âge où ils y sont propres ; comment cela s'accorde-t-il avec son scepticisme ? Cet Historien ajoute qu'il avoit coutume d'insérer ces mots dans ses discours : *je le pense* ; *Arcesilas n'y consentira pas* ; c'est une réticence qui caractérise un véritable doute. Enfin le même Historien assure qu'il savoit s'accommoder aux circonstances : ce qui annonce un homme qui se joue de la vérité, & qui reprend d'une main ce qu'il donne de l'autre.

Au reste Arcesilas étoit un homme d'un fort bon caractere. Quoiqu'il fit

souvent à ses Ecoliers des réprimandes très dures, il avoit les qualités du cœur si excellentes, que tout le monde l'aimoit. Il étoit libéral, officieux, obligeant; & ce qui étoit encore plus estimable, il cachoit avec soin les services qu'il avoit rendus.

Un jour, étant entré chez *Ctesibe*, qui étoit malade, & qui manquoit du nécessaire, il glissa un sac d'argent sous son chevet. *Ctesibe*, l'ayant trouvé, dit: voilà un tour d'ARCESILAS. Dans une autre occasion il prêta sa vaisselle d'argent à un de ses amis qui n'étoit pas riche, & ne la redemanda point: il supposa qu'il l'avoit donnée, & non pas prêtée. Il se plaisoit aussi à racheter ceux qui étoient en servitude, & cherchoit toutes les occasions de rendre service & de faire des charités.

A ces vertus se mêloient quelques vices qui en tempéroient l'éclat. Premiérement on l'a accusé d'être vain, & de travailler avec trop d'empressement à plaire au Peuple. En second lieu on lui a fait un crime d'aimer le luxe, d'être magnifique & voluptueux comme *Aristippe*. On le voyoit souvent dans des festins, & il ne cachoit pas ses liaisons

avec *Théodete* & *Philete*, les deux plus célebres courtisannes d'Elée; & lorsqu'on lui reprochoit ces foiblesses, il se justifioit avec les sentences d'*Aristippe*. Il convenoit qu'il étoit naturellement porté à l'amour; mais il n'avoit pas les inclinations vicieuses d'être corrupteur de la jeunesse, comme *Ariston* de Chio le lui reproche.

C'est un crime qu'on impute assez volontiers aux anciens Philosophes, que celui d'avoir eu des mignons. Quand on parle d'un grand Philosophe & de ses disciples, on observe presque toujours qu'il étoit l'amant d'un tel ou d'un tel. Cela peut s'entendre en un vilain sens, comme le remarque fort bien *Bayle*; mais il est aussi cent autres occasions où il ne faut entendre qu'une tendresse bonne & honnête. Parmi plusieurs disciples il y en avoit un qui étoit le bien-aimé, le favori de son maître, celui qui étoit désigné pour son successeur; mais ce n'étoit point un mignon.

On lui reprocha encore de négliger tous ses devoirs, & on prétendit qu'il vivoit selon ses principes; or ses principes tendoient à anéantir les devoirs de la vie: car en assurant qu'il n'y a rien

de certain, & que tout eſt incompréhenſible, on convient qu'il eſt poſſible qu'il n'y ait ni vices ni vertus. Mais *Cleanthe*, diſciple de *Zenon*, prit le parti de notre Philoſophe, & ſoutint devant lui-même que s'il renverſoit les devoirs par ſes paroles, il les établiſſoit par ſes actions. ARCESILAS lui répondit qu'il n'aimoit point à être flatté. Eſt-ce vous flatter, répliqua *Cléanthe*, que d'avancer que vous dites une choſe & que vous en faites une autre ? *Bayle* obſerve fort à propos qu'il y a beaucoup d'eſprit dans cette repartie, & il a raiſon : il y manque pourtant un peu de juſteſſe. Les actions d'ARCESILAS n'étoient point abſolument ſans reproche, comme on vient de le voir.

Auſſi les Philoſophes trouvoient beaucoup à reprendre ſur ſa conduite, mais ils ne l'égaloient point en modeſtie. Bien loin d'être jaloux du mérite d'autrui, il exhortoit ſes diſciples à fréquenter les écoles des autres Profeſſeurs. Un jeune homme ayant témoigné qu'il préféroit l'école d'un Péripatéticien à la ſienne, notre Philoſophe le prit par la main, le conduiſit à cette école, le recommanda au Profeſſeur & l'exhorta à être docile.

Une autrefois il bannit de son école un de ses disciples qui avoit offensé *Cléanthe* dans un vers de Comédie, & ne lui rendit ses bonnes graces que quand la personne offensée eut reçu satisfaction.

Il avoit encore le mérite de se faire honneur des pensées des autres, & d'avouer publiquement qu'il n'enseignoit rien qu'il n'eût trouvé dans les livres. Cet aveu ne pouvoit être sincere; mais il le croyoit nécessaire afin de donner plus d'autorité à ses sentiments, & pour appaiser la haine que le nom d'innovateur lui attiroit. Outre sa maniere nouvelle d'argumenter, & son systême de scepticisme, il avoit encore une idée singuliere, qui lui auroit mérité ce titre, s'il ne l'eût pas déja acquis.

Il croyoit que les Dieux échangent continuellement les ames des hommes, en les faisant passer d'un corps à un autre, & il expliquoit par-là les oppositions & les contradictions que nous éprouvons en nous-mêmes. Cela vient de ce que notre ame n'est plus dans son corps véritable, l'ame & le corps n'étant point alors d'intelligence.

L'Auteur de l'Histoire critique de la Philosophie rapporte d'après *Philostrate*

un trait hiſtorique pour prouver ce ſingulier ſyſtême. Il dit que *Palamede* fut un jour ſurpris en s'éveillant de ſe trouver dans un corps peu flexible, & peu accoutumé à ſe gouverner ſelon les regles de la Philoſophie; il s'apperçut bien, dit cet Auteur, qu'il en avoit changé pendant ſon ſommeil. Mais eſt-ce là une preuve qu'il eût changé de corps pendant ſon ſommeil? Et n'y avoit-il pas moyen de reconnoître autrement ſi le corps qu'il avoit à ſon réveil n'étoit pas le même que celui qu'il avoit avant que de s'endormir?

Une penſée plus ingénieuſe, & auſſi nouvelle que cette idée, c'eſt celle qu'il avoit ſur la mort. Il diſoit que de tous les maux, c'eſt le ſeul dont la préſence n'ait jamais incommodé perſonne, & qui ne chagrine qu'en ſon abſence. Ce n'eſt pas qu'il s'en inquiétât beaucoup lui-même: il l'attendoit ſans la craindre, & bravoit même les douleurs qui y con-conduiſent ordinairement; tellement qu'étant un jour cruellement tourmenté par les douleurs de la goutte, il conſola *Carneade* qui s'affligeoit de le voir ſouffrir, en lui diſant: *Rien n'eſt paſſé de là ici.* Il montroit ſes pieds & ſa poitrine.

Absolument dévoué à l'étude de la Philosophie, il ne voulut jamais se mêler des affaires politiques, & eut toujours beaucoup d'éloignement pour les charges de l'Etat. Cependant il ne put se dispenser d'aller en ambassade auprès du Roi *Antigonus*; mais il ne réussit point. Cela devoit être; car de tous les Philosophes, ARCESILAS étoit le seul qui avoit refusé de faire la cour à ce Prince, d'entrer dans son palais, & de lui écrire des lettres de consolation après la perte d'une bataille navale. *Antigonus* n'avoit pas vu cela de bon œil, & il ne manqua pas de lui marquer son ressentiment, en faisant échouer sa négociation.

Ce n'est pas que notre Philosophe dédaignât l'amitié des Princes & des Grands, car il avoit beaucoup de part à celle du Gouverneur du Pirée, & reçut de beaux présents d'*Eumenes*, Roi de Pergame; mais c'étoit à cause de leurs qualités personnelles, & non par rapport à leur dignité. Il y a dans cette maniere de penser l'air de grandeur qui convient à un Philosophe.

ARCESILAS l'avoit aussi dans la société. Il étoit hardi, sentencieux & serré

dans ses discours, & savoit imposer à ceux qui auroient pu s'oublier à son égard. Un jeune homme parlant avec trop de liberté : *N'y a-t-il personne*, dit ARCESILAS, *qui réprime sa langue par la punition qu'il mérite?* Un autre, qui se livroit à des plaisirs illicites, voulant s'en excuser auprès de lui, lui demanda s'il croyoit que parmi ceux qu'on pouvoit prendre, l'un fût plus grand que l'autre. Il lui répondit : *Oui, comme une certaine mesure qui est plus grande qu'une qui l'est moins.*

Un nommé *Emon* qui avoit coutume de se parer, & qui se croyoit beau malgré sa laideur, lui dit : Pensez-vous qu'on ne pourroit pas plaire à quelque sage ? *Pourquoi non*, répondit il, *quand même on seroit moins beau & moins orné que vous n'êtes?* Un débauché offensé de sa gravité, lui ayant fait cette question : Est-il permis de vous demander quelque chose, ou faut il se taire ? il répondit : *Femme, qu'as tu de désagréable & d'étrange à m'apprendre ?* Il fit taire un homme qui parloit beaucoup & fort mal, en lui disant : *Les enfans des esclaves ne savent tenir que des discours obscenes*, &c.

Ces réponses ne sont point merveil-

leuses. *Diogene de Laërce* en rapporte d'autres qui ne valent pas mieux. Il paroît qu'ARCESILAS n'avoit pas beaucoup de saillies dans l'esprit. La Logique étoit sa partie : c'est dommage qu'il ait abusé de sa sagacité, en voulant anéantir les principes des connoissances humaines. Au reste ce Philosophe reconnoissoit le doigt de Dieu dans l'ignorance de l'homme, & il louoit beaucoup un vers d'*Hesiode*, où il est dit que les Dieux tiennent l'esprit humain derriere le voile.

Il passa sa vie dans l'Académie, & il y termina ses jours à l'âge de soixante & quinze ans. Il mourut d'une fievre chaude, dont il fut attaqué pour avoir bu trop de vin. *Diogene de Laërce* dit que les Athéniens lui firent plus d'honneur qu'ils n'en avoient fait à personne; mais il ne nous apprend pas ce que c'est que cet honneur qu'on lui rendit, & c'est comme s'il ne nous avoit rien appris.

Lacyde, né à Cyrene, succéda à ARCESILAS dans l'Académie : il adopta aveuglément sa doctrine. Il n'étoit pas riche, & sa médiocrité l'obligeoit à user d'économie. Il ne se fioit point à ses valets, & fermoit avec soin l'endroit où il mettoit ses provisions : jamais

il ne laissoit la clef à la porte de cet endroit ; mais, pour n'en être pas embarrassé, il la posoit dans un trou qu'il cachetoit ; & il faisoit après cela tomber son cachet en dedans par le trou de la serrure.

Ses domestiques découvrirent la ruse. Ils eurent l'adresse de s'emparer de la clef, de la remettre où leur maître l'avoit mise, & de cacheter le trou. Ils burent ainsi son vin & mangerent ses provisions, sans crainte qu'on pût leur en faire un crime. *Lacyde* s'apperçut de la diminution de son vin & de ses denrées. Ne sachant à qui s'en prendre, il se souvint qu'ARCESILAS avoit dit à l'Académie, que ni nos sens ni notre raison ne comprennent rien, & il attribua le vuide de ses bouteilles & de ses paniers à cette incompréhensibilité. Il se servit même de cette expérience domestique pour s'autoriser à suspendre son jugement en toutes choses.

Un de ses amis le désabusa. *Lacyde* gronda ses domestiques : mais un Stoïcien leur apprit à répondre à leur maître, en lui opposant le dogme de l'incompréhensibilité. Ils ajouterent à cela qu'il convenoit qu'il n'avoit ni opinions

ni mémoire; & comme leur maître se tiroit mal de leurs raisonnements, ils continuerent à le piller. *Lacyde* vit de jour en jour disparoître ses meubles. Il cria au vol, & remplit tout le voisinage de ses clameurs : enfin il prit le parti de ne point sortir de chez lui, & de ne pas perdre ses effets de vue. C'étoit une gêne qui lui devint si insupportable, qu'il capitula avec ses valets; & mettant le cœur sur les levres, il leur dit naïvement : Mes amis, ne philosophons plus ensemble, vivons en honnêtes gens, & sachez que nous disputons d'une maniere dans les écoles, & que nous nous comportons d'une autre dans les maisons.

Bayle suspecte ce trait historique : il a, selon lui, l'air d'une plaisanterie. Cependant *Diogene de Laërce* le rapporte dans la vie de *Lacyde*, & *Numenius* le donne pour vrai. Je ne sais si ces autorités ne doivent pas militer contre le sentiment de *Bayle* : c'est un problême qu'il faut laisser résoudre aux érudits.

En attendant, terminons ce précis historique de la vie de *Lacyde*. Il professoit dans un jardin qu'*Attalus*, Roi de Pergame, lui avoit donné. Ce Prince

qui l'estimoit beaucoup, l'invita à venir à sa Cour ; mais il s'excusa de ne point se rendre à cette invitation, en disant que *le Sage devoit voir les Princes de loin*. Il mourut d'une paralysie que lui donna une débauche qu'il fit dans un repas, où il but extraordinairement.

Ce Philosophe avoit le cœur excellent. A l'exemple d'ARCESILAS il faisoit du bien, sans se soucier qu'on le sût. *Plutarque* dit qu'il sauva la vie à un homme accusé de crime de lese majesté, en cachant avec le pied un anneau qu'il avoit laissé tomber, & qui étoit la conviction de son crime. J'ai rapporté dans le discours préliminaire du premier volume de cette Histoire, son attachement pour une oie qui le suivoit par-tout : j'y renvoie le Lecteur.







PYRRHON*.

Le ſcepticiſme, ou le doute qu'établit *Arceſilas*, fut l'époque de la ſeconde Académie. Dans la premiere que *Platon* avoit fondée, on admettoit deux ſortes de connoiſſances; celles qui viennent de l'entendement pur, & celles qui nous ſont tranſmiſes par les ſens; & en combinant les unes avec les autres, on vouloit découvrir les principes des ſciences. Cette doctrine fut enſeignée avec aſſez de ſuccès par *Speuſippe*, *Xenocrate* & *Platon*; mais *Arceſilas*, après l'avoir examinée avec plus d'humeur que d'attention, ne crut pas qu'elle pût jamais conduire à la connoiſſance de la vérité. Il ſoutint hardiment que l'homme ne pouvoit jamais parvenir à cette connoiſſance. Quelque révoltante que fût cette idée, elle eut néanmoins des partiſans. Les ignorants & les gens bornés y trouverent leur compte, & formerent comme de raiſon un parti con-

* *Diogene de Laërce*, L. IX. *Dictionn. de Bayle*, art. Pyrrhon. *Jac. Brucker. Hiſtoria critica Philoſ.* Tom. I. &c. &c. &c.

sidérable ; mais ce parti n'auroit pas subsisté, si un homme de génie n'eût fortifié l'opinion d'*Arcesilas* par de nouvelles preuves.

Cet homme s'appelloit PYRRHON. Il naquit à Elide au Peloponnese, vers la cent dix-huitieme olympiade, ou trois cents ans avant J. C. Son pere, plus recommandable par sa probité que par sa naissance, s'appelloit *Plistarque*. Il fit apprendre le dessein à son fils, qui y fit des progrès assez considérables pour exercer avec fruit l'art de la Peinture ; ses tableaux le faisoient vivre. On prétend qu'ils étoient fort bien peints, & qu'ils représentoient des torches. Il se dégoûta cependant de cette profession, & lui préféra l'étude de la Philosophie pour laquelle il se sentoit plus de goût.

Il étudia d'abord sous un nommé *Drison*, que *Diogene de Laërce* dit être fils de *Stilpon*. Il devint ensuite disciple d'*Anaxarque*. C'étoit un Philosophe singulier, qui se vantoit d'être si ignorant, qu'il disoit qu'il ne savoit pas même qu'il ne savoit rien. Cette pensée plut beaucoup à PYRRHON : elle lui gagna le cœur d'*Anaxarque*, tellement qu'il le suivoit par-tout : il l'accompagna même

jusqu'aux Indes, ce qui lui donna occasion de connoître les Gymnosophites, & de converser avec les Mages. On croit que c'est à la suite d'*Alexandre* le Grand qu'*Anaxarque* voyageoit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mangeoit souvent avec ce Prince. Un jour qu'il étoit à sa table où se trouvoit *Nicocreon*, tyran de Syracuse, *Alexandre* lui demanda ce qu'il lui sembloit du festin. » Sire, répondit *Anaxarque*, tout y » est réglé avec magnificence; il n'y » manque qu'une chose, c'est la tête » d'un de vos Satrapes qu'il faudroit y » servir «. En prononçant ces paroles il jetta les yeux sur *Nicocreon*, qui en fut irrité, & s'en souvint (1).

On croit que PYRRHON étoit alors avec *Anaxarque*, & qu'ils vinrent ensemble à Elide. C'est là qu'il commença

(1) Voici en effet la vengeance qu'il en tira, suivant *Diogene de Laërce*. Après la mort d'*Alexandre* le Grand, *Anaxarque* ayant abordé malgré lui en Chypre, par la route que les vents avoient fait prendre au vaisseau à bord duquel il étoit, *Nicocreon* le fit piler dans un mortier avec de gros marteaux de fer. *Anaxarque* supporta ce supplice avec une fermeté étonnante, & brava même la férocité du tyran, en l'apostrophant ainsi: Broie tant que tu voudras le sac qui contient *Anaxarque*, ce ne sera jamais lui que tu broieras. *Nicocreon*, choqué de ces paroles, ordonna qu'on lui coupât la langue; mais *Anaxarque* se la coupa lui-même avec ses dents, & la lui cracha au visage.

à se dévouer absolument à l'étude & à l'exercice de la sagesse. Il se promenoit souvent, mais toujours seul, & il se montroit rarement aux personnes de sa maison. On le surprit un jour dans un moment qu'il parloit à lui-même; on lui en demanda la raison, & il répondit : *Je médite sur les moyens de devenir homme de bien.*

Il faisoit de temps en temps de petits voyages sans rien dire à personne. Il ne changeoit jamais de contenance; il parloit volontiers à ceux qui l'abordoient; & s'il arrivoit qu'on le quittât pendant qu'il parloit encore, il ne laissoit pas d'achever son discours.

Il soutenoit que rien n'est honnête ou honteux, juste ou injuste; que rien n'est tel qu'il le paroît; que les hommes n'agissent comme ils font que par institution & par coutume, & qu'une chose n'est dans le fond pas plus celle-ci que celle-là. Sa maniere de vivre étoit, à ce qu'on prétend, assez conforme à ses maximes. Il alloit toujours son chemin, sans s'embarrasser de ce qui pouvoit se trouver sur son passage. Un Auteur nommé *Antigonus Caristius*, cité par *Diogene de Laërce*, assure que ni un chariot

ni un précipice ne l'obligeoient pas à faire un pas de côté ou en arriere ; & que ses amis qui le suivoient, lui sauverent souvent la vie : mais *La Mothe le Vayer* ne croit pas que PYRRHON ait été fou jusqu'à ce point-là, & il traite de fable le récit d'*Antigonus*.

Il est cependant certain que notre Philosophe regardoit toutes choses avec indifférence : il n'aimoit rien, il ne se fâchoit de rien, & méprisoit sur-tout la nature humaine. On a des preuves non équivoques de cette extrême indifférence.

Il rencontra un jour *Anaxarque* son maître, qui s'étoit laissé tomber dans un fossé, & il continua son chemin sans daigner lui tendre la main. Mon maître, dit-il en lui-même, est aussi bien là qu'ailleurs. Cela n'empêcha pas qu'on ne le blamât, car l'humanité demandoit qu'il donnât du secours à un inconnu : à plus forte raison le devoit-il à son maître. Mais ce maître en savoit plus que son disciple, car il le loua tout haut de cet esprit d'indifférence qui n'aimoit rien, & s'applaudit d'avoir un tel disciple.

Une autre preuve de son indifférence,

c'eſt ſa tranquillité d'eſprit, le calme de ſon ame dans un grand péril de naufrage. Il fut le ſeul de tous ceux qui étoient ſur le vaiſſeau à bord duquel il étoit, qui ne s'étonna point d'une grande tempête, laquelle mit le vaiſſeau à deux doigts de ſa perte. Comme il les vit tous alarmés, il les pria avec beaucoup de ſang froid de regarder un pourceau qui étoit là, & qui mangeoit à ſon ordinaire : *Voilà*, leur dit-il, *quelle doit être l'inſenſibilité du Sage.*

Il regardoit la vie & la mort avec la même indifférence; & comme il exhortoit ſes diſciples à faire de même, l'un d'eux lui dit : Pourquoi donc ne mourez-vous pas ? *C'eſt préciſément*, répondit-il, *parcequ'il m'eſt indifférent de vivre ou de mourir.*

Mais ſon ſyſtême favori, celui qui a rendu ſon nom immortel, c'eſt celui de l'incompréhenſibilité. Il trouvoit partout & des raiſons d'affirmer & des raiſons de nier : auſſi, après avoir examiné le pour & le contre d'une propoſition, il ne décidoit jamais rien, & ſe retranchoit à cette déciſion : *Non liquet*, c'eſt-à-dire, *Cela n'eſt pas clair.* Il faiſoit donc tous ſes effortspour connoître

la vérité ; mais il se ménageoit toujours des ressources pour nier qu'il l'eût trouvée.

Selon lui, il n'y a point de raison à laquelle on ne puisse opposer une raison contraire. Or, si les raisons des choses contraires sont équivalentes, il doit en résulter l'ignorance de la vérité : de là il concluoit qu'on ne doit se servir des raisons que pour un simple usage, parcequ'il n'est pas possible qu'une raison soit détruite par ce qui n'est point une raison.

Un des arguments dont il se servoit encore pour autoriser son scepticisme, c'est que nous ne voyons que les apparences des choses, & non la nature des choses, de sorte que nous ne pouvons pas affirmer ce qu'elles sont, mais ce qu'elles nous paroissent être. La raison, disoit-il, n'est qu'un simple souvenir des apparences, ou des choses que l'on conçoit imparfaitement. C'est par le souvenir qu'on compare les choses les unes aux autres, dont on fait un assemblage inutile, & qui ne sert qu'à troubler l'esprit.

Notre Philosophe savoit bien ce qu'on pouvoit répondre à ces raisonnements ;

mais il fermoit la bouche aux Dogmatistes, en niant toute démonstration, tout jugement ; & voici comment il raisonnoit.

Toute démonstration est formée ou de choses démontrées, ou d'autres qui ne le sont point. Si c'est de choses qui se démontrent, elles doivent donc être démontrées ; & celles dont on se servira pour cela, auront encore besoin de démonstration : ainsi à l'infini. Si au contraire la démonstration est formée de choses qui ne se démontrent point, tout le raisonnement cesse d'être démontré.

Il faut donc un caractere de vérité pour savoir que c'est une démonstration, & on a également besoin d'une démonstration pour connoître ce caractere de vérité : or, comme ces deux choses dépendent l'une de l'autre, elles sont un sujet qui nous oblige de suspendre notre jugement. Eh ! comment parviendra-t-on à la certitude des choses qui ne sont pas évidentes, si on ignore comment elles doivent se démontrer ?

Il y a plus : c'est qu'il n'y a point de vérité ; car ou ce caractere de vérité est une chose examinée, ou non. Si

c'eſt une choſe qu'on n'a pas examinée, elle ne mérite aucune créance, & on ne peut s'en ſervir à diſcerner le vrai & le faux : ſi c'eſt une choſe dont on a fait l'examen, elle doit être conſidérée par parties ; elle ſera donc à la fois juge & matiere de jugement. Ce qui ſert à juger de ce caractere de vérité, devra être jugé par un autre caractere de même nature ; celui-ci encore par un autre, & ainſi à l'infini.

D'ailleurs on n'eſt point du tout d'accord ſur le caractere de vérité ; ni le jugement, ni la raiſon, ni les ſens ne peuvent en décider. L'homme ne s'accorde ni avec lui-même ni avec ſon ſemblable, témoin la différence des loix & des mœurs. La raiſon n'eſt pas la même chez tous les hommes ; les idées évidentes doivent être jugées par l'entendement, & l'entendement n'a point de ſentiment propre.

En effet les ſens ne peuvent former un caractere de vérité, puiſqu'ils enviſagent les choſes ſenſibles d'une maniere égale. Il en eſt de même de l'entendement par la même raiſon. Mais ſi l'on ne peut juger ni par les ſens ni par l'enten-

dement, comment discernera-t-on la vérité ?

PYRRHON & ses disciples fortifioient ce raisonnement par cet exemple. Une chose, disoient-ils, vous paroît probable : si vous le dites, vous n'avez rien à opposer à celui qui ne la trouve pas telle ; car, comme vous êtes croyable en disant que vous voyez une chose d'une certaine maniere, votre adversaire est aussi croyable que vous, en disant qu'il ne la voit pas de même. Que si la chose n'est pas probable, vous ne devez pas croire celui qui la donne pour telle. Il est certain qu'on ne doit croire que ce dont on est persuadé : or la persuasion vient souvent d'une cause extérieure : elle est souvent produite ou par l'autorité de celui qui parle, ou par la maniere insinuante dont il s'exprime, ou par la considération de ce qui est agréable, jamais par la nature propre ou la vérité de la chose.

Toute cette doctrine avoit pour but de suspendre son jugement sur toutes choses ; & comme on s'en servoit dans la morale, elle renversoit les notions que nous avons du bien & du mal. En effet

effet elle n'admet ni l'un ni l'autre ; car s'il y a quelque chose qui soit naturellement bonne ou mauvaise, elle doit être l'une ou l'autre pour tout le monde. Or il n'y a aucun bien ni aucun mal qui paroisse tel à tous les hommes : donc il n'y en a point qui soit tel naturellement. Si ce qu'on appelle *bien*, n'est pas un bien général, il n'est point un bien réel. *Epicure*, par exemple, prétend que la volupté est un bien, & *Antisthene* veut que ce soit un mal. La même chose est donc un bien & un mal tout à la fois ; ce qui ne sauroit être.

Ainsi parloient PYRRHON & ses disciples ; mais personne n'a poussé plus loin leur doctrine, que *Sextus Empiricus*. Il a composé un ouvrage intitulé *Pyrrhoniarum Hypothyposeon libri tres*, dans lequel il expose dix raisons pour suspendre son jugement, qu'il appelle *époques*.

Premiere époque. Il est de fait qu'il y a une différence remarquable entre les animaux, par rapport au plaisir & à la douleur, & à ce qui est utile ou nuisible. Donc les mêmes objets ne produisent pas les mêmes idées : différence qui entraîne l'incertitude.

Seconde époque. Il eſt certain qu'il y a une différence ſenſible entre les hommes, ſelon les tempéraments. *Demophon*, maître d'hôtel d'*Alexandre* le Grand, avoit chaud à l'ombre & froid au ſoleil ; & ce devoit être le contraire : ainſi ce qui eſt utile ou agréable aux uns, eſt inutile & déſagréable à un autre ; ſecond ſujet d'incertitude.

Troiſieme époque. La différence des organes des ſens produit un troiſieme ſujet d'incertitude. Une pomme paroît pâle à la vue, douce au goût, agréable à l'odorat. Le même objet vu dans un miroir, change ſelon que le miroir eſt diſpoſé. Donc une chose n'eſt pas plus telle qu'elle paroît, qu'elle n'eſt telle autre.

Quatrieme époque. Les changements auxquels on eſt ſujet par rapport à la ſanté, à la maladie, au ſommeil, au réveil, à la joie, à la triſteſſe, à l'âge, & aux différentes circonſtances phyſiques & morales, font paroître les choſes ſelon qu'on eſt différemment diſpoſé. On ne peut donc aſſurer dans aucun temps qu'une choſe eſt telle que nous la voyons : nouvelle raiſon d'incertitude.

Cinquieme époque. On déduit un autre

ſujet d'incertitude de l'éducation, des loix, des opinions fabuleuſes, des conventions nationales, & des opinions des Philoſophes, parcequ'elles ſont les ſources d'où découlent les idées de l'honnêteté, de la honte, de l'injuſtice & de la juſtice, du vrai, du faux, &c. De ſorte que ce que les uns eſtiment juſte, les autres le trouvent injuſte. Ce qui paroît un bien à ceux-ci, eſt un mal pour ceux-là. Les Perſes, par exemple, croyoient permis le mariage d'un pere avec ſa fille; les Grecs au contraire en avoient horreur.

Sixieme époque. Toutes les choſes ſont mêlées les unes avec les autres; il n'en eſt aucune de ſimple à nos yeux. Et ſelon qu'une choſe eſt unie avec une autre, qu'elle eſt froide, chaude, dans un état d'évaporation, de fermentation, &c. elle nous paroît différente. Le jaune paroît blanc à la lumiere d'une chandelle; le bleu, verd: le pourpre n'eſt pas le même à la clarté du ſoleil qu'à celle de la lune, &c. Autre ſujet par conſéquent de ſuſpendre ſon jugement ſur la vérité.

Septieme époque. Les choſes nous paroiſſent différentes ſuivant leur ſituation

à notre égard. Celles qu'on croit grandes paroissent souvent petites, & *vice versâ*. Il arrive souvent qu'on juge quarrées des choses qui sont rondes; droites, celles qui sont courbes; planes, celles qui sont relevées : c'est ainsi que le soleil nous paroît peu de chose à cause de son éloignement; que les montagnes nous paroissent de loin comme des colonnes d'air; qu'une tour quarrée nous paroît ronde, &c. Or, si nous ne pouvons examiner aucune chose sans avoir égard au lieu qu'elle occupe, nous ne pouvons donc en connoître la nature.

Huitieme époque. Un grand sujet d'incertitude c'est celui que donnent les diverses quantités, soit du froid ou du chaud, de la vîtesse ou de la lenteur, &c. Le vin, par exemple, pris modérément fortifie; bu avec excès il trouble le cerveau.

Neuvieme époque, Une chose paroît extraordinaire & rare, suivant qu'une autre est plus ou moins ordinaire. Les tremblements de terre ne surprennent point dans les lieux où l'on est accoutumé d'en sentir. Nous n'admirons point le soleil, parceque nous le voyons tous les jours. Nouvelle raison de suspendre son jugement,

Dixieme époque. Enfin le dernier ſujet d'incertitude vient des relations que les choſes ont les unes avec les autres, comme de ce qui eſt léger avec ce qui eſt peſant, de ce qui eſt fort avec ce qui eſt foible, de ce qui eſt grand avec ce qui eſt petit, de ce qui eſt haut avec ce qui eſt bas, &c.

Agrippa ajoute cinq époques à celles-là : elles ſont fondées ſur la différence des ſentiments, ſur le progrès à l'infini qu'il faut faire de l'une à l'autre, ſur les relations mutuelles, ſur les ſuppoſitions arbitraires, & ſur le rapport de la preuve avec la choſe prouvée. Depuis *Agrippa* on a découvert bien d'autres ſujets d'incertitude : mais cette doctrine ſe confond elle-même ; car, ſi elle étoit ſolide, dit *Bayle*, elle prouveroit qu'il eſt certain qu'il faut douter. Il y auroit donc quelque certitude : on auroit donc une regle ſure de la vérité ; or cela ruine le ſyſtême. Mais ne craignez-vous point, ajoute *Bayle*, en s'adreſſant aux Pyrrhoniens, qu'on en vienne là ? Les raiſons de douter ſont elles-mêmes douteuſes : il faut donc douter s'il faut douter. Quel chaos ! & quelle gêne pour l'eſprit !

Auſſi pluſieurs perſonnes éclairées penſent que le Pyrrhoniſme eſt l'extinction totale & de la foi & de la raiſon, parceque rien n'eſt plus difficile que de ramener ceux qui ont porté leur égarement juſqu'à cet excès. On peut inſtruire les plus ignorants, dit un Auteur eſtimé du dernier ſiecle; on peut convaincre les plus entêtés; on peut perſuader les plus incrédules : mais il eſt impoſſible de raiſonner avec un Pyrrhonien, parcequ'il ne reconnoît point d'évidence (1).

Cependant *Bayle* ne croit pas que la doctrine de PYRRHON ſoit ſi généralement dangereuſe qu'on le penſe. Elle ne peut l'être, ſelon lui, ni par rapport à la phyſique, ni par rapport à la politique : voici comment il le prouve. » Il importe peu que l'on diſe que l'eſ» prit de l'homme eſt trop borné pour » rien découvrir dans les vérités natu» relles, dans les cauſes qui produiſent » la chaleur, le froid, le flux de la » mer. Il nous doit ſuffire qu'on s'exerce » à chercher des hypotheſes probables, » & à recueillir des expériences; & je

(1) *Traité de la Science*, par M. *De la Placette.*

» suis fort assuré qu'il y a très peu de » bons Physiciens dans notre siecle qui » ne se soient convaincus que la nature » est un abîme impénétrable, & que ses » ressorts ne sont connus qu'à celui qui » les a faits & qui les dirige : donc » la vie civile n'a non plus rien à crain- » dre de cet esprit-là; car les Sceptiques » (ou Pyrrhoniens) ne nioient pas qu'il » ne fallût se conformer aux coutumes » de son pays, & pratiquer les devoirs » de la morale, & prendre le parti en » ces choses-là sur des probabilités, » sans attendre la certitude. Ils pou- » voient suspendre leur jugement sur la » question si un tel devoir est naturel- » lement & absolument légitime; mais » ils ne le suspendoient pas sur la ques- » tion s'il les falloit pratiquer en telles » & telles rencontres.

» Il n'y a donc que la Religion qui ait » à craindre le Pyrrhonisme; elle doit » être appuyée sur la certitude : son » but, ses effets, ses usages tom- » bent dès que la persuasion de ses » vérités est effacée de l'ame. Mais d'ail- » leurs on a sujet de se tirer d'inquié- » tude; il n'y a jamais eu, & il n'y » aura jamais qu'un petit nombre de

» gens qui ſoient capables d'être trom» pés par les raiſons des Sceptiques. » La grace de Dieu dans les Fideles, la » force de l'éducation dans les autres » hommes, &, ſi vous voulez même, » l'ignorance & le penchant naturel à » décider, ſont un bouclier impénétra» ble aux traits des Pyrrhoniens « (1).

On réfute encore PYRRHON & ſa doctrine par ce raiſonnement : les mêmes apparences n'excitent pas les mêmes idées. Une tour, par exemple, peut paroître ronde & quarrée : il faut pourtant dire ce qui en eſt ; car ſi on ne ſe décide pas, on demeure ſans agir ; & ſi on ſe détermine pour l'un & pour l'autre, on ne donne pas aux apparences une force égale. Les Pyrrhoniens répondent à cela qu'il y a diverſes apparences, & que c'eſt pour cette raiſon qu'ils font profeſſion de n'admettre que ce qui paroît.

Au reſte la fin que notre Philoſophe vouloit qu'on ſe proposât, c'étoit la tranquillité d'eſprit qui ſuit la ſuſpenſion de jugement : mais tout cela eſt plus captieux que ſolide ; car comment avoir

---

(1) *Dictionnaire de Bayle*, art. *Pyrrhon*, Note B.

la tranquillité d'esprit, si on n'admet aucune connoissance, si on est dans l'ignorance de toutes choses. Il abolissoit toute science en raisonnant ainsi. Autre sophisme : ou on enseigne ce qui est en tant qu'il est, ou ce qui n'est pas en tant qu'il n'est pas. Le premier document n'est point nécessaire, puisque chacun voit la nature des choses qui existent; le second est inutile, vu que les choses qui n'existent point, n'acquierent rien de nouveau que l'on puisse enseigner & apprendre.

Avec ce sophisme PYRRHON renversoit les opinions de toutes les sectes philosophiques. Il n'admettoit aucun dogme, & se contentoit d'adopter les sentiments des autres sans rien définir. On ne peut pas douter que ce Philosophe n'enseignât cette doctrine ; mais il est bien extraordinaire qu'avec cette façon de penser, il fit dans sa patrie les fonctions de Grand Prêtre ; c'est du moins *Diogene de Laërce* qui nous l'assure. Si cela est, comment cette fonction pouvoit-elle se concilier avec son scepticisme ? Un homme qui ne croit rien, & qui fait profession de ne rien croire, peut-il être le Ministre d'une Religion ?

Une autre raiſon milite contre ce ſentiment de *Diogene*, que PYRRHON étoit Grand Prêtre.

Il tenoit ménage avec ſa ſœur, & partageoit avec elle les plus petits ſoins domeſtiques. Il balayoit la maiſon, nettoyoit les meubles comme la ſervante du logis. Il portoit au marché des poulets, des cochons de lait à vendre, & il n'en étoit pas honteux, parceque tout lui étoit indifférent, comme on l'a déja vu, & qu'il ne croyoit pas qu'une choſe valût mieux qu'une autre. Cela peut-être; mais étoit-il décent qu'un Grand Prêtre vendît en place publique des poulets & des cochons?

Peut-être qu'il n'avoit point cette qualité quand il faiſoit toutes ces choſes: il paroît cependant certain qu'il a toujours demeuré avec ſa ſœur, & qu'ils ſont entrés enſemble dans les plus petits détails du ménage. Il regna toujours entre ſa ſœur & lui la meilleure intelligence, & il devoit ſans doute avoir la plus grande part à cette union, puiſqu'il ne ſe fâchoit de rien. Cependant ſa Philoſopie ſe trouva un jour en défaut: il ſe mit en colere contre ſa ſœur, parcequ'il avoit été contraint d'acheter des choſes dont ſa ſœur avoit beſoin

pour offrir un ſacrifice : un ami, qui avoit promis de les fournir, avoit manqué à ſa parole. On lui repréſenta que ſon chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faiſoit profeſſion : *Penſez-vous*, répondit-il, *que je veuille mettre cette vertu en pratique pour une femme ?*

Cette réponſe eſt dure, & il devoit le ſavoir lui-même, car il aimoit aſſez les femmes pour les eſtimer. *Bayle* l'excuſe en interprétant ſa penſée : il vouloit dire, ſelon lui, que toutes ſortes de ſujets ne méritent pas l'exercice de ſon dogme, de ne ſe fâcher de rien ; & je trouve que l'excuſe eſt pire que l'offenſe.

J'aime mieux la réponſe qu'il fit à un homme qui le railloit d'avoir pris la fuite pour ſe garantir des attaques d'un chien : *Il eſt difficile*, dit-il, *de dépouiller l'homme*. Cela eſt vrai ; & il eſt digne d'un Philoſophe d'en convenir, plutôt que de pallier une foibleſſe par une injure. Ce qu'il ajouta à cette réponſe, lui fait encore beaucoup d'honneur : *Il faut y travailler* (à ſe dépouiller de l'homme) *de toutes ſes forces, d'abord en réglant ſes actions ; & ſi on ne peut réuſſir par cette*

voie, on doit employer la raiſon contre tout ce qui révolte nos ſens. C'eſt auſſi ce qu'il pratiquoit dans toutes les circonſtances.

On raconte qu'ayant eu un ulcere à la jambe, il ſouffrit des emplâtres corroſives, des remedes cauſtiques, & des inciſions ſans froncer le ſourcil. Cette fermeté eſt ſans doute une preuve de l'empire que ſa raiſon avoit ſur ſes ſens. C'étoit une vertu qui relevoit l'éclat de pluſieurs autres dont il étoit doué, & qui lui avoient procuré une ſi grande eſtime de ſes concitoyens, qu'à ſa conſidération ils rendirent un décret, par lequel les Philoſophes furent déclarés exemts de tout tribut. Il emporta en mourant le regret de tous les gens de bien : on ne ſait point par quel accident il perdit la lumiere; mais on eſt aſſuré qu'il avoit alors quatre-vingt ſix ans. Il y a apparence que ſon ulcere & ſon grand âge le mirent au tombeau.

Il laiſſa pluſieurs Diſciples qui profeſſerent ſa doctrine; les plus célebres d'entre eux ſont *Euriloque*, *Philon* & *Timon* de Phlaſie.

Euriloque ne s'est distingué que par son attachement à son maître, & par ses vivacités. Cette vivacité étoit si grande, que s'étant mis en colere contre son Cuisinier, il le poursuivit jusques dans la place publique avec la broche & les viandes qui y tenoient. Une autre fois s'étant embarrassé dans une dispute à Elis, il ôta son habit, le jetta sur le rivage, & se sauva à la nage à travers le fleuve Alphée. Il étoit au reste grand ennemi des Sophistes.

Philon évitoit le commerce des hommes, n'aimoit que la solitude; & quoiqu'il se piquât de raisonner, il ne s'embarrassoit point de la gloire qu'on peut acquérir en remportant la victoire dans les disputes.

A l'égard de *Timon* (1), c'étoit un

(1) Il ne faut pas confondre ce *Timon* avec *Timon* l'Athénien, surnommé le Misanthrope, à cause de la haine qu'il portoit au genre humain. Il disoit que les hommes sont plus fous que méchants; & comme il se croyoit sage, il les fuyoit. Il n'aimoit que le jeune *Alcibiade*; & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit: c'est que je prévois que l'ambition de ce jeune homme causera la ruine des Athéniens. Il avoit un figuier auquel plusieurs citoyens s'étoient pendus. Comme il

homme ſubtil, qui écrivoit avec plaiſir. Il excelloit ſur-tout dans l'invention des contes propres à compoſer des fables pour les Poëtes, & des pieces pour le théâtre. Il étoit ſi occupé de ſon travail, que ni le bruit que faiſoient ſes domeſtiques, ni les aboiements de ſes chiens n'étoient capables de l'en diſtraire. Il n'étoit cependant attaché à ſes ouvrages que lorſqu'il les compoſoit : hors de là il les abandonnoit à leur bonne ou mauvaiſe fortune, tellement qu'il les trouvoit ſouvent déchirés ou demi-rongés par les ſouris.

Sa maxime favorite étoit de ne rien admirer. Il aimoit les jardins & la ſolitude ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il s'attachoit beaucoup de diſciples, par cela même qu'il ne vou-

vouloit le couper, il avertit les Athéniens que ſi quelqu'un vouloit ſe pendre, il eût à ſe dépêcher. Ainſi cet homme ſingulier ne négligeoit aucune occaſion de manifeſter ſon mépris pour les hommes. Il étoit né vers l'an quatre cent vingt avant l'ere chrétienne : on ne ſait point à quel âge il eſt mort. Il fut enterré dans un tombeau qu'il avoit creuſé au bord de la mer, & on mit ſur la pierre qui le couvroit, une épitaphe qu'il avoit compoſée lui-même, dans laquelle il faiſoit des imprécations contre ceux qui la liroient.

it point en avoir. Il étoit d'une ſi
ureuſe complexion, qu'il n'avoit
icun temps marqué pour prendre ſes
pas. Auſſi parvint-il juſqu'à l'âge de
atre-vingt-dix ans, ſans avoir eu
icune maladie, & il mourut par la
ule néceſſité de mourir.







CARNEADE *.

Il semble que les derniers Moralistes de la Grece avoient pris à tâche de n'étudier que pour ne rien savoir, de mettre toutes choses en problême, de nier l'évidence, & de détruire le temple de la Philosophie, que leurs prédécesseurs avoient élevé avec tant de soins & de dépenses d'esprit. On a vu ci-devant les opinions révoltantes d'*Arcesilas* & de *Pyrrhon* sur la connoissance de la vérité; & voici un autre Philosophe qui vient fortifier ces opinions par de nouveaux raisonnements.

Arcesilas nioit qu'il y eût des vérités. *Pyrrhon* convenoit qu'il pouvoit y en avoir; mais il soutenoit qu'il n'y avoit point de type, point de *criterium* de la vérité; & le Philosophe qui va nous occuper, enseigna qu'on ne peut rien comprendre, qu'il n'y a que des probabilités, que les vérités existent sans que

* *Diogene de Laërce*, Liv. III. *Ciceronis Opera*. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Carneade*. *Jac. Brukeri Histor. crit. Philosop.* Tom. I. &c. &c.

nous puissions les discerner. Il vouloit encore que la vraisemblance seule nous déterminât à agir : enfin il prétendit qu'on ne devoit jamais opiner.

Pour établir cette doctrine, ce Philosophe se livra à l'étude la plus profonde & au recueillement le plus absolu; & ses travaux furent si grands, qu'on les a comparés à ceux d'Hercule, mais d'Hercule vaincu ; car ce héros seroit venu plus aisément à bout, selon *Bayle*, de deux mille monstres, chacun aussi redoutable que l'hydre de Lerne, ou que le lion de Nemée, que le successeur de *Pyrrhon* n'auroit assujetti l'homme à ne point opiner ; ce qui étoit le but de son travail, comme on va le voir dans l'histoire de sa vie.

Selon la plus commune opinion, ce Philosophe naquit la cent cinquante-cinquieme olympiade, c'est à notre façon de compter cent quarante-quatre ans avant J. C. Son pere se nommoit *Epitome*; il nomma son fils CARNEADE. On ne sait point quel étoit son état, ni comment il éleva cet enfant ; mais il est certain qu'il lui fit faire ses études, & que personne n'a montré plus d'ardeur & plus de disposition pour le travail que le

jeune CARNEADE. Ses progrès dans la Philosophie furent si rapides, que les Professeurs renvoyoient souvent leurs écoliers pour venir l'entendre. Il avoit la voix forte; & comme il parloit avec véhémence, il étourdissoit ses auditeurs. Le Principal de l'école où il étudioit, le faisoit avertir de temps en temps de se modérer; mais il prit fort mal cet avis, & dit à celui qui le lui donna : apprenez-moi donc à régler ma voix. Réglez-vous, lui répondit fort bien celui-ci, sur l'ouie de ceux qui vous écoutent.

Il y a apparence qu'il se corrigea, parceque c'étoit ici un défaut de l'âge; mais il fut toute sa vie véhément dans ses censures, & disputeur difficile. Il lut d'abord avec beaucoup d'attention les Ouvrages des Stoïciens, & sur-tout ceux de *Chrysippe*; & peu satisfait de leur doctrine, il les réfuta. Cette victoire qu'il crut avoir remportée sur des hommes de réputation, flatta si fort son amour propre, qu'il se crut déja un grand Philosophe. Comme il ne pouvoit assez se féliciter de ses succès, il recommença le combat; & pour donner plus de liberté à son esprit, & de force à

ſon imagination, il prenoit une priſe d'ellébore.

A ce ſecours étranger, CARNEADE joignit une application extraordinaire, & juſqu'ici inconnue. Il s'abſorboit tellement dans ſes méditations, qu'il négligeoit de couper ſes ongles & de faire ſes cheveux : il ne vouloit donner ſon temps qu'à l'étude. Non ſeulement il refuſoit d'aller aux feſtins où on l'invitoit, il oublioit encore de manger à ſa propre table, de ſorte que ſa ſervante étoit obligée de lui mettre les morceaux à la main, ſouvent à la bouche. Il ne prenoit pas toujours en bonne part ce ſervice qu'elle lui rendoit, parceque cela lui faiſoit perdre de vue des idées qu'il vouloit réunir : auſſi cette domeſtique étoit quelquefois embarraſſée, s'il valoit mieux l'interrompre, ou le laiſſer mourir de faim.

Armé ainſi de toutes pieces, ſoit par les forces qu'il donnoit à ſon eſprit en prenant de l'ellébore, ſoit par les connoiſſances que ſon extrême & conſtante application lui avoit acquiſes, il ſongea à ſe faire chef d'une Secte qui pût lui faire un grand nom dans le monde. Après avoir examiné avec toute l'atten-

tion dont il étoit capable, les doctrines ou systêmes des autres Philosophes, il n'en trouva pas de plus raisonnable que la doctrine de l'incompréhensibilité d'*Arcesilas*.

Il soutint donc qu'on ne pouvoit rien comprendre, & qu'il n'y a rien de certain. Plus hardi même que son prédécesseur, il enseigna que s'il n'y a rien de certain, & que nous ne puissions rien comprendre, cette proposition, *Il n'y a rien de certain, nous ne pouvons rien comprendre*, est elle-même incertaine & incompréhensible.

Il ne nioit point cependant, comme *Arcesilas*, qu'il y eût des vérités; mais il soutenoit que nous ne pouvions pas les discerner certainement: il blâma encore *Arcesilas* de ce qu'il n'avoit point voulu admettre des choses probables, & il voulut que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât absolument sur rien.

Ainsi CARNEADE retenoit tout le fonds de la doctrine d'*Arcesilas*; mais pour éviter d'être obligé de répondre aux objections qu'on avoit faites à ce Philosophe, & dont il craignoit d'être accablé, il établit des degrés de vraisemblance, afin

ne pouvoit lui résister ; il les réduisoit tous au silence (1) : c'est ce qu'il fit dans son ambassade à Rome, où il déploya toutes les richesses de son éloquence. Voici quel fut le sujet de cette ambassade.

Les Athéniens ayant pillé la ville d'Orope, furent condamnés par les Romains à une amende de cinq cents talents. Cette somme étoit très considérables ; & ce fut pour en obtenir la diminution, que ces Peuples envoyerent CARNEADE en ambassade à Rome, accompagné de deux Philosophes, dont l'un se nommoit *Diogene*, & étoit Stoïcien, & l'autre, qui étoit Péripatéticien, s'appelloit *Critolaüs*.

Chacun d'eux harangua le Sénat, & s'attira des applaudissements ; mais notre Philosope enleva tous les suffrages. Il surprit le Sénat par la chaleur de ses discours, & obtint ce qu'il demandoit : c'étoit la réduction de l'amende de cinq cents talents à celle de cent. *Caton* le Censeur, effrayé de la force & de la rapidité de son éloquence, conseilla de le renvoyer, crainte, dit-il, qu'il

(1) *Nummenius apud Eusebium.*

ne

ne se rende maître de nos sentiments & de nos pensées. Cet homme continua-t-il, a été moins envoyé pour obtenir quelque chose de nous par la voie de la persuasion, que pour nous forcer à faire tout ce qu'il voudroit.

Pendant le séjour que notre Philosophe fit à Rome, il harangua souvent le Peuple, qui l'écoutoit avec des transports d'admiration. La jeunesse Romaine renonçoit aux plaisirs & à ses exercices pour l'entendre : elle le suivoit par toute la ville, & elle étoit saisie de la passion de philosopher comme d'un entousiasme, tant l'éloquence de CARNEADE étoit séduisante & persuasive.

Cela ne plut point à *Caton*. Il craignit qu'à l'avenir les jeunes gens n'aimassent mieux étudier que d'aller à la guerre : ce n'étoit point là l'esprit des Romains. *Caton* blâma donc hautement le Sénat de son indolence à souffrir dans Rome un homme qui avoit le talent de persuader tout ce qu'il vouloit : un homme, dit-il, qui manie l'erreur comme la vérité, qui vous prouve que le blanc est noir, est un homme très dangereux dans un pays étranger.

Ce qui révolta sur-tout ce Censeur ; ce fut le discours que notre Philosophe fit sur la justice. Il prétendit qu'il n'y avoit point de justice, & qu'il ne pouvoit pas y en avoir ; & c'est ainsi qu'il le prouva.

S'il y avoit de la justice, elle seroit fondée ou sur le droit positif, ou sur le droit naturel : or elle n'est fondée ni sur le droit positif ; qui varie selon les temps & les lieux, & que chaque nation accommode à ses intérêts & à son utilité ; ni sur le droit naturel, car ce droit n'est autre chose qu'un penchant que la nature a donné à toutes sortes d'animaux vers ce qui leur est utile, & l'on ne peut le régler selon ce penchant naturel sans commettre mille fraudes : il ne peut donc pas être le fondement de la justice. Donc il n'y a point de justice : c'étoit sa derniere conséquence.

Carneade fortifioit son raisonnement en faisant voir que la condition des hommes est telle, que s'ils veulent être justes, ils agissent imprudemment & sottement ; & s'ils agissent imprudemment, ils sont injustes. Concluons donc, disoit Carneade, qu'il n'y a point de

justice; car une vertu qui est inséparable de la sottise, ne peut passer pour juste (1).

En disant ceci, notre Philosophe ne laissoit pas que de se conduire selon la justice : il parloit d'une façon & agissoit d'une autre; mais cela ne résolvoit point le problême. Aucun Philosophe de ce temps ne put en venir à bout; & *Ciceron* est le premier qui a essayé d'en donner une solution.

Dans un ouvrage qu'il a composé sur les loix, sous le titre *De legibus*, il pose

(1) *Lactance*, L. V. C. XIV. Voyez aussi *Bayle*, art. *Carneade*. Note F. *Lactance* prétend qu'en combattant la justice, notre Philosophe avoit donné pour preuve, que les Romains seroient obligés de retourner dans des cabanes, s'ils vouloient agir justement, c'est-à-dire, s'ils vouloient restituer les biens dont ils s'étoient emparés. Si cela est, *Caton* avoit raison de demander qu'on renvoyât CARNEADE chez lui. Mais *Pline* donne une autre raison de la colere du Censeur de Rome contre l'Ambassadeur d'Athenes; c'est qu'il haïssoit la Philosophie & les Philosophes, tellement qu'il disoit que *Socrate* n'avoit été qu'un discoureur & un séditieux. Et pour empêcher que son fils ne lût les Ouvrages des Savants de la Grece, il grossissoit sa voix plus que son âge ne pouvoit le permettre, comme si par inspiration divine il eût voulu prononcer quelques prophéties, & lui disoit : Mon fils, toutes les fois que les Romains s'adonneront aux Lettres, ils perdront & gâteront tout. Cela n'est cependant pas arrivé comme le pensoit *Caton*; car jamais Rome n'a été si florissante que quand les Lettres & les Sciences y ont été estimées & cultivées : c'est une juste remarque de *Pline*. Voyez *Hist. Nat.* L. XXIX. Cap. I.

pour principe qu'il y a un droit naturel ; c'eſt-à-dire, des actions qui ſont juſtes de leur nature, & qu'on eſt obligé de faire, non pas parcequ'elles ſont preſcrites par les loix du pays dans lequel on vit, mais à cauſe de la juſtice & de la droiture qui les accompagnent, indépendamment de l'inſtitution des hommes.

Mais cette réponſe à l'argument de CARNEADE eſt une pétition de principe. Le Philoſophe d'Athenes dit que le droit naturel eſt un penchant de la nature, qu'on ne peut régler ſans commettre mille fraudes ; & l'Orateur Romain ſoutient que ce droit eſt une action que la juſtice & la droiture accompagnent toujours. Cela eſt avancé gratuitement ; un diſciple de CARNEADE peut fort bien le nier, & alors tout le raiſonnement de *Ciceron* reſte ſans force. Auſſi ce ſavant homme craignoit les *Carnéadiens*, s'il eſt permis d'uſer de ce terme, & il ne propoſoit ſon principe qu'aux Philoſophes qui n'étoient point de cette Secte.

Depuis notre Philoſophe, on a répondu à ſon argument, en définiſſant ſeulement le droit naturel qu'il avoit

mal défini. Ce droit n'eſt point du tout un penchant, comme il l'a dit, c'eſt le droit que chaque particulier a de conſerver ſa vie, ſon honneur & ſes biens : c'eſt ce témoignage de la raiſon qui nous fait connoître que telle ou telle action eſt conforme à la nature : or la nature nous oblige à veiller à notre conſervation.

Tout ce qui tend à cette conſervation eſt une choſe juſte, parcequ'elle émane du droit naturel ; or les ſervices que peuvent nous rendre les perſonnes avec leſquelles on vit en ſociété, ſont néceſſaires à notre conſervation : donc il eſt juſte qu'on rende à ces perſonnes les ſervices qu'on en attend, ou qu'on en a reçus ; & au contraire il eſt *injuſte* de refuſer ſes ſervices, parcequ'on ſe met dans le cas de ſe priver des ſecours qui ſont néceſſaires à notre conſervation. Ainſi, en commettant une fraude, on commet une injuſtice, parceque celui que vous avez fraudé peut uſer de repréſailles, & nuire par là à votre conſervation, ſur laquelle eſt fondé le véritable droit naturel, qui ſe réduit à ce principe : Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait,

Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis (1).

Après avoir sapé les loix par les fondements, CARNEADE attaqua la Religion. Il s'adressa aux Stoïciens qu'il ne croyoit pas grands raisonneurs, & les réduisit à l'absurde. C'est du moins *Ciceron* qui nous l'assure. Il leur prouva qu'il n'y avoit point de Dieux, par un argument qu'on a pu trouver beau dans le temps, mais qu'on jugeroit pitoyable aujourd'hui.

Il raisonna mieux lorsqu'il attaqua les oracles d'Apollon. Cette Divinité, disoit-il, ne peut prédire les choses futures, à moins qu'elles ne dépendent d'une cause nécessaire : or elle ne peut avoir connoissance des événements contingents. Exemple. Il n'est pas possible qu'Apollon ait pu connoître les événements du parricide d'Œdipe ; car il n'y a point de cause qui ait déterminé cet homme à tuer son pere : Apollon n'a donc pu prévoir qu'il le tueroit ; car l'avenir ne peut être su, que quand on connoît les causes efficientes d'une action.

Oui, pourroit-on répondre à CAR-

(1) Voyez dans le second Volume de l'*Histoire des Philosophes modernes*, l'histoire de *Grotius*, & celles de *Cumberland*, *Wollaston* & *Puffendorf*.

NEADE, suivant les lumieres naturelles : mais celles d'un Dieu, qui sont surnaturelles, ont-elles besoin de ces conditions ? Et d'ailleurs ne doit-il pas voir les premieres causes qui conduiront nécessairement un homme à faire un mauvais usage de sa liberté, en faisant une mauvaise action ? Mais ceci entre dans la prédestination ; matiere fort au-dessus de l'intelligence de notre Philosophe.

Non content de refuser à Apollon la faculté de prédire l'avenir, CARNEADE ne vouloit point encore qu'il pût connoître le passé, à moins qu'il ne restât des signes qui pussent servir à ce Dieu de traces pour remonter au temps de l'événement. Il semble que ce Philosophe faisoit toujours agir Apollon comme un homme, & qu'il ne lui donnoit pas plus de capacité.

Cependant *Bayle* a cherché à interpréter favorablement sa pensée. Selon lui, CARNEADE vouloit dire « qu'il n'y » avoit point d'autre trace qui pût servir à cela, que l'enchaînement des » causes naturelles qui agissent sans aucun usage de la liberté ; & qu'ainsi » les actes du franc arbitre de l'homme, » rompant cette chaîne, empêchoient

» les Dieux de porter leurs vues jusques aux siecles passés, lorsqu'il ne restoit aucun monument sensible des événements «.

En écrivant sur cette matiere, le Philosophe *Chrysippe* avoit éludé la difficulté sur la possibilité aux Dieux de prévoir l'avenir. Il étoit question de savoir si un homme prédestiné à mourir, mourroit, soit qu'il employât des remedes, soit qu'il n'en fît point d'usage. *Chrysippe* disoit qu'on ne pouvoit point décider cela, attendu la complication des événements prédestinés, comme que cet homme se servira d'un Médecin, & guérira : ainsi les remedes sont une annexe de la fatalité de la guérison.

CARNEADE ne fut pas content de cette explication. Il prétendit qu'elle anéantissoit la liberté. Si vous joignez, disoit-il, dans les arrêts des destinées les causes avec les effets, tout se fera par nécessité, & rien ne sera en notre puissance : chaque chose dépendra d'une cause antérieure, & toutes seront enchaînées ensemble.

» Vous voyez, dit fort bien *Bayle* à ce sujet, vous voyez que les disputes des Augustiniens avec les Jésuites

» & avec les Remontrants sur les suites
» de la prédestination, avoient lieu
» parmi les anciens Philosophes. Vous
» voyez que CARNEADE a fourni la
» tablature aux Théologiens prédesti-
» nateurs, pour objecter à leurs adver-
» saires que Dieu ne prévoiroit point
» l'avenir, s'il dépendoit d'une cause
» indifférente «.

Aussi ce savant critique prétend que rien n'est plus orthodoxe, & même plus chrétien, que le dogme fondamental de sa morale. Ce dogme est de faire du bien à son ennemi sans la vue d'aucune récompense : c'est *Ciceron* qui nous l'apprend. Il dit que CARNEADE enseignoit que si un ennemi, ou une autre personne, à la mort de laquelle on s'intéresse, venoit à s'asseoir sur l'herbe sous laquelle il y auroit un aspic caché, il faudroit l'en avertir, quand même on ne pourroit être repris d'avoir gardé le silence en cette occasion (1).

Cela est fort beau; mais notre Phi-

(1) *Cicero, de finibus.* L. II. Voyez aussi la *Dissertation sur la Philosophie des Académiciens.* L. I, par M. *Foucher.*

losophe gâte un peu sa morale, lorsqu'il parle du souverain bien. En effet, il prétend que la derniere fin de l'homme est de jouir des biens naturels. La félicité de l'homme, disoit-il, se borne à jouir des biens naturels. Et les biens honnêtes? CARNEADE n'en parloit pas. Aussi eut-il une contestation à ce sujet avec les Stoïciens & les Péripatéticiens.

Ciceron qui est toujours mon guide dans l'exposition de la doctrine de notre Philosophe, a écrit qu'il les poussa à bout sur cette matiere; car il leur prouva que leurs controverses du souverain bien n'étoient qu'une dispute de mots. Il faisoit voir aux uns, dit-il, que ce qu'ils appelloient biens, & que ce que les Péripatéticiens nommoient commodités, ne méritoient pas notre attention.

Il est fâcheux que *Ciceron* n'ait pas exposé plus en détail le sujet de la controverse entre notre Philosophe, les Stoïciens & les Péripatéticiens, car on ne conçoit pas en quoi elle pouvoit consister. Il semble que la doctrine des Stoïciens & des Péripatéticiens remplissoit tous nos desirs. Ils s'expliquent à cet égard assez clairement pour satisfaire à tout,

comme on le peut voir dans l'hiſtoire de *Zenon* & dans celle d'*Ariſtote* (1). Peut être eſt-ce ici une opinion particuliere aux Stoïciens, qu'on ne nous a point conſervée dans leur hiſtoire.

Ce qui peut confirmer cette conjecture, c'eſt la victoire que CARNEADE remporta, à ce qu'on prétend, ſur les Stoïciens, pour avoir dit que la bonne renommée, ſans l'utilité, ne méritoit point que l'on fît un pas.

Premierement, cette expreſſion n'eſt pas claire; car la bonne renommée ne va point ſans utilité, puiſqu'elle procure l'eſtime des hommes, qui eſt un avantage réel. Il eſt vrai que les Stoïciens ont dit que la gloire ou la renommée, de même que la vie, la ſanté, les richeſſes, n'étoit ni un bien ni un mal, parcequ'ils ne donnoient le nom de bien qu'à la vertu : mais ils convenoient qu'elle étoit approuvable, c'eſt à-dire, qu'elle devoit être recherchée; car il n'y a point eu de Philoſophe qui ait encore ſoutenu qu'il ne falloit pas faire un

(1) Voyez la vie d'*Ariſtote* dans la ſuite de cette *Hiſtoire des Philoſophes anciens.*

pas pour avoir la ſanté : on a plutôt deſiré la mort que la maladie.

Au reſte toutes ces controverſes de CARNEADE, ainſi que ces ſyſtêmes philoſophiques, ne nous ont été tranſmis que par ſes diſciples ; car ce Philoſophe n'a point écrit, ou s'il l'a fait, ſes ouvrages ne ſont pas parvenus juſqu'à nous ; ce qui revient au même. Le ſeul écrit dont on faſſe mention, avoit pour objet cette theſe : Un homme ſage doit s'affliger de la priſe de ſa patrie. *Ciceron* dit que *Clitomaque*, l'un des diſciples de notre Philoſophe, l'inſéra dans l'ouvrage ſur la conſolation, qu'il adreſſa aux Carthaginois ſes compatriotes (1). Mais il ne nous apprend point ſi ce livre exiſtoit de ſon temps, & comment il étoit intitulé. *Diogene de Laërce* a écrit que *Clitomaque* a compoſé plus de quatre cents volumes : c'eſt tout ce que nous ſavons de ſes productions.

Ce Philoſophe a été fort attaché à ſon maître, dont il commenta les penſées. CARNEADE en eut un autre qu'il aimoit beaucoup, qu'il avoit déſigné pour lui ſuccéder à l'Académie, &

(1) *Cicer. Tuſcul.* Lib. III.

avec lequel il rompit, parcequ'il le trouva couché avec sa maîtresse ou sa concubine. On prétend que cette concubine étoit sa servante, cette même femme qui étoit obligée de lui mettre le morceau à la bouche afin qu'il prît quelque nourriture. Il y apparence qu'elle n'avoit pas tant de peine à l'engager à coucher avec elle, que pour le faire manger, puisque notre Philosophe trouva très mauvais qu'elle fît part de ses faveurs à un autre, & que cet autre qui étoit son disciple, & qui s'appelloit *Mentor*, profitât de cette complaisance.

CARNEADE ayant pris les deux amants sur le fait, ne s'avisa point de disputer sur la probabilité ni sur l'incompréhensibilité : il s'en rapporta au témoignage de ses yeux, & comprit bien que sa concubine & *Mentor* lui étoient infideles. On ne sait point s'il garda encore cette femme ; mais il rompit avec son disciple, qui le paya d'ingratitude. Il devint son antagoniste, & n'oublia rien pour ruiner les doctrines de son maître.

Bayle fait à ce sujet quelques réflexions qui méritent d'être transcrites, parcequ'elles peuvent avoir leur utilité :
» Cette action de *Mentor*, dit-il, est ini-

» que : c'étoit le premier disciple de Carneade. Il avoit un accès libre chez lui comme l'enfant de la maison ; & il abusa de ce privilege pour débaucher la concubine de ce Philosophe. On ne peut assez déplorer les déréglements de l'amour ; c'est une passion brutale qui étouffe tous les sentiments de la gratitude & de la générosité : vous voyez des gens qui pour rien du monde ne déroberoient à leur ami la valeur d'un sol : ils sentiroient des remords insupportables, s'ils pouvoient se reprocher de l'avoir trahi en la moindre chose : la plus belle générosité se conserve dans leur ame à tout autre égard ; mais ils ne font nul scrupule de lui débaucher sa femme ou sa fille. Il n'y a point d'amitié qui tienne contre le démon de l'impureté : tout lui paroît de bonne prise : *Non hospes ab hospite tutus*. Les droits de l'hospitalité, si sacrés, si inviolables, ne l'arrêtent point : il y trouve au contraire ses préparatifs & l'avancement de ses affaires (1) «.

Cependant Carneade touchoit à la

(1) *Bayle : ubi suprà.* N. M.

fin de ſa carriere : il étoit parvenu à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, & avoit toujours joui d'une parfaite ſanté. Les années ſeules cauſoient ſon mal ; il ſentoit qu'il falloit finir, & voyoit cela avec peine. Il auroit bien voulu s'épargner le ſpectacle de ſon dépériſſement ; mais il n'en avoit pas le courage. Il répétoit ſouvent que la nature diſſoudroit bien ce qu'elle avoit uni : il fut pourtant tenté une fois de lui en éviter les frais.

Un Philoſophe de la Secte des Stoïciens, nommé *Antipater*, s'empoiſonna. Il avoit été ſon adverſaire : il avoit voulu le combattre, mais il n'avoit jamais oſé paroître devant lui. Lorſqu'il le voyoit, il ſe taiſoit ; il l'attaquoit ſeulement de loin & en cachette, par quelques écrits qu'il compoſoit. Cette homme puſillanime eut pourtant la force de prévenir les apprêts de ſa mort, en prenant du poiſon. On le dit à notre Philoſophe, & il s'écria ſur le champ : Qu'on m'en donne auſſi. Eh ! quoi, lui demanda-t-on ? Du vin doux, répondit-il.

Diogene de Laërce le raille de cette puſillanimité dans l'épitaphe qu'il lui a faite, & lui reproche d'avoir mieux aimé ſouffrir les langueurs de l'eſprit, que de

ſe donner la mort. Cet Hiſtorien rapporte un trait de la fin de ſes jours, qui n'eſt point clairement énoncé.

Il dit » que ſes yeux s'obſcurciſſoient » quelquefois ſans qu'il s'en apperçût, » de ſorte qu'il avoit dit à ſon domeſti» que que quand cela lui arriveroit, il » lui apportât de la lumiere ; & lorſ» qu'il étoit averti qu'il y en avoit, il di» ſoit à ſon domeſtique de lire « (1). On ne conçoit pas premierement comment les yeux s'obſcurciſſent ſans qu'on s'en apperçoive: eſt-ce que la diminution de la clarté ne ſuffit pas pour en juger ? En ſecond lieu, ſi cet accident lui arrivoit pendant le jour, pourquoi ordonnoit-il à ſon domeſtique d'apporter de la lumiere pour lire ? Eſt-ce que celle du ſoleil n'étoit pas ſuffiſante pour l'éclairer ?

Le même Hiſtorien a écrit que lorſqu'il mourut, il y eut une éclipſe de lune, comme ſi le plus bel aſtre après le ſoleil prenoit part à ſa mort. *Suidas*, au mot CARNEADE, dit que le ſoleil s'obſcurcit au même temps. Ces remarques pou-

---

(1) *Diogene de Laërce*. Tom. I, pag. 288 de la derniere traduction.

voient être de quelque valeur dans le temps où elles ont été faites ; mais elles n'ont point de prix aujourd'hui ; parcequ'on sait que les phénomenes sont des effets du hasard, & que le mouvement & le cours des astres n'ont aucun rapport avec la mort d'un homme quelque grand qu'il soit. Le sentiment contraire sent la superstition, & une ignorance profonde de l'astronomie.

Plutarque nous a conservé cette bonne observation de notre Philosophe ; c'est » que le manege est la seule chose » que les jeunes Princes apprennent » exactement ; leurs autres maîtres les » flattent : ceux qui luttent avec eux se » laissent tomber ; mais un cheval renverse par terre, sans distinction de » pauvre ou de riche, de sujet ou de » souverain, les mal-adroits qui les » montent (1) «.

• J'ai dit que le plus célebre disciple de Carneade s'appelloit *Clitomaque*. C'étoit un Carthaginois qui vint à Athenes à l'âge de quarante ans, & qui y étudia sous notre Philosophe, auquel il succéda. J'ai déja remarqué que ce disciple s'at-

(1) *De discrimine adulat. & amici.*

tacha à commenter les ſentences de ſon maître, & qu'il compoſa pluſieurs volumes.

Ce Philoſophe enſeignoit, 1°. qu'il y a des choſes qui paroiſſent probables, & d'autres qui ne le ſont pas ; que ces dernieres ſont en trop petit nombre pour qu'on puiſſe les diſtinguer des autres : d'où il ſuit qu'il n'eſt pas poſſible de diſcerner les vraies des fauſſes.

2°. Que le Sage doit ſuſpendre ſon jugement ſur toutes choſes, puiſqu'il n'y a rien de compréhenſible ; & lorſqu'il eſt interpellé de dire ſon avis, il ne doit ni nier ni affirmer.

3°. Cependant, comme le Sage ne doit pas reſter dans l'inaction parmi les choſes probables, il faut qu'il ſe détermine pour celle qui rit plus à ſon imagination, celle qui le captive davantage.

4°. Que le ſouverain bien conſiſte à ne pas ſéparer les biens honnêtes des autres biens.

5°. Que l'éloquence eſt un ennemi dangereux qu'il faut bannir des ſociétés. *Clitomaque* comparoit les Académies à la lune qui croît & décroît conſtamment, parceque ces ſociétés littéraires ont, ainſi que cette planete, leurs accroiſ-

fements & leurs décroiffements, qu'elles font tantôt très fréquentées & tantôt abandonnées.

On a écrit que ce Philofophe étoit athée.

Sa doctrine, à en juger par fes principes, ne s'accordoit point abfolument avec celle de fon maître. Auffi ne foutint-il pas long-temps la troifieme Académie, dont CARNEADE fut fondateur par la fingularité de fes idées, lefquelles l'avoient rendu chef d'un nouveau parti.

Clitomaque termina lui-même fes jours. Etant malade, il tomba dans un affoupiffement qui dura long-temps. Surpris en s'éveillant de fe trouver encore en vie, il s'écria : O mort, tu ne me tromperas pas davantage ; & fur le champ il s'étrangla de fes propres mains (1).

Ainfi finit la troifieme Académie. Un difciple de *Clitomaque*, nommé *Philon*, en forma une quatrieme qui n'eut pas un grand fuccès : & cela devoit être ; car, quoique ce Philofophe eût beaucoup de mérite, il n'avoit pas une doc-

(1) *Stobæus*, *Serm.* LXVIII.

trine qui pût faire époque, & le mettre par-là à la tête d'une Secte.

Il naquit à Lariſſe, & profeſſoit la Philoſophie en Grece ; mais *Mithridate* ayant porté la guerre dans ce pays, *Philon*, pour en éviter les troubles, ſe réfugia à Rome, où il s'attira beaucoup d'amis. *Ciceron* en particulier lui rendit toutes ſortes de bons offices, & alloit l'écouter avec plaiſir.

Ce Philoſophe fut ſecondé dans ſes travaux par un Savant, nommé *Charmidas*, lequel avoit beaucoup d'intelligence & une mémoire fort étendue. Il étoit ſur-tout grand Moraliſte ; & c'eſt en la morale qu'il faiſoit conſiſter toute la Philoſophie : en effet il comparoit le Philoſophe au Médecin. Celui-ci, diſoit-il, commence par perſuader à ſon malade qu'il guérira ; il travaille enſuite à détruire la cauſe de ſa maladie, & lui donne des remedes qui, en le fortifiant, lui rendent la ſanté. De même le Philoſophe doit d'abord inſpirer l'amour de la vertu, détruire enſuite les préjugés & les fauſſes opinions qui ſont les maladies de l'ame, & inculquer de bons principes & des préceptes ſalutaires. Et

comme le Médecin, après avoir guéri son malade, lui prescrit le régime qu'il faut qu'il suive pour conserver sa santé, ainsi le Philosophe trace à son éleve le plan de conduite qu'il doit tenir pour bien vivre avec lui & avec les autres.

Philon eut un disciple qui, peu content de sa doctrine, en forma une autre, & fonda ainsi une cinquieme Académie. Il s'appelloit *Anthiocus* : il adopta les opinions des Stoïciens, & ayant aussi renouvellé quelques principes de *Xenocrate* & d'*Aristote*, il se donna pour novateur. Il parloit bien & avec beaucoup de facilité ; & avec ces talents & ses connoissances, il soutint quelque temps son Académie, qui fut la derniere : elle finit la CLXXV olympiade.

Anthiocus eut la gloire de former *Ciceron* & *Atticus*, qui, pendant le séjour qu'ils firent à Athenes, furent assidus à ses leçons. Ce fut ici le dernier éclat que cette belle ville reçut de la Philosophie. L'Empereur *Marc Antonin* voulut le faire renaître. Il forma une nouvelle Académie, nomma des Professeurs, accorda des privileges aux gens de lettres, & se mit à leur tête;

Le ſeul moyen de rétablir le bon ordre, & de contribuer véritablement aux progrès de la Philoſophie, c'étoit de concilier ces deux partis en les ramenant aux dogmes de leur maître. C'eſt auſſi ce que fit *Ammonius* : il ajouta à cela un ſyſtême de Philoſophie exempt de toute diſpute. Elle fut adoptée avec chaleur par un de ſes diſciples, qui par l'étendue de ſes connoiſſances s'acquit une gloire immortelle.

Il s'appelloit *Plotin* : il commença de fort bonne heure à paroître ſingulier. A l'âge de huit ans il vouloit encore tetter, & ſa nourrice avoit beaucoup de peine à s'en débarraſſer. Lorſqu'il eut vingt-huit ans, il voulut étudier en Philoſophie : ſes parents le menerent chez pluſieurs Profeſſeurs ; mais aucun d'eux le ſatisfit. Il revenoit de leurs leçons tout mélancolique. Comme ſa paſſion de s'inſtruire étoit toujours plus vive, il chercha des maîtres qui enſeignaſſent quelque doctrine qui fût conforme à ſon goût, & il n'en trouva point qui le ſatisfît davantage que celle d'*Ammonius*.

Il demeura onze ans de ſuite auprès de cet habile homme, & devint un grand

grand Philosophe. Il le quitta pour se rendre à Rome où il professa sa doctrine. Parmi ses disciples il s'en trouva, un qui avoit un esprit vif & entreprenant; & qui ne se payoit que de raison. Il ne se contentoit point de réponses superficielles; il vouloit qu'on approfondît les difficultés, il tenoit quelquefois son maître sur les bancs pendant des jours entiers. On a dit même qu'il disputa trois jours de suite avec lui sur la maniere dont notre ame est unie au corps.

Il y avoit souvent dans ces disputes de la confusion; car la mémoire ne rappelloit pas toujours les questions incidentes au sujet qu'on traitoit. Pour obvier à cet inconvenient, *Plotin* résolut d'écrire ce qu'il enseignoit : il composa ainsi des livres qu'il divisa en Ennéades. Son disciple le seconda dans l'arrangement des matieres; elles avoient pour objet les sujets les plus abstraits de la Métaphysique.

Sa méthode de composer étoit d'arranger dans sa tête tout le plan de son ouvrage depuis le commencement jusqu'à la fin. Il écrivoit ensuite tout cet arrangement sans y rien changer, avec

la même exactitude que si son livre eût été dans sa tête.

Lorsqu'on venoit l'interrompre pour quelque affaire, il ne perdoit point de vue sa composition : il transportoit son esprit sur cette affaire ; il la discutoit & la terminoit sans couper le fil de ses idées scientifiques ; de sorte qu'après le départ de ceux qui l'avoient interrompu, il n'avoit pas besoin de lire les dernieres lignes de son écrit pour les reprendre : ses idées étoient toujours présentes à son esprit, & il continuoit d'écrire comme s'il ne fût pas sorti de sa place.

Il est vrai qu'en portant fortement son attention à son ouvrage, il négligeoit extrêmement son écriture, qui étoit mal formée & pleine de fautes d'orthographe. Il auroit pu suppléer à cela en revoyant son travail ; mais il ne relisoit jamais ce qu'il avoit écrit.

Il mangeoit peu, & dormoit encore moins. Il s'échauffoit si fort ainsi, qu'il en étoit souvent incommodé. On lui conseilla de prendre des lavements ; mais il ne crut pas qu'il fût de la bienséance & de la gravité d'un Philosophe d'user de ce remede. Il avoit honte d'ê-

tre logé dans un corps ; & il ne voulut jamais dire ni de quel pays il étoit, ni de quelle famille il sortoit.

Il acquit par ses travaux & l'austérité de sa vie l'estime universelle des Romains. Plusieurs d'entre eux avoient tant de confiance en sa probité & en ses lumieres, qu'à la veille de leur mort ils lui confioient leurs biens, leurs fils & leurs filles, comme à un Ange tutélaire. Il ne refusoit point cet embarras ; il assistoit même à la reddition des comptes : enfin, pendant plus de vingt-six ans qu'il demeura à Rome, il fut l'arbitre de mille procès, & ne se fit point d'ennemi (1).

On prétend qu'il avoit un esprit familier, ou du moins une sagacité extraordinaire : en voici les preuves que *Bayle* rapporte. » Une veuve fort » honnête femme, qui demeuroit chez » lui avec ses enfants, avoit perdu un » collier : *Plotin* fit venir tous les do» mestiques ; & les ayant bien considé» rés, voilà le voleur du collier, dit-il, » en montrant l'un d'eux. Celui-ci nia » nonobstant les coups de fouets qu'il » eut à souffrir ; mais enfin il confessa

(1) *Vita Plotini* ; & le *Diction. de Bayle*, art. *Plotin.*

» & rendit le vol. Il prédisoit admira-
» blement la destinée de ses Ecoliers.
» Il jugea que Polemon seroit d'un
» tempérament amoureux, & ne vi-
» vroit pas long-temps, & on vit arriver
» ces deux choses : Porphyre avoit des-
» sein de se tuer, *Plotin* le devina, &
» le fut trouver tout à l'heure, & le
» détourna de cette pensée (1).

Ce Philosophe fut beaucoup incommodé la derniere année de sa vie. Il eut des ulceres aux mains & aux pieds, & une grande foiblesse de vue. Il sortit de Rome quand il se vit dans cet état, & il se fit porter chez les héritiers d'un de ses amis, lesquels eurent grand soin de lui ; il y mourut l'an deux cent soixante & dix de J. C. en prononçant ces paroles : *Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans tout l'univers.* Il étoit âgé de soixante-six ans.

Porphyre a écrit qu'on eut après sa mort des nouvelles tout-à-fait avantageuses du bon état de son ame : ce fut l'oracle d'Apollon qui apprit ces nouvelles, & cela est bien consolant pour ses disciples.

(1) *Bayle. Ubi suprà.*

Cela paroît une plaisanterie de la part de *Porphyre* ; & ce qui donneroit lieu à le croire, c'est qu'il étoit un peu satyrique, & qu'il se faisoit un plaisir de trouver du ridicule dans les choses les plus sérieuses. On prétend même qu'il se plaisoit à tendre des pieges ; & lorsqu'il avoit trouvé quelque dupe, il insultoit à sa crédulité.

Cet homme avoit néanmoins beaucoup d'esprit & quelques vertus. Il étoit Pythagoricien, & partisan déclaré de l'abstinence & de la vie frugale. Il a écrit un ouvrage là-dessus, qui contient une doctrine digne des déserts de la Thébaïde : en voici quelques fragments d'après M. *Morin*, membre de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

» Il y est dit (dans le livre de *Porphyre*) que la graisse du corps empoisonne l'ame, & la détourne de la vie bienheureuse ; qu'elle augmente les forces de ce que nous avons de mortel, & nous empêche de tendre à l'immortalité ; que ceux qui veulent s'unir avec Dieu, doivent veiller avec un grand soin sur la pureté de leur corps au-dedans & au-dehors par le

» moyen du jeûne qui assujettit les
» passions des sens ; qu'une ame qui ré-
» side dans un corps exténué par une
» vie sobre, demeure incorruptible,
» & est beaucoup mieux disposée à
» remplir ses fonctions spirituelles ; que
» les personnes qui forment le dessein
» de s'attacher à Dieu, doivent avant
» toutes choses avoir une attention par-
» ticuliere sur leurs aliments, afin que
» ni leur quantité ni leur qualité ne puis-
» sent pas troubler les opérations de
» l'entendement ; que leur soin princi-
» pal doit être de réduire leur corps en
» un petit volume plus aisé à gouverner ;
» que s'il nous étoit possible d'entretenir
» la vie de nos corps sans le secours
» des choses corruptibles dont nous
» les remplissons tous les jours avec
» profusion, & qui contribuent davan-
» tage à leur destruction qu'à leur con-
» servation, nous serions véritable-
» ment immortels. Oh ! si nous pou-
» vions trouver ce secret, rien ne nous
» empêcheroit plus d'entrer dans une
» société intime avec ces Esprits bien-
» heureux qui sont avec Dieu, & Dieu
» avec nous (1) «.

(1) Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions,

Ces ſentiments ſont ſi grands, ſi ſpiritualiſés, qu'on ne conçoit pas comment ils peuvent être ceux de *Porphyre :* ſon caractere un peu malin & un peu injuſte ne s'accordoit guere avec cette belle morale. Il eſt vrai qu'on y reconnoît celle de *Plotin* ſon maître ; & un eſprit vif tel que celui de *Porphyre*, peut bien dans un accès d'enthouſiaſme l'avoir tiliſée & épurée comme on vient de le voir.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, ce Philoſophe eut un diſciple nommé *Jamblique*, qui marcha dignement ſur ſes traces. Et celui-ci forma à ſon tour d'autres diſciples, dont les principaux ſont *Sopatre*, *Euſtathe*, *Theodore*, *Euphraſe* & *Edeſe*. Ces Savants coopérerent au ſuccès de l'Académie ; mais les guerres continuelles des ſucceſſeurs d'*Alexandre* le Grand la firent abandonner.

L'Empereur *Claude* eſſaya de faire revivre les Sciences à Alexandrie, en y fondant une nouvelle Académie, qu'il nomma de ſon nom Académie Clau-

---

tom. IV, pag. 42. Voyez auſſi le *Traité de Porphyre touchant l'abſtinence de la chair des animaux*, traduit par M. *de Burigni*.

dienne. Il ordonna qu'on y lût alternativement les Antiquités d'Etrurie & des Carthaginois qu'il avoit écrites en Grec. Les Empereurs Romains qui lui succéderent, n'eurent rien de plus à cœur que de seconder ses vues. Ils assisterent aux conférences & aux leçons des Professeurs, afin de ranimer leur zele & de le soutenir; mais cette Académie fut détruite sous l'empire d'*Aurelien*. Il s'en forma dans la suite une autre, où l'on enseigna sur-tout la Médecine avec beaucoup de succès; il suffisoit à un Médecin d'y avoir étudié, pour être assuré que son habileté ne lui seroit point contestée. On y professoit encore la Philosophie, l'Astronomie, la Législation & la Grammaire, en six cent cinquante, où le Général *Amri* ayant pris Alexandrie, détruisit enfin ce temple de savoir, & avec lui ce beau monument de l'étude des anciens, formé des ouvrages des plus grands hommes de l'antiquité: je veux dire la célebre bibliotheque d'Alexandrie *.

---

* Voyez *le Discours sur la Philosophie ancienne*, qui est à la tête du premier volume de cette *Histoire des Philosophes Anciens*.

C'eſt ainſi que ſe termina la gloire de cette grande ville, qui ſembloit faire revivre celle qui avoit ſi illuſtré Athenes. Leurs Philoſophes, comme les Sages de la Grece, vouloient rendre les hommes heureux en leur faiſant aimer la vertu & les ſciences. Les chefs de chaque Secte, quoique différents de ſentiments tendoient tous à ce but. A leur ſuite & dans leurs écoles on apprenoit à changer les préceptes en exemples, & les diſcours en actions. Auſſi jouiſſoient-ils de la conſidération la plus diſtinguée : leur crédit étoit immenſe; car le peuple eſtime toujours les hommes qui pratiquent les vertus qu'ils prêchent.

Il ne reſte plus qu'à écrire l'Hiſtoire des plus célebres Moraliſtes d'entre les Philoſophes qui ont fleuri à Rome, pour compléter celle des plus anciens Moraliſtes. J'y joindrai la vie de *Confucius*, que tous les Hiſtoriens de la Philoſophie ont négligée, quoiqu'elle mérite d'être connue, parceque les actions & la doctrine de ce perſonnage ſont dignes de celles des Sages les plus eſtimés; & c'eſt par-là que je terminerai la

classe des Moralistes & des Législateurs de l'antiquité *.

---

* Je renvoie à la classe des Mathématiciens, Physiciens & Naturalistes, *Thalès*, *Pythagore* & *Aristote*, parceque ces Philosophes ont plus cultivé les sciences naturelles, que la morale.

Fin du troisieme volume.



TABLE DES PHILOSOPHES

Du troisieme Volume.

